

La Revue populaire

15^c

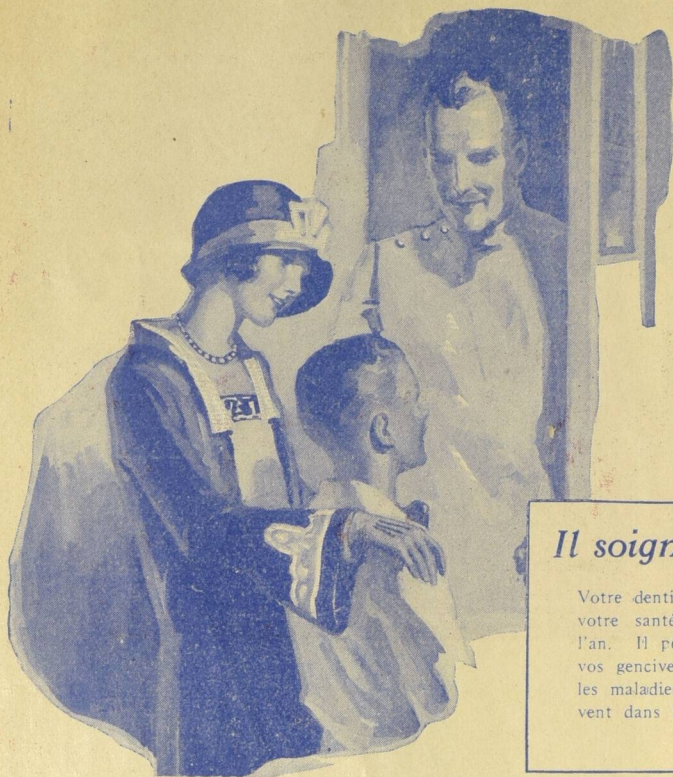
Histoire – Littérature – Sciences

VOL. 19, No 6

JUIN 1926



Notre roman complet: LA REDEMPTION D'EVE, par PAUL SEGONZAC



Il soigne sans douleur!

Votre dentiste est un des gardiens de votre santé. Consultez-le deux fois l'an. Il peut conserver vos dents et vos gencives en bon état et prévenir les maladies graves qui débutent souvent dans la bouche.

4 sur 5 attendent trop longtemps

Rappelez-vous, quand vous êtes mêlé à la foule, que quatre personnes sur cinq ayant passé la quarantaine peuvent contracter la terrible pyorrhée soit par négligence, soit par ignorance.

Dès que vous vous apercevez que vos gencives saignent, allez tout de suite chez votre dentiste pour examen et commencez à vous servir du Forhan's pour les gencives.

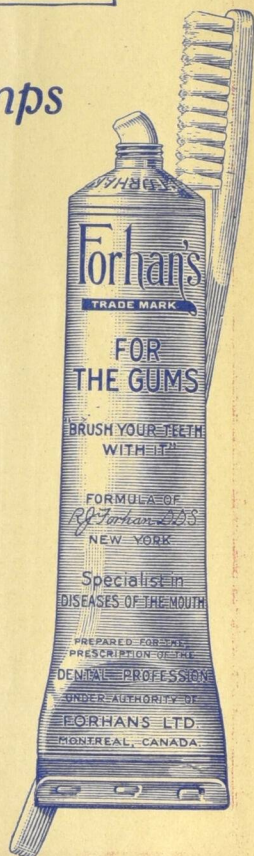
Employé à temps et régulièrement, le Forhan's prévient la pyorrhée ou enraye ses progrès. Consultez votre dentiste au sujet du Forhan's pour les gencives. Il vous le recommandera certainement comme dentifrice régulier. Il contient le pourcentage voulu du Liquide Forhan's pour la pyorrhée dont se servent les dentistes pour le traitement de la pyorrhée depuis plus de quinze ans.

Le Forhan's nettoie les dents et vous protège en même temps contre la pyorrhée.

Vous n'avez pas le droit de jouer avec votre bonheur et votre santé. N'attendez pas les symptômes de la pyorrhée. Procurez-vous dès aujourd'hui un tube de Forhan's chez votre pharmacien et mettez-vous en garde contre la pyorrhée! Dans toutes les pharmacies, en tubes de 35c et 60c.

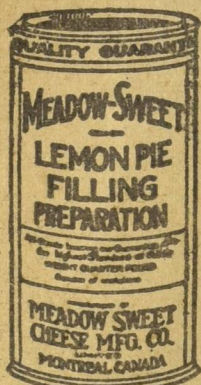
Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal

Forhan's
POUR LES GENCIVES



PLUS QU'UN DENTIFRICE ... IL ENRAYE LA PYORRHEE

C'est la Saison des...



Le produit original
et authentique

TARTES

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron et combien sa préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui chez votre épicier une boîte de

Garnitures de Tartes

(Pie Fillings)

“Meadow-Sweet”

Citron	Oranges
Framboises	Fraises
Ananas	Cerises

15c la boîte qui contient assez de garniture pour 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co., Ltd.
Montréal.



LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

ABONNEMENT
Canada
Un an . . . \$1.50
Six mois . . . 75c
Montréal et
banlieue excelsés
Etats-Unis
Un an . . . \$1.75
Six mois . . . 90c
Directeur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

MENSUEL
ILLUSTRE

**LA REVUE
POPULAIRE**
est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.
POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.
131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 6

Montréal, juin 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LES MARIAGES DE JUIN



La coutume est ancienne de se marier en juin. Dans tous les pays, ce mois est très beau. Les Romains l'aimaient tout particulièrement et le tenaient en plus, à la faveur de certaines superstitions, pour le plus propice aux justes noces. Leurs rites religieux, leurs réjouissances, les mille usages curieux qu'on suivait à l'occasion des mariages, ne sont pas entièrement perdus pour nous. Ces coutumes, on les retrouve nombreuses au moyen-âge et il en est quelques-unes qui se sont transmises jusqu'à nous.

Au moyen âge, pour que fût heureux un mariage célébré au mois de juin, il ne fallait pas que le cortège nuptial rencontrât un moine, un lièvre, un chien ou un chat, un lézard ou un serpent. Cependant la rencontre d'un loup ou d'un crapaud n'était pas mauvais augure.

De tout cela il reste la répugnance qu'inspire de nos jours, un matin de

mariage, la vue d'un corbillard ou d'un chat noir.

Et les vieilles bottines, le riz, les serpentins, les confetti?

C'est encore au moyen âge qu'il faut remonter pour en trouver l'origine. Mais ces manifestations bruyantes, aujourd'hui joyeuses, marquaient alors, au contraire, l'indisposition des commères du voisinage à l'égard des nouveaux mariés.

Un mariage n'était-il pas au goût des voisines, le trouvaient-elles désassorti, tout de suite on se formait en bande et l'on allait attendre le cortège à l'issue de la cérémonie religieuse. Le raffut alors commençait, cris, sifflements, vociférations grossières, insultes bien salées qui faisaient rougir sous son voile la timide épousée, le tout agrémenté quelquefois du lancement de divers objets. La noce pénétrait dans la maison et le vacarme continuait au dehors tant qu'on ne faisait pas à la populace une large distribution de pièces de monnaie et de menus cadeaux.

Jules JOLICOEUR.

POÈME EN PROSE INÉDIT

Sur les Rocheuses

(Fragment)

*Le roc en ces lieux s'est levé des profondeurs de la terre;
Aux confins du monde, le règne minéral annonce le dernier
jour où la plaine est vaste.*

*Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,
Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort
à pourrir.*

*Des arbres, les racines étalées ne laissent pas de terre pour la
charrue;
Les routes s'en retournent.*

*De quel océan les neiges sont-elles, figées sur ces falaises, la
froide écume?
Et pour abreuver les vastes étendues jusqu'à la mer,
Fallut-il, sur ces hauteurs, que ce comble d'eau
Ce que peuvent tenir d'espace les vallées?*

*Les fleuves découlent d'ici;
Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer.*

Jean Aubert Loranger

Ce fragment, d'une belle inspiration, est extrait d'un volume en préparation, *North America*. M. Jean-Aubert Loranger est l'auteur de trois livres: *Les Atmosphères* (1920), *Poèmes* (1922), où s'accusent des tendances littéraires très modernes, et *Le Village* (1925), contes du terroir écrits dans un style direct, ramassé, du plus curieux effet.

LE STRASS REMPLACE LES PIERRES PRECIEUSES

La crainte des voleurs, le désir de cacher ses richesses et aussi l'habitude des artistes du cinéma à Hollywood et à New-York de porter de faux bijoux au travail, ont remis le strass à la mode.

Les bijoux de strass connaissent, cette année, une grande vogue. Les femmes gardent leurs diamants, perles et pierres précieuses en leurs écrins et portent des bijoux de strass de couleurs originales et façonnés dans le goût antique. Les bijoux les plus nouveaux en cette substance n'imitent pas les diamants, rubis et émeraudes véritables; ils ont leurs formes et leurs couleurs particulières.

Le strass est une composition qui imite le diamant et les pierres précieuses. A l'aide d'oxydes métalliques, le strass est généralement coloré pour imiter les diverses gemmes. Ces pierrieres artificielles, taillées comme les vraies, se montent souvent sur une pierre naturelle dure, de peu de valeur, pour éviter le dépolissage, ou sur un paillon d'argent pour augmenter la réfringence; elles se reconnaissent aisément à leur faible dureté, à une forte densité, et, par suite de la teneur en métaux lourds, à leur opacité aux rayons X.

L'émail, qui est à peu près de la même substance que le strass, connaît un regain de faveur. Les bijoutiers remettent en leurs coffres leurs classi-

ques joyaux et s'appliquent à répondre aux goûts nouveaux en étalant dans leurs vitrines des colliers, bracelets, boucles d'oreille, bagues et broches en strass de formes et de couleurs absolument originales.

Mais d'où vient cette mode? On ne se l'explique pas encore très clairement. Les uns disent qu'elle viendrait de Paris, comme toutes les modes, et que celle-ci s'expliquerait par l'habitude qu'ont prise les Parisiennes de dissimuler leurs pierres précieuses. Elles achètent beaucoup de pierres précieuses, des diamants surtout; elles en achètent beaucoup plus qu'avant la guerre, parce que, le franc étant en danger, les bijoux constituent un placement excellent. Mais ces diamants, elles ne tiennent pas plus à les porter qu'elles n'exhiberaient des titres d'actions ou d'obligations. Les pierres précieuses sont au coffre-fort et le strass suffit très bien à orner la plus riche toilette.

Il en fut de même après la Révolution française, alors que personne ne tenait à faire connaître sa collection de pierres précieuses. L'Etat avait trop besoin d'argent et les particuliers ne se gênaient pas assez pour voler ce que le fisc ne percevait pas. Il fallut attendre l'Empire pour revoir les pierres précieuses. Napoléon et Joséphine aimaient beaucoup les bijoux et en répandirent à profusion sur leurs ornements d'apparat.

D'autres prétendent que cette mode viendrait tout simplement de Hollywood, où les artistes du cinéma préfèrent— au moins dans les ateliers — porter le strass que leurs pierres pré-

Les Egyptiens furent les premiers à fabriquer ces pierres artificielles ; le strass chez eux était beaucoup porté et ce goût pour le strass, les Grecs et les peuples orientaux en héritèrent



La demande du strass augmente dans toutes les bijouteries

cieuses. Cette habitude, prise au travail, ces artistes l'adoptèrent petit à petit à la ville, de sorte que maintenant, bien rares sont celles qui portent leurs véritables bijoux.

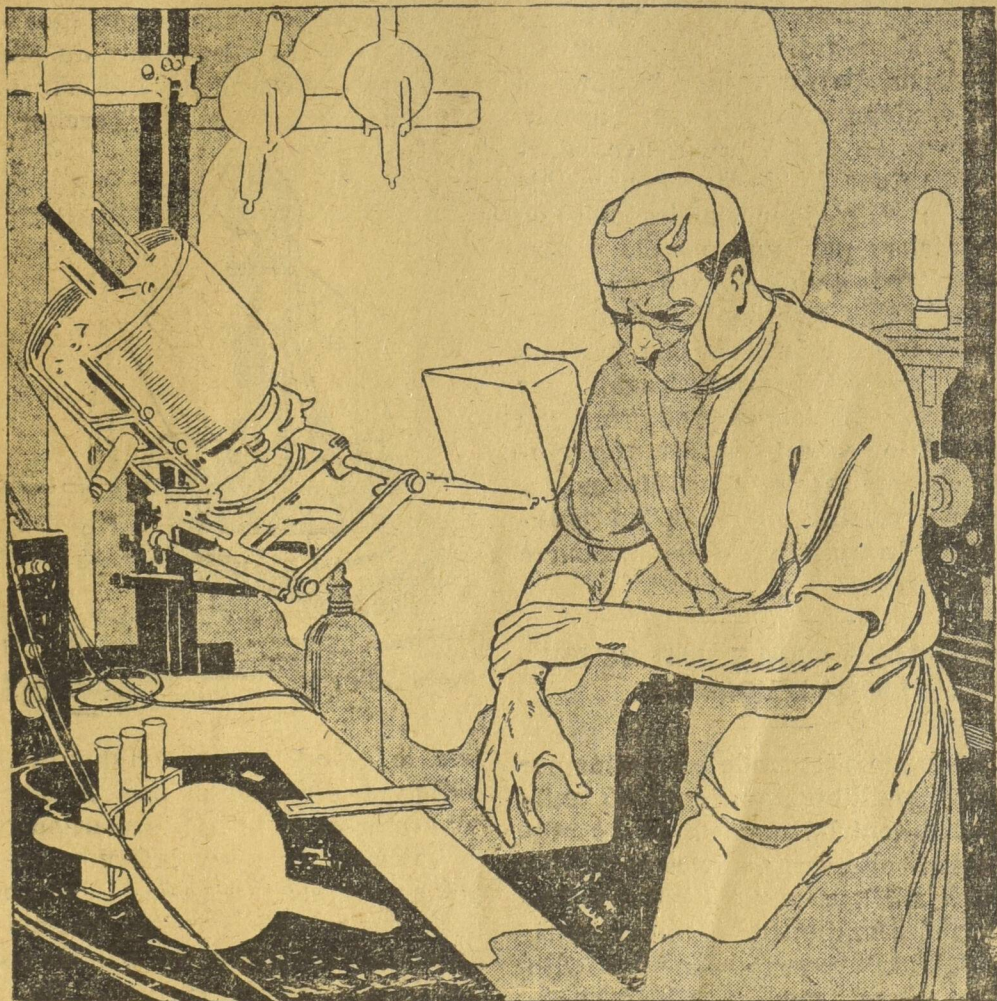
qui, en certains endroits, les estimaient autant que les pierres précieuses.

Dans le nord de l'Europe, les Goths, les Gaulois et les Saxons étaient aussi de grands admirateurs du strass.

LES GRANDS PROGRES DE L'ANESTHESIE

Générale ou partielle, inconsciente ou consciente, écrit le docteur Paul Voivenel, dans sa chronique du "Mercur de France", l'anesthésie bien conduite, favorisée par des appareils

tions les plus graves, alors que le malade éveillé peut, à la rigueur, griller une cigarette. On a vu des chirurgiens s'opérer ainsi eux-mêmes. Dartigues note, avec une légitime satisfaction,



Heureux d'avoir vaincu la dure loi de la douleur, les savants...

très perfectionnés, n'offre plus aucun danger. La rachi-anesthésie, obtenue par injection de la substance anesthésiante dans le canal qui contient la moelle épinière, permet les opéra-

que le développement inouï de la chimie synthétique moderne crée, chaque jour, de nouvelles combinaisons dont elle sait par avance le degré de pouvoir anesthésique; c'est ainsi

qu'on a utilisé tour à tour la novocaïne, la stovaine, la syncaïne, la scurocaïne, etc... Tout récemment, on vient de découvrir des substances dont on espère beaucoup au point de vue de la durée et par conséquent de la continuité de l'anesthésie après l'opération, de telle sorte que, bientôt, on pourra traverser, non seulement le moment de l'intervention, mais la période post-opératoire, sans douleur.

Heureux d'avoir vaincu la dure loi de la douleur, anticipant sur l'avenir, le chirurgien peut s'écrier avec Dartigues, auteur de "la Douleur en Chirurgie": "Un jour viendra où l'on anesthésiera par une simple piqûre sous-cutanée indolore, par un breuvage agréable, par une cigarette exquise, par un bain délicieux, par un simple lavement rafraîchissant, par un courant électrique produisant un doux frisson vibratoire, par une hypnose charmante, et peut-être même par une volonté éduquée qui commandera la cessation de la douleur à discrétion."

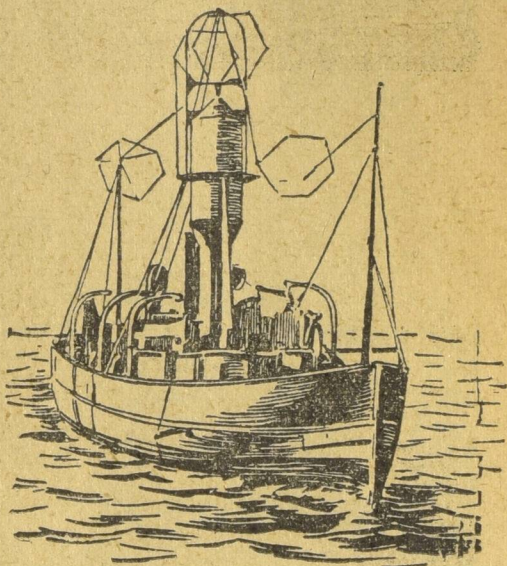
— 0 —

L'ALLEMAND PARLE PAR 94 MILLIONS D'HOMMES

La langue allemande est parlée par 94 millions d'hommes, dont 63 millions habitent l'Allemagne et 31 millions sont citoyens d'autres pays: il y en a 9 millions aux Etats-Unis d'Amérique, 6 millions et demi en Autriche, 3,350,000 en Tchéco-Slovaquie, 2,600,000 en Suisse, 1 million et demi en Pologne, autant en Russie et autant en France, 800,000 en Roumanie, 750,000 en Yougoslavie, 600,000 au Brésil, 550,000 en Hongrie, 400,000 au Canada, 225,000 en Italie, 130,000 en Argentine, 100,000 en Australie et 50,000 en Belgique.

LES BATEAUX-PHARES

Le bateau-feu joue dans l'éclairage du littoral français un rôle assez peu connu qui ne laisse pas d'être considérable: il est à la fois poste indicateur, cabine d'aiguillage et sémaphore; le feu à double éclat rouge qu'il élève à 35 pieds au-dessus de sa ligne de flottaison prolonge de quelques milles en mer l'avis lumineux du phare terrestre; l'appareil de T. S. F. qu'il porte dans ses flancs va chercher au



loin le grand transatlantique et lui indique la direction du port. Sa cloche sous-marine et le beuglement éperdu de sa sirène éclairent la brume aveugle en criant: "Casse-cou!" Etrange petit navire étroit et long, soumis à un roulis particulier, très pénible pour les marins qui le gardent. On en compte trois de cette espèce de Dunkerque à Calais. (Le Pèlerin.)

— 0 —

On prend les mœurs et les manières de ceux que l'on voit habituellement, car les vices de l'esprit sont contagieux comme certaines maladies du corps.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LES INCONVENIENTS DES CHEVEUX COURTS



Il vient d'arriver ceci d'effarant : un médecin allemand, qui a l'air d'un homme fort savant, vient de proclamer, à la suite de longues expériences, apparemment probantes, qu'à force de se faire ainsi raser la nuque, les dames vont, de façon certaine, au-devant d'une floraison du système

pileux, autrement plus accentuée que si elles avaient laissé leurs cheveux pousser à loisir. La Nature veut cette compensation. Les glandes productrices du système pileux sont exigeantes et la menace est cruelle. Plus une femme se fera raser les cheveux, plus ses lèvres délicates auront de chances

de s'orner d'une ombre importune.

—Billevesées ! Sornettes ! diront les sceptiques. Pas une des beautés à la mode, ainsi rasées au fil, ne s'est plainte, jusqu'ici, d'avoir des moustaches.

—Minute, riposte le professeur. Elles ne perdront rien pour attendre. Cette compensation physiologique dans le développement pileux est à retardement. Il paraîtrait que celles qui auront sacrifié ainsi, dès leurs jeunes années, les épaisses torsades que leur offrit le Créateur, auront des moustaches inéluctables, quand sonnera la quarantaine.

Evidemment, elles peuvent se les faire raser aussi, ou—si le masculinisme envahissant intensifie la triste vogue qu'il connaît en ce moment—il leur sera loisible de les accommoder avec élégance et de porter ces ornements naturels supplémentaires, sinon

à la "Vercingétorix", mais peut-être à la "Charlot".

Croyez que les coiffeurs y trouveront leur compte. Les maris, peut-être moins... (L'Eclaireur de Nice.)



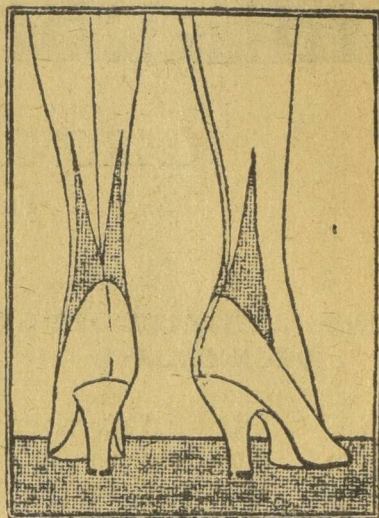
La petite cape détachable met une note gaie sur cette sévère mais élégante toilette moderne.

LA GARÇONNITE

Les cheveux courts auraient, dit-on, d'autres inconvénients que celui

de faire pousser de la moustache à ces dames. Nous trouvons dans "La Chronique Médicale" la note suivante au sujet d'une maladie nouvelle qu'on a appelée très bien la garçonnite :

"Elle consiste en de petites taches d'eczéma, faisant leur apparition sur la nuque à l'endroit précis où, abandonnant le ciseau pour la tondeuse, les artistes de la chevelure se mettent à couper au ras de la peau des che-



Bas de chiffon avec le nouveau talon renforcé en W.

veux qui, jadis, faisaient l'orgueil du sexe faible."

La garçonnite s'accompagne d'une démangeaison plus ou moins intense; le grattage amène des complications.

CONTROLE HYGIENIQUE DU MARIAGE

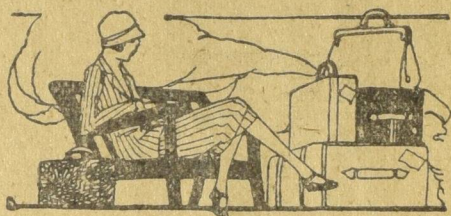
Un journal allemand rapporte que le Conseil supérieur d'Hygiène allemand a émis le vœu d'exiger des futurs époux un certificat médical de bonne santé. Pour contracter mariage,

DEUX ROBES DU SOIR



il faut que le certificat produit ne soit pas antérieur de quatre semaines à la date du mariage, et que chacune des parties connaisse l'état de santé de l'autre. Bien plus, le Conseil supérieur ne s'en tient pas à ces simples recommandations. Seuls, pourraient délivrer ces pièces certains médecins qui portent un titre spécial. En cas d'empêchement au mariage, le certificat ne donnera aucun détail ; il spécifiera uniquement qu'il y a empêchement d'ordre hygiénique ; toutefois, les fiancés sont libres de ne pas se soumettre.

Allant plus loin encore dans sa campagne, le Conseil d'hygiène voudrait que la loi défendit le mariage aux alcooliques avérés et aux débiles mentaux.



L'Assemblée nationale a déposé un projet de loi tendant simplement à conseiller la visite médicale avant le mariage.

Il ne serait pas mauvais qu'on s'occupât aussi de cette question au Canada. Tous les médecins devraient faire comprendre à leurs patients pères de famille qu'ils doivent exiger un certificat de bonne santé du jeune homme à qui ils confient leur fille pour fonder un foyer.

POUR S'EMPECHER D'ETERNUER

Est-il possible d'empêcher d'éternuer ? Il paraît qu'à la Cour d'Angleterre, où l'étiquette interdisait l'éternuement, on arrêta net le spasme débutant, en se pinçant fortement le bout du nez et en le relevant énergi-

quement. Exécuté à temps, ce mouvement réussit assez bien. Mais ce n'est qu'un palliatif, et mieux vaut tâcher de couper le rhume commençant.

Au Wellesly College, où l'on se pique de modernisme, l'Administration tutélaire vient de faire édifier, pour les élèves, un "sternutatorium", où est expédiée d'office toute personne qui se sent des inquiétudes nasales... Ce "sternutatorium" comprend une série de cabines entièrement closes où l'on fait arriver des vapeurs de formol, mélangées d'eucalyptus. Le candidat au rhume y séjourne quelques instants, et en sortant de là, il est, paraît-il, complètement désinfecté, incapable d'éternuer ni de contaminer ses camarades. (La Clinique.)

QUEL EST L'AUTEUR DE L'IMITATION DE J.-C., A. KEMPIS OU JEAN ERSEN ?

De l'"Intermédiaire des chercheurs et curieux", nous extrayons la note suivante, signée P. de Marin, qui est fort intéressante :

—Je crois que la controverse au sujet du véritable auteur de l'"Imitation" serait close depuis longtemps si l'on n'avait pas perdu de vue une dissertation de J. Valart, Acad. Amb. placée à la suite d'une édition de l'"Imitation" donnée par Barbou en 1713. Les personnes qui s'intéressent à la question pourront lire ce travail avec profit.

Il établit par de nombreux et, semble-t-il, très solides arguments, que l'"Imitation" ne peut être attribuée à A. Kempis et qu'elle est l'oeuvre de Jean Gersen, abbé de Verceil. Au surplus, dit-il, c'était l'avis de du Cange qui, lorsqu'il cite dans son glossaire quelque passage du livre, le fait toujours sous le nom de Jean Gersen.

POUR LE SOIR



Interprétation d'une robe d'époque. On s'inspire beaucoup, ces temps-ci, des toilettes de styles anciens pour les transposer à la mode du jour. Celle-ci est en taffetas blanc bordé de dentelles noires.



En haut, le chapeau de cowboy en feutre blanc; au milieu, à gauche, petite cloche de paille crochetée vert pâle; au milieu, à droite, le gigolo de feutre rose avec anneaux de velours sur le côté; en bas, le chapeau rond au bord retourné, en crêpe de Chine de motifs modernes.

ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

Premier anniversaire	Noces de coton
Deuxième anniversaire	Noces de papier
Troisième anniversaire	Noces de cuir
Cinquième anniversaire	Noces de bois
Septième anniversaire	Noces de laine
Dixième anniversaire	Noces de fer-blanc
Douzième anniversaire	Noces de soie et toile fine
Quinzième anniversaire	Noces de cristal
Vingtième anniversaire	Noces de porcelaine
Vingt-cinquième anniversaire	Noces d'argent
Trentième anniversaire	Noces de perles
Quarantième anniversaire	Noces de rubis
Cinquantième anniversaire	Noces d'or
Soixante-quinzième anniversaire	Noces de diamant

—0—

QUE DEVONS-NOUS ENTENDRE PAR CREOLE ET MULATRE ?

Le sens des termes les plus simples nous échappe si nous ne nous donnons pas la peine, une bonne fois, de le pénétrer. C'est ainsi que bien peu de gens (et la chose à de quoi étonner) peuvent donner une définition complète, voire juste, des termes "créole", "mulâtre" et "métis". Les dictionnaires ne sont pas mieux renseignés, d'ailleurs...

Un ami de notre Revue, affligé d'une discussion qu'il entendit au restaurant sur ce sujet, entre plusieurs universitaires que la question, posée par l'un d'eux, laissa absolument désarmés, nous communique la note suivante:

"C'est dans le dictionnaire américain de Colliers, dictionnaire donné en prime par les magazines américains, que je trouvai la définition la

plus satisfaisante. Voici cette définition du mot créole: "A native of Spanish America, Louisiana or the West Indies, descended from European (originally Spanish or French) ancestors." Voilà qui est clair, beaucoup plus que la terne définition du Larousse et même du Littré: blanc né aux colonies. Cette dernière définition serait exacte qu'on pourrait très bien dire, par extension, que les Canadiens-français sont des créoles! Il y aurait là matière à belles controverses et jolies disputations!" Quant au mulâtre, c'est un "métis" de blanc et de nègre, possédant moitié de sang de chacune des races qui lui ont donné naissance. Presque toujours le père est blanc, la mère noire.

Le terme métis a une acception très spéciale au Canada. Il signifie le croisement de blancs et d'indiens.

LE STYLE DANS L'AMEUBLEMENT ANGLAIS ET AMERICAIN

C'est à l'occasion de la publication d'un important ouvrage sur les mobiliers de la Nouvelle-Angleterre, de style anglais et américain, ouvrage intitulé : "The Homes of our Ancestors", par R. T. H. Halsey et Elizabeth Tower, que nous touchons à cette question d'art, très peu connue chez nous, pour ne pas dire totalement ignorée.

Les Américains, comme nous, aiment à dire qu'ils ont créé des styles, un style d'architecture, un style du

sembler) aux vieux pays. Entre les règnes de la reine Elisabeth et de la reine Victoria, on cherche à s'adapter au milieu nouveau et l'on arrive de la sorte à innover, à créer ou à transformer. C'est une littérature nouvelle et des conceptions d'art nouvelles aussi fondées sur une certaine esthétique, évidemment, et aussi sur la commodité, le confort et l'"efficiency".

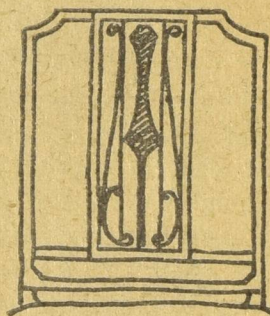
Les maisons des riches marchands de la Nouvelle-Angleterre, de New-York et de Philadelphie, ainsi que



Chippendale



Heppelwhite

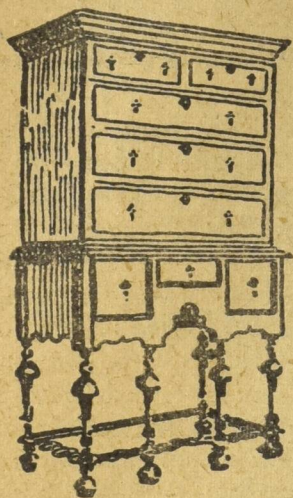


Sheraton

meublier. Ils ouvrent ainsi à leur histoire de longues perspectives, car il faut du temps, beaucoup de temps pour créer un style quelconque. Bien que les Etats-Unis ne soient, comme le Canada, à peine vieux de 320 environ (fondation de Jamestown, en Virginie, 1607), ils ont eu le temps de fonder une civilisation nouvelle, civilisation qui se répand rapidement dans le monde et s'impose (pour leur malheur, en définitive, car tous les peuples en arriveront ainsi à se res-

celles des planteurs du Sud, étaient meublées avec un certain luxe, avec goût aussi. On importait beaucoup de meubles de l'ancien monde d'abord, mais petit à petit on les fabriqua sur place et on les modifia. Il fallait, ces meubles européens, les adapter, comme nous avons dit, à des besoins différents, à des exigences nouvelles. C'est ainsi que de vieux styles anglais sortirent des styles américains. Et c'est si vrai qu'on distingue facilement tel meuble fabriqué à Providen-

ce, à Philadelphie ou à Alexandria d'avec tel autre issu, à la même époque, d'un atelier anglais. Cela commence au 17^e siècle avec buffets, chaises et



Buffet, 1700

bancs. Au 18^e, on modifie en Amérique les trois grands styles Chippendale, Heppelwhite et Sheraton et plus tard encore, au 19^e, on modifie de même le style des deux frères Adam.

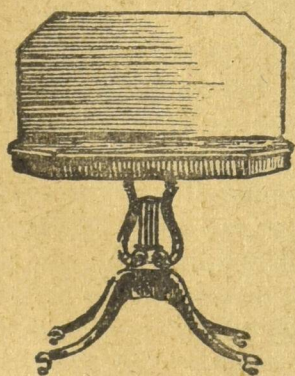


Table à jouer Phyfe

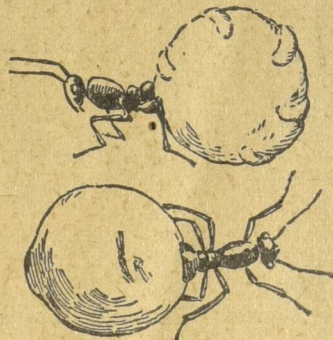
C'est au dossier qu'on reconnaît une chaise de l'un de ces styles. On voit sur notre croquis trois chaises de trois différents styles anglais mais transformées suivant une formule américaine.

L'homme le plus riche du monde, Henry Ford, collectionne tous les vieux meubles des premiers temps de la colonie jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle environ; il les a remis à la mode et ils se vendent très cher (faux ou authentiques) dans les encans de New-York.

Ayons, nous aussi, sans pousser la chose à la manie, ce qui serait coûteux, l'amour du vieux meuble canadien. Il est très intéressant par sa valeur esthétique, sa rareté et le prix que souvent on en peut avoir.

FOURMIS A MIEL

Ces insectes sont connus au Mexique sous le nom de "busileras". Ils habitent des demeures souterraines, et pendant la première partie de leur vie ne se signalent par aucune dilatation abdominale, mais, peu à peu, chez nombre d'individus, l'abdomen,



gonflé par une trop grande abondance de suc sirupeux, s'enfle, se distend, ressemblant à une petite boule transparente. Les fourmis à miel deviennent alors incapables de se mouvoir. Elles restent accrochées au plafond des galeries et servent probablement de nourriture aux jeunes larves. Les habitants des campagnes recherchent les fourmis à miel et les mangent comme dessert après avoir enlevé tête, pattes et thorax.



JEUNES FILLES SÉRIEUSES

En septembre, à Louveciennes.

Le jardin des Jouvrier.



Fernande Brizon, dix-sept ans, poussant la grille et appelant.— Josette, es-tu là?

Josette Jouvrier, même âge, apparaissant à la fenêtre de sa chambre.— Présente! C'est toi, Fernande?

Fernande.— Est-ce que tu vas à Marly, chez les Noinville?

Josette.— Non. J'ai laissé maman y aller seule. Elle peut s'amuser. C'est de son âge. Moi, le devoir m'enchaîne; j'ai l'oral du bachot à repasser pour octobre.

Fernande.— Moi de même, hélas!

Josette.— Et tu plaques aussi la garden-party?

Fernande.— Avec ensemble. Je viens travailler avec toi.

Josette.— Bravo! On est des jeunes filles sérieuses, toutes les deux! Où s'installe-t-on?

Fernande.— On pourrait rester au jardin. Qu'en penses-tu?

Josette.— J'adopte à l'unanimité et je dégringole.

Fernande, la voyant arriver, quelques instants après, les mains vides.— Eh bien, et le matériel?

Josette.— Quel matériel? Il y a là une table de fer et des fauteuils d'osier! Ça ne te suffit pas?

Fernande.— Et les livres?

Josette.— Il faudrait d'abord savoir ce qu'on fait aujourd'hui: inutile de déménager au hasard ma bibliothèque!

Fernande.— Prends garde! Tu vas te donner un effort! Tu les économises, tes muscles!

Josette.— Je ne suis pas paresseuse: je suis méthodique. Qu'inscrivons-nous au menu? Algèbre ou histoire romaine?

Fernande.— Histoire romaine. Ça m'est nécessaire. J'ai confondu Sylla, l'adversaire de Marius, avec le rocher qui s'était établi en face de Charybde pour jouer de vilains tours aux navigateurs. On m'a collée.

Josette.—Oui, mais moi, je dois mon malheur à l'algèbre. Cette idée aussi de calculer avec des lettres ! Alors, pourquoi a-t-on inventé les chiffres?... Comme ce ne sont pas toujours ces idées subversives qui me tireront des équations, nous allons en manipuler quelques-unes.

Fernande.—On n'a fait que ça hier !

Josette.—Cinq minutes. Les Dussin nous ont emmenées en auto.

Fernande.—Tant pis pour toi : il fallait refuser. Moi, pour l'algèbre, je ne crains rien.

Josette.—Et moi, l'histoire romaine, je la sais comme un rasoir !

Fernande.—C'est le mot ! Mais que de temps perdu !

Josette.—Parbleu, si nous nous entêtons toutes les deux !

Fernande.—Eh bien ! transigeons : prenons la géographie.

Josette.—Soit. Je vais chercher le bouquin. (Revenant avec un manuel.) Il fait un soleil exquis !

Fernande.—Oui, d'Austerlitz !

Josette.—Pourquoi d'Austerlitz ?

Fernande.—C'est la meilleure marque. (Avec rage.) Sans cet animal d'examineur, au lieu de m'abrutir sur un programme de bachot, je serais chez les Noinville... Ah ! si je le tenais, celui-là !

Josette.—Et si je tenais, moi, celui qui m'a fait bafouiller dans les x du second degré, qu'est-ce que je lui raconterais ! Je lui dirais d'abord...

Fernande, l'interrompant.—Assez causé : on s'égare... (Montrant le manuel.) La France nous réclame ! A quelle province nous attaquons-nous ? Je vote pour les Ardennes !

Josette.—Peuh ! les Ardennes, c'est bien sévère...

Fernande.—Aimes-tu mieux la Champagne ?

Josette.—Certainement ; c'est plus mousseux !

Fernande.—Allons-y !... (Lisant.) "On distingue dans la Champagne trois régions de sols différents..."

Josette.—Voilà les complications qui commencent : toujours des divisions et des subdivisions ! Etonnez-vous ensuite que nous, pauvres élèves, nous perdions, dans ce fatras, le peu que nous connaissons de latin !

Fernande.—Oh ! je t'en prie, Josette, fais-nous grâce de tes réflexions !

Josette.—Oui. Continue...

Fernande, lisant.—"Ces trois régions sont, à l'ouest, la falaise tertiaire, côte de calcaire sec et fertile, à l'est la Champagne humide, bande de terrains infra-crétacés et argileux, au centre la Champagne pouilleuse..."

Josette.—Jamais je ne m'habituerai à ce nom-là : il me dégoûte !

Fernande.—Je conviens qu'il n'est pas élégant. Tu vois l'effet dans un salon ! "Vous êtes de Paris, mademoiselle ?—Non, monsieur, je suis de la Champagne pouilleuse !" Ça a dû faire rater des mariages ! A propos, est-ce vrai ce qu'on raconte d'Alice Noinville ?

Josette.—Quoi donc ?

Fernande.—Qu'il y aurait des fiançailles sous roche ?

Josette.—Très vrai !

Fernande.—Et avec qui ?

Josette.—Tu ne devines pas ?...
Edouard Cortal.

Fernande.—Ma foi, je ne m'en serais pas doutée !

Josette, avec importance.—Tu n'es guère perspicace ! Moi, j'ai flairé ça dès l'année dernière, quand il est venu en permission. On ne rencontrait que lui chez les Noinville. Il plaisait à

Alice. Mais les parents essayaient de l'élogner.

Fernande.—Pourquoi donc?

Josette.—Noinville gagnait ce qu'il voulait dans les cotonnades, tandis que le papa Cortal était fort menacé en Bourse. Alors, les Noinville ne jugeaient pas que le lieutenant Cortal fût un parti.

Fernande.—Et, ça a changé?

Josette.—Du tout au tour. Noinville, à ce que prétend l'oncle Jacques,

bluffent: de là ces réceptions à jet continu...

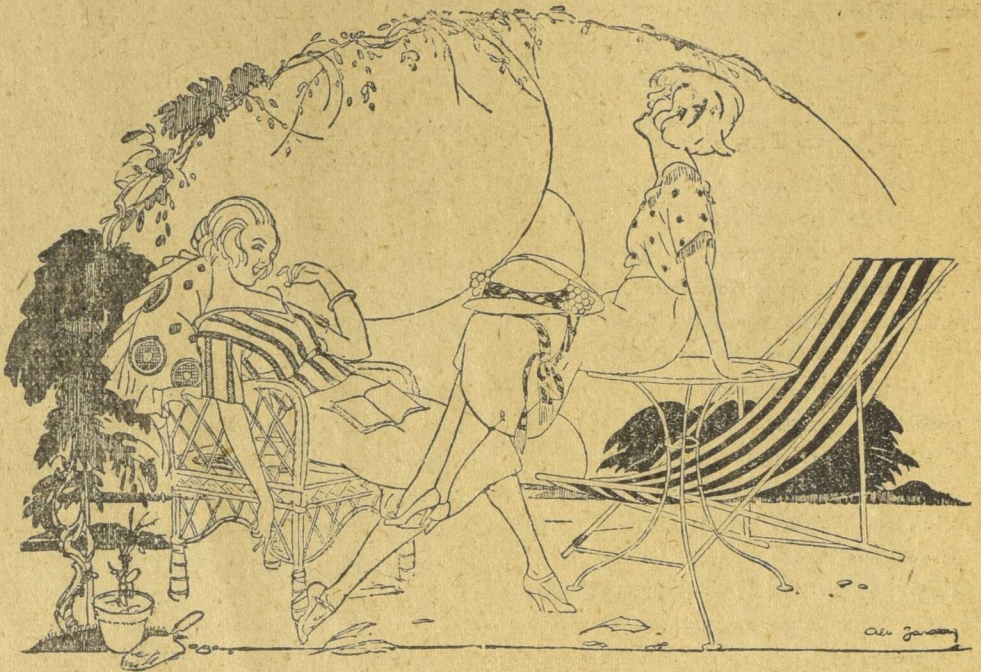
Fernande.—J'y reviens. (Lisant.) "Les deux principales ressources de la Champagne sont aujourd'hui la bonneterie et le vin." Dis donc, penses-tu qu'ils réussiront?

Josette.—Qui? Les Champenois?

Fernande.—Non, les Noinville.

Josette.—Il y a des chances: Edouard est assez emballé sur Alice.

Fernande.—Ce n'est pas pour la



a été trop gourmand; il a importé un stock considérable, en spéculant sur la hausse; or la clientèle, plutôt que d'être écorchée vive, préfère attendre. D'où, pour Noinville, une indigestion de cotonnades qui le fait souffrir. Au contraire, Cortal s'est relevé magnifiquement.

Fernande.—Et les Cortal veulent tout de même d'Alice pour leur fille!

Josette.—Ils ignorent la situation des Noinville. D'ailleurs, les Noinville

bêcher, mais comme beauté, comme chic, comme esprit, il y a mieux...

Josette.—Le jeune Cortal n'a rien d'un Adonis, ni d'un aigle... As-tu remarqué comment il dansait le tango?

Fernande.—Non.

Josette.—Comme ceci, ma chère... (Se levant et fredonnant un tango, qu'elle danse avec des gestes raides.) Aucune souplesse, ainsi que tu peux en juger. Un piquet baladeur!

Fernande.—Et tu crois la décision prochaine?

Josette.—Avec Alice? Imminente!

Fernande, soudain.—Josette, si on plaquait la pouilleuse?

Josette.—Pour aller chez les Noinville?

Fernande.—Je ne voudrais pas rater le dénouement!

Josette.—Et si on rate le bachot?

Fernande.—Nous avons encore du temps devant nous.

Josette.—Evidemment: nous n'en sommes qu'à la deuxième quinzaine de

septembre. Mais il faudra en mettre!

Fernande.—On se verra tous les jours et l'on se lancera dans la pouilleuse avec frénésie!

Josette.—Alors, c'est entendu? Demain on trime?

Fernande.—Comme des négresses!

Josette.—Et tu verras encore qu'il se trouvera, en octobre, des animaux d'examineurs pour nous reprocher de ne pas avoir travaillé!

Gabriel TIMMORY.

—o—

L'UN DES ROIS LES PLUS MYSTERIEUX DE L'HISTOIRE

Trente personnes ont réclamé le titre de Louis XVII depuis 1795

On discute encore du sort de Louis XVII. Est-il mort dans sa prison, ne fut-il pas enlevé, n'a-t-il pas survécu en la personne de tel ou tel qui se prétendit dauphin?

Charles-Louis, duc de Normandie, héritier du trône de France, avait sept ans et cinq mois lorsque, le 13 août 1792, il fut enfermé au Temple avec Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Royale, sa soeur, et Madame Elisabeth, sa tante. Un an plus tard, le 3 juillet 1793, il fut enlevé aux soins de sa mère et confié à la garde du cordonnier Simon, garde bientôt remplacée par une surveillance aussi étrange que peu constante, celle des municipaux de service. L'enfant mourut le 8 juin 1795, du moins officiellement, et son corps fut inhumé au cimetière Sainte-Marguerite.

Or, en 1846, on retrouva, grâce aux indications de la femme du fossoyeur, le cercueil de bois blanc, on retrouva les ossements parmi lesquels la boîte crânienne portait des traces de l'autopsie faite, à la veille de l'inhumation, par le docteur Pelletou, médecin de l'hôpital de l'Humanité, ci-devant Hôtel-Dieu, appelé à donner ses derniers soins au petit moribond. Mais, de l'avis de tous les médecins réunis en 1846, ces ossements n'étaient pas ceux d'un enfant de dix ans, âge qu'avait le dauphin en 1795, mais d'un jeune homme de quinze à dix-huit ans. En 1894, une seconde exhumation eut lieu, en présence de médecins célèbres: elle donna les mêmes résultats.

De ces faits irréfutables, que peut-on conclure? D'abord ceci: le corps qu'on enterra comme étant celui du dauphin n'était pas celui du dauphin. Ensuite, à partir du 19 janvier 1794, la surveillance qui s'exerça sur le jeu-

ne prisonnier fut si lâche qu'on peut admettre l'hypothèse d'un enlèvement et d'une substitution.

Cette hypothèse, défendable de nos jours, ne l'était pas moins à l'époque troublée qui suivit la Révolution. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, qu'on ait cru alors à la survivance de Louis XVII?

Le plus célèbre de ceux qui affirmèrent être le prince évadé du Temple est Charles-Guillaume Naundorff.

Il y eut quelques dauphins vraisemblables et beaucoup de fantaisistes, de ridicules.

Parmi les premiers, il faut citer un certain M. de la Roche qui mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, en 1872, à Savenay, et dont l'acte de décès officiel porte ces seuls prénoms—Charles-Louis—ceux de Louis XVII. Peut-être aussi le jeune Hervagault. Celui-ci, considéré par la loi, comme le fils d'un modeste tailleur de Saint-Lô, trouva le moyen de grouper un grand nombre de partisans, se fit reconnaître par d'anciens serviteurs de Louis XVI et, après des aventures extraordinaires, mourut en 1812, à Bicêtre, dans un cabanon d'aliéné. Les fantaisistes, eux, dépassent la mesure: tels furent Mathurin Bruneau, sabotier de Manne-et-Loire, ridicule personnage de comédie; le tambour autrichien Belgiosofo; l'huissier Fontoville, etc., etc.

Au total, plus de trente fils de Louis XVI !

— o —

Un ami véritable court au-devant de nos besoins; il ne saurait souffrir que nous nous apercevions que nous sommes misérables. Il emploie toute son adresse à détourner notre misère, toute sa force à la combattre, tout son pouvoir à la soulager, toute sa discrétion à la couvrir.

LE COUT DE LA VIE EN RUSSIE SOVIETIQUE

Nous extrayons du livre de Henri Béraud, "Ce que j'ai vu à Moscou", les indications suivantes sur le coût de la vie en Russie soviétique: "Qu'est-ce que le quart-d'heure de Rabelais au prix du quart-d'heure moscovite? Votre chambre aux robinets démantibulés, à l'armoire sans serrure, à la sonnerie muette, aux fenêtres sans rideaux, vous coûte entre dix et vingt-deux roubles, selon que vous désirez vivre en moujik... ou vous laver.

Vingt-deux roubles, cela fait douze dollars et demi, le prix d'un appartement dans les meilleurs hôtels de New-York, de Londres ou de Paris. Le petit déjeuner,—fort petit: un verre de café au lait et quelques brioches,—coûte à peu près trois dollars. A table, une bouteille de mauvais vin de Crimée est vendue neuf dollars, une pinte de bière trois dollars, un plat garni quelconque, quatre à six dollars, une tartine de caviar six dollars, un café, presque un dollar."

Les prix suivants sont donnés en francs dans le livre de M. Béraud. Faites le calcul:

"Il y a quelquefois des fous qui boivent du champagne. Il ne leur en coûte que cinq à six cents francs la bouteille. Voulez-vous griller une cigarette? Les plus médiocres coûtent sept francs le paquet,—et l'on sait que les cigarettes russes, munies de longs tubes en carton, n'ont pas un pouce de matière fumable. Le blanchissage, raffinement de millionnaire, est un travail de Chinois fort bien fait. On vous rend des chemises éblouissantes, qui vous coûtent chaque jour tout juste le prix d'une chemise neuve à Paris..."



Le Dessin et la Peinture pour tous

PROPORTIONS DE LA TÊTE DE L'HOMME

Nous avons vu que la tête, depuis le sommet du crâne jusqu'au menton, peut se diviser en quatre parties égales, savoir :

10. Les cheveux ;
30. Le front ;
30. Le nez ;
40. La bouche et le menton.

Le cou est lui-même d'une longueur égale à chacune de ses fractions. (Fig. 1). Dans une tête placée de face et tenue parfaitement droite, la moitié de la distance comprise entre le sommet du crâne et la base du menton est déterminée ordinairement par une ligne horizontale passant par le milieu des yeux. Dans les cas où le nez, ou trop court ou trop long, ne représenterait plus le quart de la longueur totale, cette ligne ne passera pas exactement par les yeux, mais sera un peu au-dessus, ou un peu au-dessous de ce niveau normal. Il y a des cas exceptionnels où le milieu de

la tête se trouve au niveau des sourcils.

L'espace compris entre le sommet de la tête et le bas du nez est égal à la plus grande largeur de la tête prise au-dessus des oreilles. (Fig. 2).

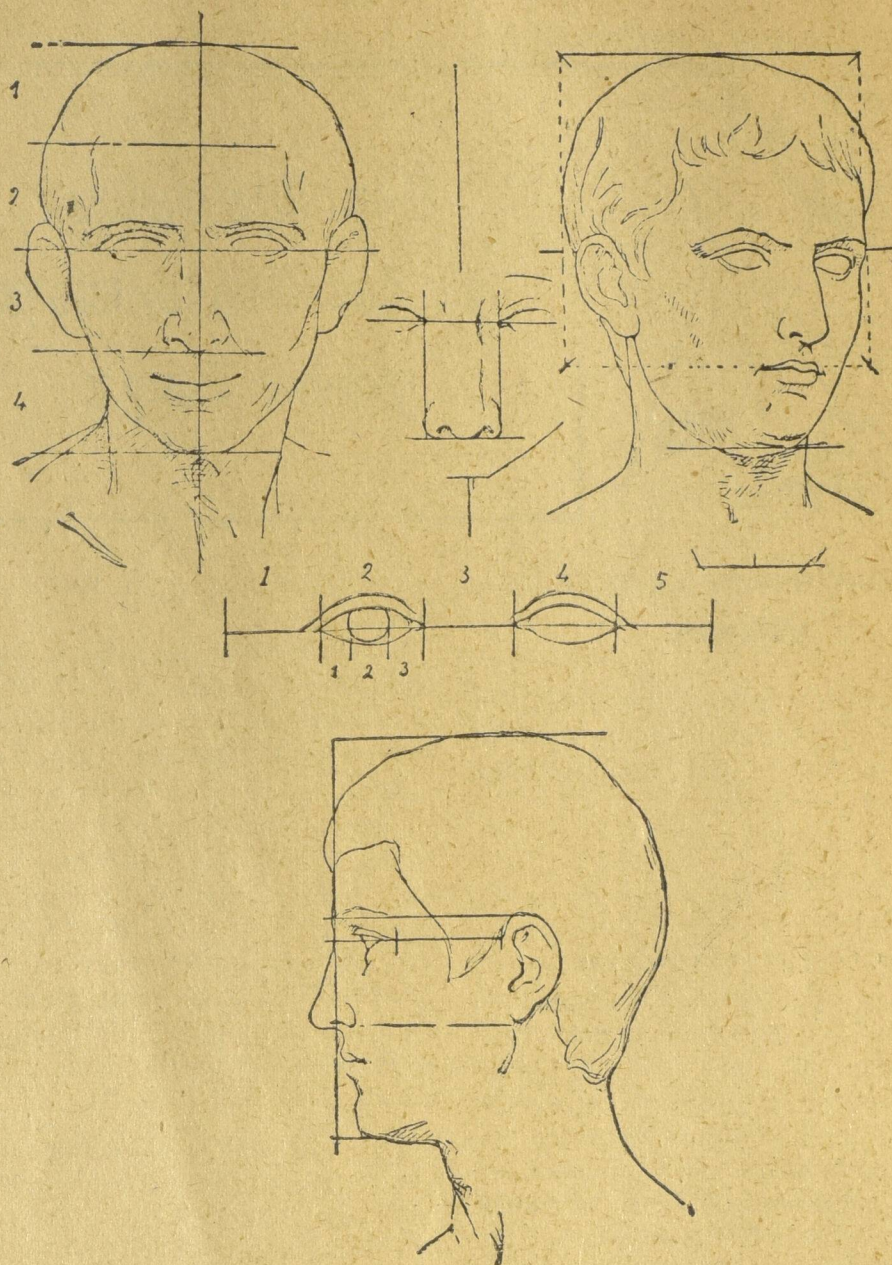
La distance entre les deux yeux est égale à la plus grande largeur du nez. La ligne des yeux, dans une tête de face, peut se diviser en cinq parties égales, 1, 2, 3, 4, 5, dont les numéros 2, 4 sont occupés par les yeux. Il y a donc entre les deux glandes lacrymales la longueur d'un oeil. L'oeil se divise en 3 parties égales, dont 1 pour la prunelle. (Fig. 3).

Dans une tête se présentant de trois quarts, les mesures des hauteurs restent, naturellement, les mêmes ; mais on observe les particularités suivantes :

La partie comprise entre, d'une part, la bouche et le sommet du crâne, d'autre part, la ligne verticale du front et l'extrémité de la tête au-dessus de l'oreille, peut être circonscrite dans un carré. (Fig. 4).

On compte 3 longueurs de nez entre le contour de l'arcade sourcilière (petit côté) et l'extrémité de l'oreille,

REMARQUE.—Ce concours de dessin est tiré de l'ouvrage de Camille Bellanger, "Traité de Peinture à l'usage de tout le monde."



Diverses proportions de la tête de l'homme

ces mesures prises à la hauteur de la ligne des yeux.

Il est bien entendu que ces mesures varient suivant que la tête est plus ou moins tournée de côté.

Dans une tête placée de profil, la longueur de l'oreille est égale à la

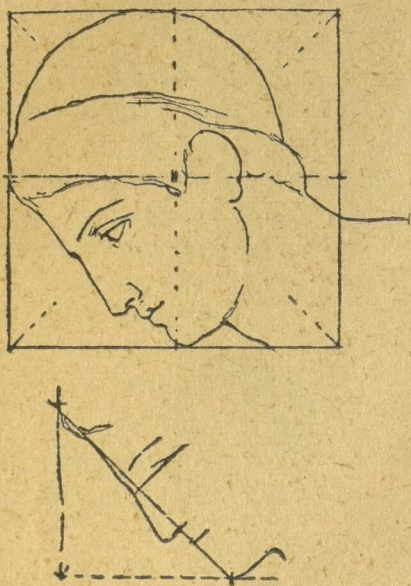
longueur du nez depuis la naissance des sourcils. Elle est aussi égale à la distance qui la sépare de l'oeil.

Dans la figure 5, elle se trouve au niveau du sourcil et du bas du nez, mais elle commence quelquefois au niveau de l'oeil pour finir entre le nez et la bouche.

Enfin, l'espace compris entre le sommet de la tête et la bouche est égal à l'espace compris entre la ligne verticale du front et le derrière de la tête.

Quand il s'agit de dessiner une tête, non plus droite, mais soit penchée en avant, soit renversée en arrière, plusieurs choses sont à considérer.

Si la tête se présente de profil et inclinée en avant, dans ce cas, on se sert de fil à plomb, et avec ce secours



Dans ce dessin, l'horizontale qui divise la tête en deux parties égales ne passe plus par les yeux, mais par une ligne indiquant sur le front la naissance des cheveux. (Fig. 6).

Si la tête se présente de face et penchée en avant, ses lignes de construction cessent d'être des droites, elles deviennent des courbes.

Ainsi, la ligne horizontale qui, dans une tête droite, indique les yeux, dans une tête inclinée en avant s'arrondit



Proportions de la tête penchée

on abaisse une verticale à partir du point le plus saillant qui, alors, se trouve être le sommet du front. Cette verticale forme avec la ligne oblique générale du visage un angle plus ou moins ouvert, selon le degré d'inclinaison de la tête.

Les lignes du visage, savoir: la ligne du sommet, la ligne des yeux, celles du nez, de la bouche, du menton deviennent obliques tout en conservant entre elles leurs distances relatives.

et se déforme si complètement qu'elle ne représente plus du tout le milieu de la face.

On voit en grande partie le dessus du crâne, le visage paraît plus petit, les oreilles sont placées beaucoup au-dessus du niveau du nez et des yeux, et elles forment avec eux une ligne courbe.

Dans la tête d'enfant (Fig. 7), la ligne horizontale qui, dans une tête droite, divise la tête en deux parties

égales, se trouve sur le front, presque à la naissance des cheveux.

Dans cette position, l'extrémité du nez et le haut de la tête égalent en volume la plus grande largeur des cheveux.

—o—

LES POUPÉES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI



Les poupées n'ont pas toujours été les jolis mannequins que l'on trouve à notre époque dans les moindres magasins. Toutes avaient un corps dur, de forme conventionnelle et une tête très quelcon-

que. On visait à la grosseur bien plus qu'à la beauté. Et la joie des mères était de trouver des poupées plus grosses que leurs fillettes. Ces poupées avaient d'énormes têtes en porcelaine qui se faisaient facilement. De nos jours, la tête des poupées, faite de la pulpe du bois, en un mélange spécial, est aussi incassable que le bois lui-même. Les bras et les jambes sont aussi solides que la tête.

Leur corps est souple; plus de poupées dures comme une idole de bois. Les enfants aiment qu'elles cèdent au toucher.

Leurs cheveux, au lieu d'être peints ou rapportés, sont, chez les poupées d'un certain prix, naturels. En outre, les poupées modernes sont mises élégamment, si bien qu'avec leur chevelure bien peignée, et à la mode du moment, elles ont l'air de petites personnes vivantes. Cependant, l'on fabrique encore, il va de soi, des poupées aux cheveux peints, parce qu'avec leur habitude de tout se mettre

dans la bouche, on pourrait difficilement confier à un enfant de deux ou trois ans une poupée ayant des cheveux. A quatre ans, les enfants ont à peu près perdu cette vilaine habitude et c'est alors qu'on peut leur donner une poupée de ce genre.

Bien que les premières poupées dormantes n'aient pas été manufacturées en Amérique, on peut dire qu'elles y ont été grandement perfectionnées. Les yeux des poupées fabriquées à l'étranger sont fixés dans du plâtre, au bout d'une tige. Mais il arrive souvent que les yeux ne s'adaptent pas parfaitement aux ouvertures pratiquées dans la tête à cette fin, avec ce résultat que la poupée a les yeux de travers. Aux Etats-Unis et au Canada, chaque oeil est vissé au bon endroit avant que soit collé le mécanisme de l'oeil.



La poupée sur la coiffeuse

Mais les poupées parlantes sont bien américaines. On connaît la poupée qui pleure, la poupée qui dit maman, celle qui peut émettre quelques sons.

Il y a aussi les poupées qui marchent; celles qui remuent la tête, les bras, les coudes, les jambes et les genoux.

Les poupées sont grasses de nos jours; elles ont l'air de hébés bien portants, animés de bonnes couleurs.

Et que ne fait-on pas pour les habiller au goût des mamans les plus difficiles?

La poupée devient de plus en plus un objet d'art, comme le mannequin.

AMULETTES, FETICHES ET TALISMANS

La corde du pendu

Quel temps fut jamais plus superstitieux que ce temps-ci?... écrit le chroniqueur parisien Jean Lecoq.

J'ai ouï-dire qu'il y avait à Paris environ huit mille voyants et voyantes qui vivent de la crédulité publique. C'est un assez joli chiffre. Eh bien! sachez qu'à Londres on en compte deux ou trois mille de plus.

Quant aux talismans, fétiches, amulettes et gris-gris, ils se multiplient à l'infini et se modifient suivant l'événement du jour. La superstition elle-même s'inspire de l'actualité.

Nous eûmes, il y a quelques mois, la coccinelle porte-bonheur. Une petite bête-à-bon-Dieu était piquée au corsage de toutes les Parisiennes. Or, il advint qu'un beau jour un léopard s'échappa du Jardin d'Acclimatation et jeta l'émoi parmi les populations pacifiques qui avoisinent le Bois de Boulogne. L'opinion publique se passionna pour ce léopard; et, bientôt la superstition le transforma en fétiche. Le fauve remplaça l'inoffensive coccinelle.

Mais lui-même, bientôt, dut céder la place au renard argenté, qu'une célébrité retentissante avait mis à la mode. Ainsi se poursuit le petit jeu des fétiches: tous les animaux de la création finiront par y passer.

* * *

La croyance aux vertus de l'amulette est vieille comme le monde. On s'imagina à tort qu'elle ne sévit que chez

les peuples primitifs et chez les sauvages. Elle est, au contraire, de celles qui résistent à tous les progrès scientifiques et moraux. Que de gens ont leur gri-gri tout comme les nègres du Congo! C'est une bague, un sou percé, un bout de corde de pendu. La seule différence entre les nègres et nous, c'est que, jusqu'à présent, nous dissimulions nos amulettes au fond de nos poches, tandis que les nègres les exhibent franchement et les portent attachées autour de leur cou. Mais cette différence elle-même n'existe plus: voici que nous affichons nos gris-gris, nous aussi, et que nous les portons suspendus à nos chaînes de montre ou attachés à nos vêtements.

Ce sont les pierres précieuses qui semblent avoir tenu de tout temps la première place dans l'histoire des talismans. Dès la plus haute antiquité, on leur attribuait des influences diverses. On leur faisait parler un langage symbolique; on leur accordait tantôt des vertus, tantôt un pouvoir magique. On croyait que les pierres exerçaient une influence particulière sur l'âme ou sur la destinée des personnes qui les possédaient.

L'algue-marine apportait l'espérance dans le malheur; le béryl donnait à la femme le pouvoir de se faire aimer par l'homme de son choix; l'hyacinthe passait pour procurer à son possesseur tous les honneurs terrestres; la malachite était le symbole de la tranquillité; elle préservait des procès et donnait le succès dans les affaires.

D'autres pierres encore, le saphir, la topaze étaient regardées comme des porte-bonheur. Sur l'opale, on ne s'entendait pas : cette pierre, suivant les uns, avait une influence heureuse ; suivant d'autres, elle portait malheur.

Parmi les fétiches admis comme tels par le consentement universel, la corde de pendu est, à coup sûr, le plus ancien et le plus durable. C'est l'amulette par excellence. Mac Nab a célébré son pouvoir bénéfique dans une chanson fameuse :

Mais les parents, miséricorde !
Disaient, en guise d'oraison :
Partageons-nous toujours la corde,
C'est du bonheur pour la maison.

Au temps jadis, quand on pendait encore les condamnés, la vente de la corde constituait le plus clair des bénéfices du bourreau. On soupçonnait même celui-ci d'allonger indéfiniment la corde et d'en vendre beaucoup plus que n'en pouvait fournir la potence. C'étaient là, si l'on peut dire les petites ficelles du métier.

Cette industrie macabre survit encore dans le pays où l'on pend encore les condamnés à mort ; en Hongrie notamment. En ce pays, dès qu'une exécution a eu lieu, tous les gens superstitieux se précipitent chez le bourreau pour lui acheter un bout de corde.

Or, il y a quelques années, un avocat général voulut faire cesser ce commerce scandaleux. Il somma le bourreau d'avoir à lui remettre la corde qui venait de servir à la pendaison d'un criminel. Le bourreau refusa et déclara que si on lui enlevait la corde il se mettrait en grève. Force fut au procureur de céder.

Le bourreau avoua à cette occasion que son petit commerce était assez lucratif. Le moindre bout de corde ne

sortait pas de ses mains à moins d'une dizaine de dollars. Il raconta que, lors d'une exécution récente, une riche dame lui avait acheté la corde entière pour la somme de quatre cents dollars... C'était payer plutôt cher un fragile espoir de bonheur.

La superstition mêle volontiers le surnaturel au macabre. On vit passer en correctionnelle, à Paris, il y a quelques années, un certain "sorcier rouge" qui vendait à sa clientèle non seulement de la corde, mais encore de la "graisse de pendu". Il vendait, d'ailleurs, bien d'autres talismans, les plus singuliers du monde ; et ses affaires étaient des plus prospères.

Ce qui n'empêchait pas le "sorcier rouge" de faire montre du plus parfait scepticisme.

— Voyons, lui disait le président du tribunal, est-ce que, personnellement, vous avez confiance dans l'efficacité de vos talismans ?

— Personnellement, répondait le prévenu en souriant, je vous avoue, monsieur le président, que je n'y crois guère ; mais je suis convaincu qu'ils sont efficaces pour les gens qui y croient.

Comme quoi, vous le voyez, point n'est besoin d'avoir la foi pour l'inspirer aux autres.

* * *

Aux époques de guerre et de trouble social, la pratique des superstitions se trouve naturellement favorisée par les circonstances. La menace du danger, l'inquiétude, l'anxiété énervent fatalement les âmes. Le docteur Legrain, médecin-chef de l'asile de Villejuif, disait, à la fin de la guerre, qu'il avait été frappé par le nombre considérable de fétiches, de gris-gris dont étaient porteurs les malades et les blessés. Tous ces braves gens, quand on dé-

couvrait leur fétiche, rougissaient un peu.. Bast! disaient-ils, si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal.. Mais au fond d'eux-mêmes, ils croyaient à sa vertu... Faiblesse humaine bien excusable, en somme, chez des hommes qu risquaient leur vie à chaque heure du jour et de la nuit.

La population civile, elle aussi, eut alors sa crise de fétichisme. A l'époque où les gothas multipliaient leurs visites nocturnes et où la bertha jetait ses obus sur la ville, combien de Parisiens et de Parisiennes eurent recours à la protection de Nénette et de Rintintin!...

C'étaient—vous en souvient-il?—deux petites poupées de laine ou de soie attachées au même fil, deux petites mascottes inséparables, qui, suivant la croyance populaire, avaient pour effet d'immuniser quiconque les portait à son cou contre les risques des projectiles.

Ninette et Rintintin eurent un succès fou. Bientôt on fit des Nénettes et des Rintintins en toutes sortes de matières précieuses: en or, en argent, en ivoire... La superstition apporte d'heureuses ressources à l'art du bijou et à l'industrie de l'article de Paris.

Depuis lors, ces deux petits dieux du panthéon fétichiste ont disparu; mais ce fut pour céder la place à d'autres gris-gris, car, en cette matière, l'imagination humaine est inépuisable, et il nous faut sans cesse du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Notre siècle, qui se pique pourtant de rationalisme, voire même de scepticisme, est, en réalité, furieusement crédule, et plus que jamais engoué de porte-veine et de porte-bonheur.

La joaillerie a emprunté les bijoux-fétiches à toutes les religions. L'Islam nous a fourni la "Main de Fatma",

qu'on fit en ivoire ou en or, et qui se porte toujours en breloques ou en épingles de cravate. L'Extrême-Orient nous a envoyé de ses jolis bouddhas et aussi de ravissants éléphants de jade.

En Amérique, on a vendu par millions des statuettes en or et en argent d'un affreux petit dieu ventru qu'on appelle le dieu Billiken. Ce vilain gnome est le protecteur des automobilistes.

Les Anglais, qui sont encore plus fétichistes que nous-mêmes, portaient volontiers, à l'époque de la guerre, un petit gri-gri qui représentait un chat, le "Cheshire-cat" — le chat du Cheshire—héros d'une légende dont nous n'avons jamais pu savoir l'origine.

Quant aux girls sentimentales, elles portent souvent, à leur bracelet, une marguerite d'or et d'émail composée d'un nombre de pétales tel que la réponse est toujours "passionnément".

Il y a, si l'on peut dire, des fétiches professionnels. Ainsi, de même que Billiken protège les chauffeurs, il existe une certaine médaille de saint Georges qui, dans le monde de l'hippique, passe pour préserver des chutes de cheval. Aussi, toutes les amazones la portent-elles sur elles.

Dans le monde des théâtres, les fétiches sont innombrables. Chacun possède le sien. Et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il en est de même dans le monde des joueurs.

Enfin, s'il fallait entamer le chapitre des anecdotes relatives au fétichisme, nous n'en finirions pas. Il en est de toutes sortes, de comiques et de tragiques. Contentons-nous d'en citer une en terminant.

A l'époque où Sadi-Carnot était ministre des Finances, un érudit archéologue revenant d'un voyage dans

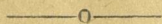
l'Inde, lui offrit une petite idole de pierre d'un travail très délicat.

L'archéologue ne cacha pas au ministre qu'une tradition était attachée à cette statuette. Le radjah de qui il la tenait affirmait qu'elle assurait le pouvoir à celui qui la possédait, mais qu'elle devait aussi amener sa mort violente. Le prince hindou, persuadé de la certitude de cette tradition, préférerait perdre son trône que de perdre la vie; c'est pourquoi il s'était dessaisi de l'objet. Quant à Sadi-Carnot, il était peu enclin aux superstitions. Ne voyant dans la statuette qu'un joli bibelot, il en accepta le don avec plaisir.

Quelque temps après, sans qu'il eût même fait acte de candidature, il se trouvait portée à la présidence de la République. Son ami l'archéologue le vint féliciter... "C'est la statue !..." lui dit le président en souriant.

Sept ans plus tard, Sadi-Carnot tombait à Lyon sous les coups d'un anarchiste.

La croyance attachée à la possession de la statue fétiche s'était tragiquement réalisée.



LE CHIFFRE DE LA DETTE DE LA FRANCE AUX ETATS-UNIS

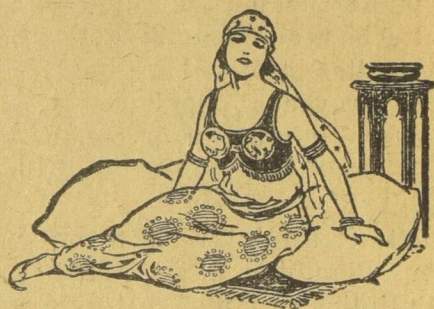
Au mois de février dernier, la dette de la France aux Etats-Unis s'élevait au chiffre de \$4,210,556,948.27.

Cette somme comprend le capital de l'argent prêté par les Etats-Unis à la France, au cours de la guerre, qui est de \$3,340,516,043.72, et les intérêts composés de la dite somme qui se chiffrent à \$870,040,904.55.

LES PRECEPTES D'HYGIENE DU CORAN

On trouve dans le Coran, le livre sacré des musulmans qui leur fut donné par Mahomet, d'excellents préceptes d'hygiène qu'on peut suivre avec profit dans tous les pays occidentaux. Nous ne signalerons ici que les quelques préceptes relatifs à l'alimentation:

Manger beaucoup de fruits, grenades, bananes et surtout dattes, dont on connaît bien à l'heure actuelle la valeur nutritive;



Consommer beaucoup de miel, qui est un remède pour les hommes;

Boire du lait et de l'eau de préférence au vin. Les eaux à conseiller sont l'eau des sources et l'eau de pluie;

Eviter absolument de manger la chair des animaux non saignés;

S'interdire particulièrement le sang et la chair du porc;

Jeûner, pour éviter les auto-intoxications. (Jeûne de 3 jours, jeûne de 7 jours, jeûne de 2 mois pendant lesquels on doit se contenter de manger seulement après le coucher du soleil);

Se servir abondamment de l'eau en vue de la propreté du corps; se purifier fréquemment les parties sexuelles.

LES PERLES CULTIVEES L'EMPORTERONT-ELLES SUR LES PERLES FINES ?

Depuis quelques années, la lutte est engagée entre les perles cultivées et les perles fines. Les joailliers demandent aux savants des armes pour conserver aux perles fines leur suprématie qu'essaient de leur ravir les perles cultivées se mélangeant avec elles. Que répondent ces derniers ? C'est ce que nous allons brièvement exposer. Tout d'abord, quelles différences y a-t-il entre les perles fines et les perles de culture ?

D'après les beaux travaux de Louis Boutan et de Raphaël Dubois, nous savons que les perles fines sont constituées par de la nacre présentant une structure particulière. Ce sont des petits prismes orthorhombiques transparents d'aragonite, c'est-à-dire de carbonate de chaux, logés dans des milliers d'alvéoles polyédriques d'une substance organique, la conchyoline, disposés en couches concentriques autour d'un noyau qui, en produisant des phénomènes de réflexion et d'interférence des radiations lumineuses, donnent à la perle la splendeur de son orient.

La production de la perle est due à un acte de défense de certaines huîtres, dites perlières, telles les méléagrines. Si un fragment de sable, un parasite, s'introduit dans la coquille, entre celle-ci et le manteau de l'animal, celui-ci, pour se dégager, continue à sécréter sa nacre en couches concentriques autour du corps étranger qu'il emprisonne. Lorsque l'huître

continue cette sécrétion pendant plusieurs années, elle produit alors une perle magnifique.

Arrivons maintenant aux perles de culture. Se forment-elles différemment ? Ce sont encore les recherches de Louis Boutan qui ont éclairci ce problème. Dès 1898, l'éminent zoologiste avait déjà obtenu les premières perles de culture. Malheureusement, ce n'étaient encore que des demi-perles.

Son procédé consistait à introduire, après trépanation de la méléagrine, une boule de nacre entre sa coquille et son manteau, en prenant la précaution de placer cette boule bien au contact de la face externe de l'épithélium paléal et dans la partie centrale de ce manteau dont la sécrétion nacrée est la plus belle.

Comme ces demi-perles étaient formées par un trop gros noyau revêtu d'une trop mince écorce, les joailliers ne purent les utiliser que dans ces usages particuliers qui ne faisaient pas concurrence aux perles fines.

Cependant, ces tentatives ne furent pas inutiles. Elles attirèrent l'attention des Japonais qui, depuis de longues années, s'adonnaient à la culture des huîtres perlières. Non seulement ils perfectionnèrent ce procédé, mais encore ils le transformèrent complètement.

En effet, dès 1921, ils nous présentèrent les premières perles entières de culture.

Les perles de culture obtenues à la manière japonaise ont-elles autant de valeur que les perles fines? Peut-on les faire passer pour de véritables perles fines? C'est là le gros débat qui n'est pas encore terminé et sur lequel les experts se disputent devant les tribunaux.

Non, disent les joailliers, car ces perles de culture qui paraissent tout aussi belles que les autres, ne peuvent avoir la même durée, ni la même solidité. Leur couche de nacre, en raison souvent de la dimension exagérée du noyau, n'est pas aussi épaisse que celle des perles fines. Il y a donc un grand intérêt à distinguer ces perles cultivées des autres perles fines et à leur accorder une moindre estime.

Mais comment opérer à coup sûr cette distinction et dépister cette sorte de fraude? C'est alors qu'on a consulté les savants et que chacun a indiqué son procédé. Parmi les nombreuses méthodes proposées, une seule donna satisfaction aux experts. C'est celle que vient de mettre au point M. A. Dauvillier.

L'ingénieux savant a su admirablement tirer parti des remarquables recherches de Bragg de Hull et de Debye dans l'analyse des substances cristallines par l'étude du spectre des rayons X qui les ont traversées.

Ainsi qu'il nous l'indique dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences et dans La Revue Scientifique, M. Dauvillier a démontré qu'il est possible de distinguer immédiatement par les rayons X les perles fines des perles cultivées lorsque ces dernières ont un noyau de nacre.

Les premières présentent toujours un spectre composé d'anneaux concentriques équidistants sans taches, alors que les secondes ont un système

de taches, en général, binaires, avec des anneaux plus ou moins apparents. Cette méthode contrôlée par l'Office national des recherches a permis de séparer dans un lot de 16 perles, 7 perles de culture superbes qu'on y avait mélangées.

Mais aujourd'hui les Japonais viennent d'accomplir de nouveaux progrès dans la culture des perles. Ils ont trouvé le moyen de supprimer le petit noyau de nacre révélateur. Ils l'ont remplacé par une gouttelette liquide susceptible de se résorber dans le sac perlier une fois greffé. Si les opérateurs attendent assez longtemps pour que l'écorce sécrétée de cette perle soit aussi épaisse que dans les perles fines, il sera impossible, le noyau restant aussi petit, de les distinguer des véritables perles fines, même avec les rayons X! On peut encore aller plus loin. En perfectionnant les procédés de greffage, en mettant les huîtres dans de meilleures conditions de croissance, on pourra peut-être obtenir des perles cultivées plus parfaites que la plupart des perles fines, dans lesquelles il y a tant de sortes de qualités.

Les perles de culture auraient alors triomphé des perles fines.

Paul BECQUEREL.

(Les Nouvelles Littéraires.)

—o—

La principale vertu d'un juge, c'est d'arriver à sauver les citoyens, plutôt que de les perdre. S'il est permis de s'éloigner un peu de la voie droite, c'est vers la douceur qu'il faut s'incliner.

* * *

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.



UN ROMAN COMPLET

La Rédemption d'Eve

Par PAUL SEGONZAC

I

—Mais oui, ma petite Roselly! Au risque de faire saigner ton pauvre coeur, je te répète que Maryse est ruiné..

Sylvia Roselly, la vedette des théâtres du boulevard, était devenue soudain toute pâle: le duc de Maryse, Maryse tout court pour les Parisiens, avait été, voilà six ans, son premier amour.

—Complètement ruiné, fauché comme un pré! renchérisait Charroux, le vieux critique, la dent la plus dure de Paris. Il lui restait son château; il vient de le mettre en vente, et il en retirera tout juste, s'il ne se fait pas voler par les gens d'affaires, de quoi régler ses différences de Bourse.

—C'est donc à la Bourse qu'il s'est...

—Oui, en nombreuse compagnie, d'ailleurs. Dans la joie de revivre, la reprise des affaires s'annonçait magnifiquement. Tout le monde en voulait—on n'avait jamais vu ruée pareille—et les cours s'enlevaient, et il y avait, d'une quinzaine à l'autre, des portées de nouveaux riches. Brusquement, en coup de foudre, la baisse est venue que rien n'a pu enrayer, et ç'a été la débâcle, le krach...

—Comment Maryse a-t-il pu se fourvoyer là-dedans! Je ne le savais pas joueur...

—Ah! voilà! Il avait fortement écorné sa fortune quand la guerre éclata; l'apprentissage de la vie lui avait coûté un peu cher. Joli garçon et gentilhomme accompli, il était—tu en sais quelque chose—marqué pour les bêtises du coeur. Inutile de te dire que la guerre ne l'avait pas enrichi, lui! Il l'a faite au front; il en est revenu capitaine, décoré de toutes les croix possibles. Démobilisé, il a, après les quatre ans passés à frôler la mort, éprouvé le besoin de vivre, de s'en donner jusque-là, et de jeter par les fenêtres les débris de son patrimoine. Il arrivait au bout de son rouleau quand se déclara la fièvre de spéculation que tu sais; un ami l'entraîna dans le courant: je t'ai dit comment il en sort...

Roselly soupira:

—Qu'est-ce qu'il va devenir, ce pauvre petit duc!

—Oh! il n'y a pas à se tourmenter pour lui, il s'en tirera. C'est pour les femmes qu'il s'est perdu; elles lui doivent de le sauver et n'y manqueront pas. Tu apprendras un de ces jours qu'un de nos grands profiteurs de

guerre a payé dix millions l'orgueil de faire sa fille duchesse de Maryse...

Ce disant, le vieux Charroux souriait, de son sourire équivoque qui faisait peur aux débutantes.

Ce soir, au sortir d'une première, il était venu souper à Montmartre avec Sylvia Roselly qu'il avait lancée jadis, avant la guerre. L'artiste était rentrée la veille d'une longue tournée en Amérique, et c'était elle qui avait enlevé Charroux comme il quittait son fauteuil:

—Bonsoir, cher maître!... Oui, oui, c'est moi, retour de l'autre monde ! Nous soupions ensemble. J'ai besoin de vous entendre parler pour redevenir Parisienne...

Elle connaissait son homme, le chroniqueur le plus averti, le mieux documenté de Paris, le vieux Parisien à qui rien n'échappait de cette vie dont, n'en sachant plus rien, elle voulait tout savoir.

A table, tandis que le jazz-band faisait rage, il avait, tournant le dos aux gagistes du fox-trot, dévidé l'écheveau des petits mystères et des gros scandales du jour.

Comme il achevait de raconter la déconfiture du duc de Maryse, il s'aperçut que sa compagne ne l'écoutait plus que distraitement; elle regardait de tous ses yeux un souper assis à quelques tables de la leur, un officier américain, aux épaules carrées, au visage dur et volontaire, un visage où le spectacle de la salle mettait de loin en loin un sourire d'enfant amusé.

—Qu'est-ce que tu regardes? demanda Charroux.

L'artiste, d'un léger mouvement de tête, désigna l'homme:

—Cet officier yankee... Il me

semble l'avoir rencontré là-bas, au cours de ma tournée..

Charroux, à son tour, monocla l'homme, et, appelant le petit chasseur du restaurant:

—Tu connais cet officier?

Le chasseur, un gamin de la Butte, en uniforme ajusté, le polo sur l'oreille, la jugulaire au menton, grasseya:

—Je vous crois que je le connais! C'est le colonel Kansas... le grand Kansas de New-York, le roi Pépin, quoi!... Je peux vous dire ça en anglais, si ça vous chante: je commence à en mouiller...

—Merci! boucla le vieux critique. Tu peux disposer.

Et, le groom envolé dans une pirouette, il reprit pour l'actrice:

—Kansas! Le grand Kansas! Attends que je te filme, mon roi Pépin! Je dis bien: mon roi Pépin! C'est moi qui l'ai couronné, l'an dernier... Parfaitement, c'est moi qui l'ai, le premier, coiffé de ce titre-là!

En parlant, il monoclait encore son homme:

—C'est bien ainsi que je me le représentais: le type du lutteur à demi sauvage...

Et il expliqua:

—Figure-toi, ma petite Roselly, que, parti de rien, simple apprenti jardinier, ce gaillard-là est aujourd'hui le plus grand pépiniériste du monde entier—de là, le roi Pépin—en même temps que le fleuriste officiel des Etats-Unis, l'homme qui, l'hiver comme l'été, fournit des fleurs à toute l'Amérique. Il a des champs de roses grands comme notre Bois de Boulogne, et des jardins d'hiver, des serres qui sont des villes féeriques. Grâce à lui le culte des fleurs est devenu une passion yankee; on les ado-

re et on les prodigue, tu dois en savoir quelque chose...

—Je n'ai jamais été fleurie comme là-bas! Certains soirs, pour rentrer chez moi en quittant le théâtre, il me fallait deux voitures pour emporter les fleurs que j'avais reçues...

—Eh bien! tout cela c'est Mr Kansas qui l'a créé et développé, c'est lui qui a mis au front des Etats-Unis une couronne de roses et semé de violettes le champ d'étoiles qui décore leur drapeau. Et je n'ai pas besoin de te dire la fortune qui s'y est faite, fortune honnête entre toutes et parfumée, si l'on peut dire, de tous les parfums de ses serres merveilleuses; il valait un milliard avant la guerre, il en vaut certainement le double maintenant... Mais, au fait, tu dois savoir tout cela mieux que moi, si, comme tu me le disais tout à l'heure, tu as rencontré le phénomène là-bas...

L'artiste avait retrouvé le souvenir précis de cette rencontre:

—Nous avons été, mes camarades et moi, les invités de Kansas; la veille de son départ pour la France, il nous offrit un souper somptueux dans une salle tapissée de drapeaux tricolores. Au dessert, il fit jouer la "Marseillaise" par un orchestre de cent musiciens et prononça un discours qu'il termina par le cri fameux: La Fayette, nous voici!

—"All right!" fit Charroux en s'appliquant à copier la prononciation yankee, exagérément nasale.

A ce moment, une jeune fille, précédée d'un maître d'hôtel grave comme un suisse de cathédrale, traversa la salle. Sa toilette, un tailleur très simple, et son visage vierge de tout maquillage, semblaient un défi aux luxueuses excentricités et aux faces peintes du lieu. Il était, aussi bien,

délicieux, ce visage de jeune fille, un visage du dessin le plus pur, où, sous une couronne de mousse blonde, chantaient de beaux yeux clairs.

Le maître d'hôtel s'arrêta devant la table du roi Pépin et annonça cérémonieusement:

—Une visite pour le colonel Kansas!

Le milliardaire était déjà debout, il prenait la main qu'on lui tendait et la portait à ses lèvres...

—Je vous dérange! murmura la nouvelle venue.

—No! no! Jamais! protesta le colonel en l'invitant d'un geste à s'asseoir à son côté.

Elle accepta sans hésiter et confessa d'une voix très douce, un peu chantante, à laquelle l'accent exotique ajoutait le charme prenant d'une jolie musique entendue pour la première fois:

—Je ne voulais pas quitter Paris sans avoir vu cela...

Ses yeux faisaient le tour de la salle, regardaient tout avec une assurance tranquille.

Elle résuma ses impressions:

—"Very good!"

Mais il y avait un peu d'ironie dans la lumière souriante de ses yeux clairs.

—Vous ne dites pas votre pensée, Mary! releva le colonel: ce tableau ne vous plaît pas!

—Si! Si! Il me plait! Il me plait beaucoup... pour les autres. Moi, je ne m'y sens pas tout à fait chez moi...

—J'en étais sûr! enregistra le colonel.

Et il demanda:

—Vous saviez donc que j'étais ici? Elle inclina la tête.

—Je savais. Je ne serais pas venue toute seule, à une heure du matin,

dans cette maison ! Maintenant que j'ai vu, je vais retourner à l'hôtel...

Elle faisait mine de se lever; il la retint.

—No! Pas si vite. Vous allez prendre...

—Rien! Mais je vais regarder encore, puisque vous voulez...

Et de nouveau, ses yeux errèrent autour de la table. Ils s'arrêtèrent sur l'artiste qui soupait avec Charroux, et un petit "oh!" de surprise lui échappa, qu'elle expliqua au colonel sans attendre d'y être invitée.

Elle reconnaissait l'artiste pour l'avoir vue jouer aux Etats-Unis, et elle exprimait ce désir:

—Je voudrais lui rappeler le souvenir...

Ce disant, elle se levait et marchait droit à l'artiste.

—“Please”, madame! Madame Roselly, n'est-ce pas? J'ai eu le grand plaisir de vous applaudir à New-York. Vous jouiez délicieusement une pièce qui me plaisait beaucoup...

La petite Américaine semblait affectionner ce néologisme de plaisirer qu'elle avait créé pour son usage personnel.

—Je vous remercie de vous en souvenir, murmura l'actrice en serrant la main qui se tendait vers la sienne; et, vous demandant la permission de me souvenir aussi, je vous prie de présenter mon remerciement ému au colonel Kansas dont je fus l'invitée à New-York.

La jeune fille joignit les mains:

—Oh! vous serez si charmante de le remercier vous-même! Cela le fera tellement heureux!

L'actrice regarda Charroux:

—Vous permettez?... trois secondes...

Elle se laissait conduire au colonel. Elle n'eut rien à dire: la jeune fille parlait pour elle, faisait à Kansas tout un discours qui mettait des flammes de satisfaction dans les yeux du colonel.

Il parla à son tour:

—“All right!”... Enchanté!... tout à fait enchanté!...

Il gardait la main de l'artiste dans les siennes.

—Vous restez avec nous!... Vous avez un ami... Venez le chercher.

Et il allait à Charroux qu'il ne connaissait pas, qu'il voyait pour la première fois, Charroux qui, en temps ordinaire, l'eût accueilli de son plus rude coup de boutoir...

Cette nuit, Charroux était bien disposé; le roi Pépin, le priant de venir s'asseoir à sa table avec Roselly, il déférait aussitôt au désir du milliardaire, mais son empressement même trahissait chez lui quelque idée de derrière la tête.

L'idée ne tarda pas à se manifester.

Charroux n'était pas depuis trois minutes assis en face de Kansas qu'il jetait sur le tapis la mésaventure de Maryse.

L'idée qui lui était venue, c'était d'intéresser les deux Américains au sort de Maryse: il avait sur-le-champ découvert dans la compagne du colonel, sa fille sans doute, la petite fée qui devait, en le sauvant, payer à Maryse...

Et, en récitant son lamento, il cliquait de l'oeil à l'adresse de l'actrice.

Elle vint aussitôt à la rescousse:

—Ah! oui, ce pauvre petit duc de Maryse! Un vrai gentilhomme qui ne méritait pas cela! Un héros, mon colonel, un as de la grande guerre! Des citations, des décorations, trois ficelles...

—Ho! Vous disiez trois ficelles!...

—Trois galons sur la manche.

—“Yes!” J'avais compris : capitaine!

—A vingt-huit ans. Et, par surcroît, fort joli garçon, et si aimable, si bon, si gentilhomme!

Il y avait des arrière-tendresses dans la voix de l'artiste.

—Vous le connaissez tant! observa le milliardaire.

—Tout Paris le connaît, et déplore ce qui vient de lui arriver, la triste nécessité où il est réduit aujourd'hui de vendre son beau château de Maryse...

—Vous connaissez le château aussi! observa encore le colonel.

—Tout Paris le connaît, répéta l'actrice.

—Château... historique?

—Non, pas précisément, plutôt moderne, mais si joli, et dans cette vallée de Lombreuse où tout sourit, tout chante...

Elle le revoyait, ce château où elle avait passé les meilleures heures de son premier amour...

La jeune fille entendait tout cela et ne disait rien.

Elle n'ouvrit la bouche que pour porter la conversation sur un autre sujet:

—J'espère vous revoir chez nous, madame? J'aurai un grand plaisir à vous applaudir encore...

Et, là-dessus, elle parla des nouvelles pièces qu'elle avait vues à Paris.

Charroux faisait une grimace de déception: tout ce que Roselly avait pu dire de Maryse laissait la jeune fille parfaitement froide; le sauvetage du petit duc était raté.

Déçu comme le vieux critique, Roselly revint à la charge, posa franchement la question:

—Le sort du duc de Maryse ne vous semble-t-il pas digne d'intérêt, mademoiselle?

—Beaucoup digne! répondit la jeune fille sans hésiter.

—Soyez donc avec nous pour tirer notre jeune héros du fossé où il s'est laissé rouler. Son pressant besoin d'argent va le jeter dans les griffes des faiseurs..

—Mais que puis-je?

—Demandez à votre père d'acheter le château.

Elle eut un petit effarement:

—Mon père? Le colonel sans doute?

Et dans un sourire:

—Vous vous trompez. Je ne suis que la secrétaire, la sténo-dactylo du colonel.

—Pan! Ça y est! murmura Charroux entre ses dents.

Son plan était à l'eau; aussi bien le colonel le signifiait très nettement, en haussant les épaules:

—Encore un château! C'est le dixième qu'on me propose! Et je ne veux pas de château; c'est de l'argent perdu.

Et tourné vers Charroux:

—Cent mille, deux cent mille dollars, si vous voulez, pour une affaire! Mais pour un joujou, non! Je ne suis plus petit garçon.

Il n'y avait qu'à s'incliner; et Charroux s'y résigna, mais d'une mauvaise grâce si visible, que Roselly s'empres-sa de prendre congé en s'adressant à Charroux lui-même:

—Voici l'heure de me retirer, mon cher maître: J'aime à compter sur vous pour me reconduire...

Le colonel salua d'un froncement de sourcils cette retraite précipitée: la petite dactylo, elle, regardait tour à tour le critique et l'artiste, et un sourire bizarre lui dansait aux lèvres.

—“Je n'en sais rien encore, mais nous le saurons demain. Cela sera discuté et décidé en conseil de famille.

—Y paraîtra-t-il au moins? Me sera-t-il permis d'y émettre mon avis?

—Ce serait contraire à l'usage.

—Ainsi, l'on va fixer mon sort sans que j'aie voix au chapitre?

—Cela va de soi.

—Cela est inique, Monsieur!

—Je vous abandonne à vos préventions, ma chère enfant. Maintenant que, avec une condescendance exceptionnelle, j'ai répondu à vos questions les plus pressantes, je vous saurai gré de me laisser travailler.

—Quoi! Sans m'avoir dit rien de mon père, rien de ma mère!

—Il fallait me parler d'eux au lieu de me parler de vous!

—Puisque je n'ai que moi dans la vie, de qui voulez-vous que je vous parle? De vous?... Désirez-vous savoir comment j'apprécie la façon dont vous avez rempli vos devoirs de tutelle?

—Merci, ma chère, je n'y tiens pas. Et d'ailleurs, il importe assez peu, fit le doyen d'un ton sec et vexé. Rentrez chez moi avec votre sous-maîtresse. Vous trouverez sur la table de la chambre qui vous est réservée tout ce que je possède de lettres venant de vos parents. Vous vous mettrez au courant de vos antécédents par vous-même, et ce sera mieux que par moi dont les jugements pourraient vous être suspects.”

Francine d'Albiac ne s'affecta pas du profond détachement que dissimulait cette proposition. Elle ne comprit qu'une chose: elle allait pouvoir lire des lettres de son père, des lettres de sa mère, causer avec eux... presque! Et, pour saluer Judel et gagner la porte au plus vite, elle recula vivement et

brusquement sa chaise, au risque de culbuter la table avec ses dossiers, ses livres... et son doyen!

II

Le conseil de famille — un tas de messieurs inconnus — s'était réuni dans le salon.

Francine attendait dans la salle à manger, assise devant la fenêtre, tenant encore sur ses genoux les lettres de ses parents.

Tout avait été lu et relu ardemment. Ces feuilles devenues jaunes, ces lignes d'encre pâlie, venaient enfin de lui révéler, quoique sommairement, un peu de ce qu'elle souhaitait savoir.

François d'Albiac, capitaine de vaisseau, avait dû partir pour le Tonkin quelques semaines avant la naissance de Francine. Mme d'Albiac, déjà souffrante, de plus inconsolable d'une brusque séparation et fort inquiète du séjour de son mari dans une contrée réputée malsaine, mourut en mettant sa petite fille au monde. Les appréhensions de la jeune femme n'étaient pas vaines. Huit mois après, l'officier de marine mourut à son tour des fièvres paludéennes sans avoir pu revenir en France. Et Francine d'Albiac, orpheline, n'avait jamais connu ni son père ni sa mère.

Du peu qu'elle pouvait conjecturer de ces quelques lettres, baisées secrètement et pieusement, elle s'imaginait avoir le physique de sa mère, sentimentale, mélancolique, rêveuse, et le moral de son père, entreprenant, gai, vif et résolu. A tous deux, elle devait cette honnêteté foncière, cette droiture d'esprit, cette franchise spontanée qui lui avaient permis de demeurer “elle-même” sous l'influence d'enseignements divers.

Jean l'avait traversé avec lui, à son côté, ce cauchemar. Jean, son ordonnance et d'abord son frère de lait, le fils de la brave femme qui faisait la cueillette des petits pois.

Elle intervint, la nourrice :

—A propos, monsieur Gaston, c'est vraiment une bonne place qu'il va avoir, mon Jean? Je vous demande ça parce que j'aimerais autant qu'il me reste... Paris ne me dit rien du tout, à moi... et enfin il y a à faire pour lui, ici, au château...

Le capitaine et son ordonnance échangèrent un regard; la veille, Maryse avait annoncé à Jean qu'il vendait le château, mais il n'en avait rien dit à sa nourrice pour qui cette vente allait être un coup très dur :

Voilà vingt-huit ans qu'elle y était entrée, au château, pour être la nourrice du petit héritier des Maryse, et elle ne l'avait plus quitté!

—Oui, il y a à faire, répondit Maryse d'un ton qu'il s'efforçait de faire très assuré; mais Jean s'est mis en tête d'arriver, et ce n'est pas ici qu'il arrivera, c'est à Paris, dans cette bonne place que je lui ai trouvée chez un ministre... oui, chez un ministre. Il portera un bel uniforme, sera bien payé et, à cinquante-cinq ans, il aura une retraite très convenable... sans parler de quelque bon mariage qu'il aura pu faire.

—Vous m'en direz tant!... balbutia la nourrice.

Mais, revenant aussitôt de son effarement :

—N'empêche que j'aimerais autant garder mon Jean ici... On y est si bien, c'est si beau, si bon!...

De nouveau, le capitaine et son ordonnance échangèrent un regard, et Maryse trancha :

—Si beau, si bon que tu en oublies mon petit déjeuner!

La nourrice se précipita :

—Il est tout prêt... Je vais vous le servir. Je passe devant.

Et elle s'en alla vers le château, son panier de petits pois au bras.

Ayant fait quelques pas, elle se retourna :

—Vous m'avez dit que vous aviez votre curé à déjeuner? Je vais envoyer Jean chez le boucher.

—Je préférerais un poulet... Avec des petits pois nouveaux et des oeufs frais, des oeufs de nos poules, tu nous offrirais un déjeuner où il n'y aurait que des produits du château.

Et, comme s'il eût craint d'avoir trahi son besoin de ne rien devoir, aujourd'hui, le dernier jour, qu'à ce château qu'il allait pour toujours céder à des étrangers, Maryse expliqua :

—Tu comprends, nourrice: j'arrive de Paris, j'y ai vécu comme tout le monde, et je voudrais bien, ici, vivre de notre bonne vie de la campagne.

Elle approuva :

—Vous avez raison, monsieur Gaston; vous ressemblez de plus en plus à M. le duc, votre excellent père, qui ne se trouvait bien qu'ici, et j'espère que vous finirez par vous y fixer tout à fait!

Et elle repartit vers le château.

Une fois encore, Maryse et Jean se regardèrent :

—Ça va être terrible, soupira le frère de lait; elle en fera une maladie!

Maryse songeait, cherchant comment s'en tirer :

—Je vais tout à l'heure me rendre au presbytère pour inviter mon vieux curé à déjeuner; c'est lui qui se chargera d'annoncer la chose à ta mère.

—Heu! fit Jean... La combine n'est

pas de tout repos! Ma mère ne s'entend pas très bien avec le curé...

Maryse se souvint de la grimace qu'avait faite sa nourrice en apprenant que le curé déjeunait au château.

—J'ai cru m'apercevoir, en effet, qu'elle avait quelque chose contre lui, murmura-t-il.

Et il demanda:

—Es-tu fixé là-dessus?

—Non, mon capitaine... Je me suis aperçu comme vous que le torchon brûlait, mais pourquoi? Je n'en sais rien...

—Ils étaient bons amis avant la guerre?

—Oh! pas plus que ça; ma mère n'a jamais été bien dévote, et tout ce qui s'est passé depuis cinq ans aura achevé de l'aigrir... Mais que je vous rassure: ils n'en sont pas à se jeter les bouteilles à la tête; ils se contentent de se regarder en chiens de faïence... et voilà pourquoi je ne sais rien du fond des choses!

—J'éclaircirai ça, conclut Maryse. Allons! viens! viens faire ton petit déjeuner, toi aussi...

—Mon petit déjeuner! Voilà longtemps qu'il est expédié... Pensez donc, il va être neuf heures!

Maryse s'était levé de bonne heure pour Paris, mais un peu tard pour la campagne.

—Neuf heures! fit-il, en consultant sa montre: mon curé sera parti visiter ses malades!

—Non, mon capitaine, vous le trouverez chez lui, ou à l'église en train de tout préparer pour la cérémonie du jour.

—La cérémonie?... Aujourd'hui jeudi?...

—Un mariage, un beau mariage, avec messe en musique et tout le tralala.

—Ah! très bien... A tout à l'heure!

Maryse remontait au château. Il escalada le perron, traversa la terrasse et s'engouffra dans la salle à manger.

—Vite! vite, nounou... je crains de manquer mon curé...

Et il expédia rapidement son petit déjeuner, le pain grillé, doré de beurre frais, et le chocolat fumant.

Et, allumant sa seconde cigarette, il partit pour le bourg, une promenade d'un quart d'heure par l'allée séculaire dont il connaissait tous les arbres.

Il allait directement au presbytère; en y arrivant, il aperçut une ombre noire dans le jardin: le vieux curé y faisait les cent pas, les yeux dans le vide, les mains soulignant de gestes discrets un discours qu'il semblait s'adresser à lui-même.

—Bonjour, monsieur le curé!

L'ombre noire se retourna...

—Oh! la bonne surprise! Bonjour, mon enfant!

Un vieillard de soixante ans, au visage coloré et encadré de boucles grises.

—Rentré d'hier soir, je viens vous inviter à déjeuner, pour ce matin... Vous acceptez, j'espère?

—Avec plaisir, mon cher capitaine! avec le plus grand plaisir! Seulement, il faudra m'excuser si je vous fais attendre! J'ai un mariage; j'étais justement en train de préparer mon allocation aux époux.

—Votre heure sera la mienne, monsieur le curé.

—La cérémonie est pour onze heures; j'aurai terminé à midi. Je serai au château pour le quart...

—Mettons la demie, et ne vous croyez pas obligé de courir.

—J'arriverai à l'heure dite... Je connais votre Mariette; elle me ferait

une scène si j'étais en retard... Elle est un peu païenne, votre nourrice...

—Oh!

—Je la soupçonne d'avoir mis le nez dans les mauvais livres de votre bibliothèque.

—Les mauvais livres ? Je n'en ai pas.

—Oh! si, je vous en connais tout un rayon, moi... Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir!

Le curé montrait un banc rustique sur lequel un vieux pommier étendait ses branches.

—Nous serons très bien, là... bien mieux que dans mon pauvre salon... Mon jardin, voyez-vous, c'est mon vrai salon, à moi, un salon fleuri comme un autel à cette heure...

Il se laissait tomber sur le banc ; Maryse s'assit auprès de lui.

—Mais je bavarde, et j'oublie de vous demander si tout va pour vous suivant vos désirs!

—Hélas! monsieur le curé, je suis obligé de vous répondre que tout va mal !

—Hein? Vous dites?

Le vieil homme avait sursauté.

—Qu'est-ce qui vous arrive?

—Ce que vous aviez prévu: je suis ruiné ! J'ai mis le château en vente hier, avant de quitter Paris.

—Ah! mon Dieu, le château aussi!

Le bon curé levait les bras au ciel.

—Et quand j'aurai payé mes dettes, il ne me restera rien ou bien peu de chose...

Charroux n'avait pas exagéré, la veille.

—Vos dettes! Vos dettes!... Vous avez des dettes!

—Très lourdes, monsieur le curé... J'ai fait la grosse bêtise de jouer à la Bourse; ç'a été la fin, une fin lamentable, un désastre...

—Mon pauvre enfant!... c'est terrible!... Le château... votre berceau... les tombes de vos pères... Ah! mon Dieu! Mon Dieu!...

Un grand soupir, un gémissement d'homme écrasé, puis le jugement de la conscience:

—Vous avez raison, il faut payer vos dettes... Le duc de Maryse ne peut pas avoir de dettes.

Et aussitôt, le souci de demain:

—Qu'est-ce que vous allez devenir?

—Je vais travailler. Je placerai dans l'industrie les débris de ma fortune. Je mettrai moi-même la main à la pâte... Je travaillerai, vous dis-je...

Le bon curé s'épanouit:

—Ah! vous me faites plaisir de parler ainsi... Hélas! je ne peux rien, moi, que prier pour vous...

—Pardon! Vous pouvez me rendre un autre service.

Maryse arrivait au véritable objet de sa visite:

—Mariette, ma pauvre nourrice, qui ne sait rien encore de ma déconfiture, je n'ai pas osé lui apprendre qu'il fallait quitter le château... J'ai compté sur vous pour cette mission pénible, et je vous prie de vous en charger.

—Volontiers, accepta le curé.

Et, cherchant déjà une excuse au coup qu'il devait porter:

—Ce sera, évidemment, un mauvais moment, pour elle surtout; mais au fond, elle l'a un peu mérité, la païenne.

—Oh! vous exagérez, monsieur le curé! protesta Maryse, pour se faire dire le fond de la querelle.

—Pas du tout. Je vous assure qu'elle se dérange, votre Mariette. Vos mauvais livres ont fait leur effet... Ne dites pas non! Je l'ai surprise un jour en train d'en lire un dans votre bibliothèque... J'ai voulu savoir ce que c'é-

taît, je l'ai lu, à mon tour, tout entier, jusqu'à la dernière ligne...

—C'est donc qu'il était intéressant, même pour vous.

—Intéressant pour tout le monde, et c'est bien là le fait de l'oeuvre du diable! Tout le monde y mord!... Attendez que je me rappelle... Il y avait là-dedans un certain... d'Artagnan! C'est ça, d'Artagnan! 'un rude lapin, entre parenthèses... flanqué d'un hercule un peu bête...

—Porthos, glissa Maryse.

—C'est ça, Porthos.

—Et un philosophe du nom d'Athos, et un futur évêque, Aramis.

—Parfaitement, un fouinard, cet Aramis! Il commençait par rôtir le balai, sachant bien qu'il ferait une belle fin... Mais comment s'appelle-t-il donc, ce livre. Je ne retrouve plus...

—“Les Trois Mousquetaires”.

—C'est ça, “les Trois Mousquetaires!” J'avais même remarqué qu'ils étaient quatre! Et je ne m'en dédis pas, c'est intéressant, cette histoire-là, mais la sauce est trop pimentée; on y trouve à chaque page des choses qui sentent d'une lieue le fagot, et vous ne me sortirez pas de la tête que c'est en les lisant que votre Mariette est devenue païenne.

Maryse allait répondre, défendre sa nourrice et l'oeuvre du grand charmeur Dumas; il en fut empêché par l'arrivée du sacristain qui venait prendre les instructions de son curé pour la cérémonie du mariage.

Maryse se leva, renvoyant sa réponse à plus tard.

—Je remonte au château, monsieur le curé. N'oubliez pas que vous déjeunez avec moi...

—A midi et quart, et je me charge de votre païenne.

Le ton du brave homme sentait plutôt le désir de batailler que le besoin de consoler.

—Décidément, il en veut à ma nourrice! conclut Maryse. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle devient païenne, comme il dit; elle a dû lui faire quelque grosse peine.

Rentré au château, il voulut en avoir le coeur net.

—Voilà qui est entendu, nourrice; mon vieux curé sera là pour déjeuner. Tu en as pris ton parti, je pense?

—Faut bien! fit Mariette, d'un air bourru.

—Oui, faut bien; mais tu préférerais le contraire... Tu as donc eu des histoires avec ce brave homme?

—Heu!... des mots plutôt.

—A propos de quoi? Je te prie de me le dire.

—Ah! vous tenez à savoir... Eh bien! voici: il me donne sur les nerfs parce qu'il est méchant pour les femmes, il met à leur charge tous les maux de l'humanité, et tout ça à cause de notre mère Eve; il en est encore à lui reprocher le premier péché...

—Oh! tu exagères! fit Maryse en souriant.

Et l'accusation lui revenant que le bon curé avait portée contre Mariette:

—Une question! Est-ce que tu te serais mise à feuilleter les romans de ma bibliothèque?

—Dame! oui! répondit-elle franchement. Pendant la guerre, j'étais là, toute seule, et toujours inquiète... Il fallait se distraire, j'ai mis le nez dans vos livres. C'est même de là que vient ma première dispute avec le curé; un beau jour, il me trouva plongée dans la lecture des “Mousquetaires”... Ah! ce fut une jolie scène! Il fallait l'entendre crier à l'abomination! Notez bien, monsieur Gaston,

Deux jours passèrent, deux jours de long et morne ennui.

Francine était obsédée de cette idée qu'elle n'échappait à ce tuteur égoïste, sévère et vieux, que pour se heurter à un tuteur vieux, égoïste et sévère. Quel malheur que M. d'Harvey fût veuf ! Mlle d'Albiac se sentait un tel besoin d'affection ! La femme de son tuteur l'aurait peut-être aimée, sinon comme aime une maman, au moins comme aime une tante ou une marraine. Et si cette dame avait eu des enfants, Francine aurait tant fait qu'ils seraient devenus pour elle, sinon des frères et des soeurs, au moins des camarades et des amies. Or, déçue, attristée en dépit de sa gaieté naturelle, elle croyait voir encore défiler devant elle ces messieurs noirs, indifférents, pressés, qui l'avaient saluée de leurs muettes courbettes de condoléance sans même la regarder.

Réellement son père n'aurait-il pu choisir d'autres gens que ceux-là ?

À la réflexion, Francine jugea le reproche injuste. La mort avait surpris l'officier de marine. Qui savait si le premier conseil de famille n'avait pas été composé de vrais et dévoués amis ? Depuis quinze ans, beaucoup avaient dû se retirer ou se faire remplacer ainsi que Prosper Judel ; peut-être plusieurs étaient-ils morts. Et, d'élimination en élimination, de substitution en substitution, le conseil en était arrivé à n'être plus qu'une réunion d'étrangers qui, ayant à peine entrevu Francine, s'asseyaient, hochaient la tête et levaient la main à tout ce que, sans autre explication, proposait l'honorable doyen. Cela fait, tous se levaient, prenaient leurs chapeaux et, la corvée achevée, gagnaient la porte en jetant un dernier regard inquiet vers la pendule.

Livrée à elle-même, Francine tuait le temps à rêvasser.

M. Judel, absorbé par des paperasses à mettre en ordre et par des malles à faire, ne paraissait qu'aux repas.

La jeune fille n'eut même pas la ressource d'aller se promener. Qui l'eût accompagnée ? M. Judel était trop occupé, et se faire suivre par le valet, même un valet à tout faire, n'eût pas été convenable. N'ayant pas vidé sa malle, Mlle d'Albiac n'avait même pas à prendre la peine de la remplir. Lire ? Il y avait beaucoup de livres chez M. Judel, mais des livres de science. Pas de piano ! Désœuvrée et mécontente de son désœuvrement, Francine levait le rideau de la fenêtre, regardait dans l'étroite et sombre rue. Personne n'y passait. Et les vitres des maisons d'en face, voilées de doubles rideaux, ne trahissaient la présence d'aucun être vivant.

“Et dire que Saint-Joran est une petite ville de province encore moins animée que ce quartier ! songeait Mlle d'Albiac. Et dire que la maison de mon nouveau tuteur prendra jour sur une rue peut-être encore plus étroite, plus sombre et plus déserte que celle-ci ! Et peut-être qu'aussi égoïste et maniaque, M. d'Harvey sera d'humeur encore plus austère que notre cher doyen ! Réellement, ce serait de quoi devenir enragée ! Aussi suis-je résolue, si la maison n'a pas de jardin, s'il n'y a pas là-bas une cuisinière, un chien, un chat, un perroquet, une tortue, n'importe quoi qu'on puisse aimer, à désertier et à me jeter au couvent ! Au moins j'y entendrai chanter... ne seraient-ce qu'Angélus et Matines !”

La seule distraction, en même temps que l'unique et anodine vengeance de Francine, était, à chaque repas, cette question taquine :

—Ne vous moquez pas ! protesta l'artiste. Vous savez mon amitié pour vous... Vous avez été mon premier amour, celui qu'on n'oublie jamais.

—Jamais... c'est beaucoup dire, ma chère Sylvia!... Mais vous n'êtes certainement pas venue pour relever avec moi le compte de nos péchés respectifs?...

—Je suis venue faire quelque chose de très difficile... déclara-t-elle gravement... Je ne sais pas du tout comment je vais m'en tirer...

Il offrit :

—Si je peux vous aider!

—Oui, vous pouvez... Dites-moi... avouez-moi que vous êtes malheureux... et qu'il vous sera agréable que j'essaie d'alléger au moins vos soucis.

Il n'hésita pas :

—Tout ce qui peut me venir de vous m'est agréable, ma chère Sylvia...

—Bien vrai?

—Je vous le jure!

Elle ouvrit son sac à main; il était bourré de grands billets de la Banque de France, elle avait enfermé là toutes ses économies, tout ce que lui avait rapporté sa tournée d'Amérique, une petite fortune, et c'était cette fortune qu'elle venait offrir à Maryse :

—Tenez!... C'est pour vous... pour essayer de diminuer vos soucis.

Il eut le cri étranglé où se trahissent les émois profonds :

—Sylvia!

Elle acheva :

—Oh! vous pouvez accepter: c'est le fruit de mon travail, le produit de ma tournée chez les Yankees...

Il prit le sac à main, mais pour le refermer et le rendre à l'artiste.

—Merci!

—Vous refusez!

—Votre joli geste m'a donné une des plus douces joies de ma vie et votre but est atteint: vous avez, autant que la chose est possible, balayé mes soucis...

—Mais vous refusez! répéta Roselly.

—Je refuse parce qu'en acceptant je vous appauvrirais sans me sauver... Je dois des sommes folles, ma chère amie; seule la vente du château peut me donner de quoi me libérer.

—Soit! mais en attendant... pour que vous ne connaissiez pas la gêne... pour que vous soyez plus fort contre les gens d'affaires qui vont s'abattre sur vous... Vous me rendrez cela quand vous...

Maryse lui ferma la bouche :

—Inutile... Je ne peux pas accepter! N'empêche que je vous suis très reconnaissant...

Et il répétait :

—Vous m'avez donné une des meilleures joies de ma vie... Merci!

—Allons! N'en parlons plus... murmura Roselly.

Et, tendant la main :

—Au revoir! Je m'en vais bien vite... à Versailles... où je suis attendue... par le roi Pépin! acheva-t-elle dans un sourire. Je dis le roi Pépin, parce que vous devez connaître le personnage sous ce titre-là, vous, Parisien du boulevard...

—Je le connais, en effet, répondit Maryse. Kansas, n'est-ce pas ? Le milliardaire Kansas, le grand jardinier de New-York. Et c'est lui, vraiment, qui vous attend à Versailles?

—Oui, pour déjeuner... Mais il faut que je vous dise...

Rapidement, en quelques mots, Roselly raconta sa rencontre de la veille, à Montmartre, et compléta :

—Ce matin, en me levant, j'ai reçu la visite de la petite dactylo: elle venait m'apporter l'invitation à déjeuner: "Le roi Pépin a voulu, avant de quitter la France, déjeuner à Versailles, chez son cousin Louis XIV..." Ah! le joli sourire malicieux qu'avait la dactylo en me disant cela! "Et il vous sera très grandement reconnaissant de consentir à fleurir ce déjeuner de votre présence... Son chauffeur viendra vous prendre..." Et voilà comment, mon cher petit duc, je vous suis arrivée en auto!...

Et, comme Maryse était devenu pensif:

—Oh! voici vos soucis qui reviennent!

Il secoua la tête et expliqua son air préoccupé:

—Non!... Je ne pense à mes affaires que par ricochet; je me dis, en vous écoutant parler de ce brave colonel Kansas, que l'idée aurait bien dû vous venir de lui faire acheter mon château...

—Elle me vint tout de suite, hier soir, à moi et à mon vieil ami Charroux, car je dois vous dire ceci qui ne laissera pas de vous étonner un peu: le terrible Charroux, le sanglier Charroux, vous porte le plus vif intérêt.

—Parce que je suis à terre! releva amèrement le duc. Il aime ainsi de pleurer sur les ruines... Vous le remercirez pour moi, s'il vous plaît.

Et revenant à la vente du château:

—Donc, vous avez eu l'idée...

—Nous avons même posé la question: malheureusement, le colonel ne veut pas acheter de château: pour lui, c'est de l'argent perdu...

La réponse de Roselly avait atteint Maryse:

—Décidément, je n'ai pas de chance, murmura-t-il.

Mais, secouant cette tristesse:

—Bah! Je trouverai un autre acquéreur...

—La chose presse, paraît-il... risqua l'actrice. Voulez-vous que je vous aide à trouver?

—Volontiers!

—Combien demandez-vous?

—Le million!... Le million tout rond. Il me le faut pour me tirer d'affaire et je crains bien de ne pas l'obtenir... Et voilà pourquoi je pensais à Kansas, au milliardaire qui ne doit pas marchander...

Roselly réfléchissait.

—Je vais essayer, déclara-t-elle, se répondant plutôt à elle-même. Je vais essayer de retourner le milliardaire. J'espère réussir!... Oui! Oui! Je réussirai. Je suis son invitée, et vous savez, ce que femme veut...

Maryse lui serra les mains:

—Je vous en bénis d'avance! Vous m'aurez vraiment sauvé!...

—Toute la joie sera pour moi, mon ami!... Au revoir! Je cours à Versailles, et vous aurez de mes nouvelles aujourd'hui même...

Elle se dirigeait vers la porte par où elle avait été introduite; il la prit par le bras, la conduisit à la terrasse:

—Par ici! Je veux vous faire traverser les jardins et vous fleurir...

Elle se laissa faire:

—Oh! volontiers... Des fleurs de vous! Ce sera comme une bouffée de mon printemps d'amour...

Et dans un soupir:

—Ah! mon petit duc! mon cher petit duc!

Mais se ressaisissant:

—Non! non! Je vous demande pardon... Je suis ridicule...

Ils descendirent ensemble aux jardins et elle s'en alla fleurie.

Du bourg, un chant de cloche s'envolait sur la campagne.

—Midi! se dit Maryse. Mon curé va arriver tout à l'heure.

Sur la terrasse, la nourrice faisait les grands bras.

Il la rejoignit:

—Quoi donc? Un accident à la cuisine?

—Pire ! Un malheur ! Mes petits pois vont être en marmelade! Trop cuits, ils sont trop cuits... des petits pois nouveaux, fondants, du sucre ! Sacré bavard de curé, va!

—Je lui ai donné jusqu'à midi et demi; il n'est pas en retard.

—Midi et demi! Vous auriez dû me le dire!

—Excuse-moi, je n'y ai pas pensé... j'ai eu une visite.

—Je l'ai vue, votre visite, vue et reconnue... Votre ancienne, n'est-ce pas? Cette artiste qui vous coûta si cher...

Maryse l'arrêta:

—Chut! Dis pas de mal! Elle a appris hier soir que je vendais le château, et, ce matin, elle est venue m'offrir sa fortune...

Au dernier mot, il se morfondait les lèvres; voici, qu'il avait laissé échapper ce que, jusqu'ici, il n'avait pas osé annoncer à sa nourrice!

Elle, la bonne nounou, bégayait:

—Vous... vendez... le château!

Et soudain, voyant clair dans les cachotteries et les airs soucieux de son nourrisson:

—C'était donc ça!

Il ne se déroba pas:

—Oui, ma bonne nounou, c'était ça.

Et, comme avec son curé, il confessa sa ruine, comment il avait été entraîné à jouer à la Bourse...

—Et vous avez tout perdu ! Ah ! mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que nous allons devenir ? Qu'est-ce que vous allez faire?

La pauvre bonne femme avait les yeux pleins de larmes.

—C'est pour vous, mon pauvre petit, que je me désole! Moi, je m'en tirerai toujours, je peux encore travailler, et j'ai mon Jean qui n'abandonnera pas sa mère... Mais vous!... Vous qui n'avez jamais rien fait...

Il la rassura, lui dit ses projets:

—Je vais m'y mettre, travailler aussi. J'ai une affaire en vue, une bonne affaire... Et nous ne nous quittons pas, tu m'entends? Tu viens avec moi... Et nous mangerons encore des petits pois nouveaux, fondants, du sucre...

Il s'efforçait d'être gai, riait... La nourrice restait accablée:

—Le château... Le château où vous êtes né... Vous avez dit le malheur à monsieur le curé, je pense?

—Oui.

—Et il vous laisse vendre!

—Il pense comme moi que le duc de Maryse doit payer ses dettes.

—Oui, un sermon encore... Il ferait mieux de vous procurer de quoi les régler, vos dettes!

Elle repartait en guerre contre le vieux curé; elle allait lui faire payer les égarements du sort qui accablait son nourrisson.

—Chut! Le voilà!... souffla Maryse.

Le vieillard arrivait par la terrasse, tout rouge, ayant marché vite.

—Ouf! me voici, mon cher enfant! J'ai expédié ma messe; mais, je me suis empêtré dans mon allocution aux époux... A un moment, je me demandais si j'allais pouvoir m'en tirer... Et je suis en retard, n'est-ce pas?

—Pas du tout, monsieur le curé !

Vous arrivez juste à point pour les petits pois... des petits pois nouveaux dont vous me direz des nouvelles.

—Oh! Oh! Bon, ça, les petits pois nouveaux, Mariette! Et il faut remercier le Seigneur qui les fait pousser.

—Oui, bougonna la nourrice; il les fait pousser, le Seigneur, mais si je n'étais pas là pour les accommoder et les cuire, vous pourriez danser devant le buffet.

Et gagnant la salle à manger:

—Allons! Allons! Pas de sermon! A table! Je sers!

—Oh! fit le pauvre homme interloqué... Quand je vous dis, mon cher capitaine, qu'elle devient tout à fait païenne!

Maryse excusa sa nourrice:

—Il faut lui pardonner cette boutade... Je viens de lui apprendre la vente du château...

—Ah! vous vous y êtes décidé...

—Un peu malgré moi. Je vais vous raconter cela en déjeunant...

Ils passèrent dans la salle à manger.

• • • • •

III

Comme ils s'atablaient, une somptueuse limousine s'arrêta devant le grand portail en fer forgé, et la petite dactylo du colonel Kansas en descendit.

Jean, qui était à la fois le portier et le valet introducteur, vint au-devant de la jeune fille.

—Vous désirez, madame?

Elle secoua la tête:

—Non! Pas madame, mademoiselle... Miss Mary Smithson... Tenez! voici ma carte pour votre maître... Il est ici, je pense?

—Oui, mademoiselle... Veuillez entrer, je vais prévenir.

Jean conduisit miss Mary au salon et se dirigea vers la salle à manger; il n'eut pas à y entrer. La porte s'ouvrait, la nourrice accourait.

—Une visite pour mon capitaine!

Jean donnait à sa mère la carte de miss Mary, et s'en retournait à son poste.

La nourrice regardait la jeune fille, et fronçait le sourcil.

—Qu'est-ce qu'elle nous veut encore, celle-là?

Miss Mary examinait le salon, les portraits de famille.

—Vous désirez, madame?

—Pas madame... mademoiselle. Miss Mary Smithson, de New-York, dactylographe.

—Dactylo! fit Mariette... Ah! oui, je sais... Dactylo! la machine à écrire; ta ta ta, ta ta ta... M. Gaston en avait acheté une avant la guerre... Pas une dactylo, une machine...

Et elle répéta:

—Vous désirez?

—Le château.

—Vous y êtes!

—Oui, et il me plait... Il me plait beaucoup...

—Il vous... Ah! oui, je comprends, il vous plaît, il vous fait plaisir...

—Et je l'achète, termina miss Mary.

Elle achetait le château, et cela, d'elle-même, sans avoir vu Roselly.

Ainsi, la nuit dernière, quand Charroux et Roselly déçus la jugeaient indifférente, elle avait, déjà conquise, décidé d'acheter ou plutôt de faire acheter le château par le colonel Kansas, et de là sans doute ce sourire dont elle accompagnait la retraite du vieux critique et de l'actrice.

Maintenant la nourrice la regardait qui n'en pouvait croire ses oreilles:

—Vous... vous achetez...

Et expliquant son étonnement:

—Excusez-moi... mais une dactylo, même de New-York, faire une acquisition pareille, un million au moins!...

Miss Mary expliqua:

—C'est mon directeur qui paie.

Et elle le fit connaître, son directeur, le grand fleuriste de l'Amérique; très simplement, comme la chose la plus naturelle du monde, elle dit la fortune du colonel, environ deux milliards.

Le chiffre fit tressauter Mariette.

—Deux milliards ! Deux milliards, un simple jardinier ! Et mon pauvre maître, un duc, un vrai duc, qui a fait des merveilles pendant la guerre: huit citations, la croix de guerre, la Légion d'honneur, la médaille militaire...

—Vous l'aimez beaucoup, votre maître! observa la petite dactylo.

—C'est moi qui l'ai élevé, nourri de mon lait... Et c'est encore moi qui le nourris: je suis à la fois sa cuisinière et la gouvernante du château...

—“All right!” murmura miss Mary.

Et complétant l'énumération qu'elle avait interrompue:

—Vous avez oublié quelque chose tout à l'heure: les ficelles... les trois ficelles sur la manche...

La veille, miss Mary n'avait pas perdu un mot de ce que l'actrice racontait au colonel.

Brusquement, elle revint au but de sa visite:

—Oui, je veux acheter le château, mais ne vous en troublez pas ; vous resterez la gouvernante-cuisinière... Je vous garderai.

Et elle demanda:

—Où est votre nourrisson-capitaine ?

—Là, dans la salle à manger... Il déjeune avec son vieux curé. Il va avoir fini... Mais si vous êtes pressée, je vais le prévenir tout de suite...

Mariette se prenait de sympathie pour cette petite et extraordinaire dactylo qui pouvait se faire payer par son patron un château comme celui de Maryse, et lui promettait, à elle, Mariette, de la maintenir dans ses fonctions de cuisinière-gouvernante...

Miss Mary la dispensa de déranger le duc:

—Laissez! Laissez déjeuner! Je vais visiter les jardins... j'aime beaucoup les fleurs de France!

Mariette se précipita:

—Nous en avons de fort belles ! Je vais vous montrer... une serre, une serre superbe! des orchidées magnifiques! Il y a surtout un certain sabot de Vénus qui fait loucher le curé...

Et, conduisant miss Mary à la terrasse pour la faire descendre aux jardins:

—Il faut vous dire qu'il a les femmes dans le nez, notre vieux curé : le pauvre homme n'a pas encore digéré le péché de notre mère Ève...

—Oh! depuis si longtemps! exclama candidement la petite dactylo. Il a l'estomac si paresseux!...

IV

Le déjeuner s'achevait, et Maryse proposait:

—Nous prendrons le café sur la terrasse, si vous le voulez bien?

Mais le bon curé refusait tout net:

—Non! non! Pas sur la terrasse!

Et sa voix et ses yeux trahissaient des appréhensions.

Il s'en expliqua:

—Je vais vous dire... On est bien en vue sur la terrasse, et notre évêque

nous défend de fumer en public, sur-tout la pipe... la pipe, mon péché mignon, à moi, ma vieille Joséphine...

En parlant, il la sortait de sa poche, sa vieille Joséphine, toute bourrée...

Maryse s'inclina :

— Soit ! Le café nous sera servi ici...

Il sonna Mariette, résonna...

Ce fut Jean qui, à la fin, accourut :

— Vous désirez, mon capitaine ?

— Ta mère ! Où est donc ta mère ?

Je finirai par croire avec M. le curé qu'elle se dérange !

— Permettez, mon capitaine ! Ma mère promène au jardin, pour lui faire prendre patience, une demoiselle qui est venue pour vous voir.

— Une demoiselle ? Son nom ?

— Son nom... Elle me l'a bien dit, mais je ne m'en souviens plus ; tout ce que j'ai retenu, c'est qu'elle est Américaine et dactylographe et qu'elle vient pour acheter le château.

Une dactylo pour acheter le château ! Le pauvre curé vit les montagnes de péchés qu'avait dû commettre cette fille pour arriver à une telle fortune, et il hocha la tête.

— Elle a l'air très comme il faut, monsieur le curé, observa Jean.

Le brave homme haussa une épaule :

— Le serpent aussi avait l'air comme il faut ! Et cette dactylo d'Amérique, une sauvagesse, est au moins une cousine du serpent.

Mariette entra, qui apportait le café ; elle entendit cela, et écartant Jean et le renvoyant à son rôle, ce fut elle qui répondit, et de quel ton !

— Ah ! non. Ah ! non, c'est trop ! Je m'insurge à la fin ! Vous n'avez pas le droit de parler comme ça d'une jeune fille que vous ne connaissez pas ! Mais vous êtes là tout entier : vous dites du mal des femmes sans les connaître et

parce que vous ne les connaissez pas ! Non ! non ! Vous ne les connaissez pas, vous n'en savez pas le premier mot...

Le bon curé regarda Maryse :

— L'entendez-vous, la païenne ! Non, mais, l'entendez-vous ?

Mariette fit tête :

— Païenne tant que vous voudrez, mais je vous dirai, une bonne fois pour toutes, vos vérités. Non ! vous ne les connaissez pas, les femmes, et j'espère bien qu'un de ces jours vous en rencontrerez une qui vous donnera enfin la leçon que vous méritez, et vous vous frapperez la poitrine, vous aurez des remords, vous souffrirez sur la terre, sans compter ce qui vous attend là-haut... Et... et voilà ! termina Mariette essoufflée.

— Et voilà ! répéta Maryse.

— Ah ! oui... et voilà ! protesta le vieux curé, s'en prenant maintenant au duc. C'est tout ce que vous trouvez à dire, vous, la victime des femmes ; car enfin, vous m'obligez à le rappeler, ce sont les femmes qui vous ont ruiné !

— N'exagérons pas, monsieur le curé. Disons simplement qu'elles y ont aidé, et je crois pouvoir vous assurer qu'elles ne visaient pas ce but.

Et, sérieusement, gravement, Maryse récita son "credo" d'ami des femmes :

— A part quelques monstres—chaque espèce de la création a les siens—la femme est un être essentiellement aimant et généreux ! C'est malgré elle qu'elle nous fait du mal, et, en revanche, c'est de tout son cœur qu'elle s'applique à effacer le mal qu'elle a fait. Avez-vous regardé une fillette jouer avec sa poupée ? Elle la gronde, sa poupée, la corrige, la jette à terre ; l'instant d'après, elle la relève, la drolotte, l'endort sur son cœur en pleu-

rant de vraies larmes... Toute la femme est là, monsieur le curé, et l'homme n'a qu'à dire merci:

—Et vous le dites!

—Et je le dis! termina Maryse.

La nourrice le prenait dans ses bras:

—Bravo, monsieur Gaston! Ah! il faut que je vous embrasse!

Le pauvre curé se détournait:

—Deux païens, Seigneur! Ce sont deux païens!

Et, pour se consoler, il alluma Joséphine, sa vieille pipe.

Jean reparut et fit un signe à sa mère qui servait le café.

La nourrice-gouvernante comprit

—Oui, oui, je sais ce que tu veux dire...

Et, à son nourrisson:

—C'est l'acquéreur pour le château la dactylo qui commence à s'impatienter.

—J'y vais! Je vais la recevoir... fit aussitôt Maryse.

Mais le bon curé s'agitait:

—Une dactylo... le château... Allez donc! C'est impossible!...

—J'ai fait la même réflexion que vous, monsieur le curé, répondit Mariette; alors, elle m'a expliqué que c'est son patron qui paie. Il lui donne tout ce qu'elle veut... Il a deux milliards de fortune! Attendez, monsieur Gaston!

Elle fouillait dans ses poches, à la recherche de la carte de visite.

—Ah! la voici!

Elle avait retrouvé la carte et la tendait à son nourrisson:

Maryse y jeta les yeux, lut à mi-voix:

—Miss Mary Smithson, secrétaire dactylographe de Mr Kansas...

—Ah! fort bien! fit-il, découvrant aussitôt une relation entre cette visite et celle de Roselly.

Et, à Mariette:

—Va! Je te suis.

La nourrice repassa dans le salon, et tout en achevant de prendre le café, Maryse fit connaître à son curé le patron de la dactylo, le roi des arbres et des fleurs aux Etats-Unis, le roi Pépin, pour lui donner le nom dont Paris l'avait couronné.

—Notez que pendant la guerre, il s'est conduit très brillamment: il en est sorti colonel.

—Colonel! Et c'est cet homme-là qui se laisse mener par la dactylo et va lui payer le château!

—Et vous m'en voyez tout enchanté!

Le vieux curé s'était redressé, tout rouge:

—Non! non! prononça-t-il, de la voix qu'il prenait pour flétrir le vice. Non! vous n'êtes pas enchanté!... Vous ne vendrez pas Maryse, le château de vos pères, à ce Sardanapale américain!

—Pardon! Il faut que je paie mes dettes!

—Je vous trouverai un autre acquéreur. Mais, d'abord, je vais vous débarrasser de Sardanapale!... Oh! vendre Maryse à cet homme! Non! Non! ce serait immoral, profondément immoral! Je ne pourrais plus regarder le château sans rougir!

Le vieux brave homme se voilait la face, de ses deux mains que l'indignation faisait trembler.

Et il reprenait:

—C'est moi qui vais recevoir la dactylo! C'est moi qui vais signifier à cette sauvagesse que vos ancêtres ne firent pas bâtir Maryse pour qu'un jour les milliardaires d'Amérique viennent s'y rouler dans la débauche et l'orgie! Vous allez voir! Vous allez voir com-

me je vais la balayer, la dactylo! J'y vais! J'y vais!

Avant que Maryse eût pu le retenir, il se précipitait dans le salon et jetait à Mariette:

—Où est-elle, cette dactylo? Où est-elle?

Miss Mary se leva:

—Me voici, monsieur le curé!

Et, étonnée un peu:

—C'est au duc de Maryse que je désire parler.

Maryse était entré derrière son curé:

—Je vous écoute, mademoiselle.

Très agréablement impressionné, il regardait de tous ses yeux la jolie poupée dont son curé voulait absolument faire un monstre.

Elle salua, d'un gracieux mouvement de tête.

—Votre gouvernante vous a dit, je pense, l'objet de ma visite...

—Vous venez me demander de vous vendre le château...

—Et je vous le fais payer aujourd'hui même...

—Inutile! trancha le curé. Vous n'achèterez pas!

—Pardon! répliqua miss Mary, de sa voix douce et très ferme, j'achèterai!

Et, dans un sourire espiègle:

—Je crois même que c'est vous qui m'y aiderez!

—Ah! je parie bien...

En bonne Américaine, elle prit le brave homme au mot:

—Je tiens! Mille dollars pour vos pauvres!

—Mille dollars...

—Oui, mille dollars, et le double, et le triple, si vous voulez. Et si vous perdez, je ne vous demanderai que de vous avouer vaincu.

Le pauvre curé se tourna vers Maryse qui souriait, amusé:

—Le voyez-vous, le serpent! Non, mais le voyez-vous!

Et, écartant des deux bras son jeune ami et Mariette:

—Laissez-moi! Laissez-moi lui river son clou! Allez-vous-en! Je veux être seul pour l'exécution!... Allez! Allez! ce ne sera pas long!

—Pas long du tout! confirma miss Mary.

Et, à son tour, elle pria Maryse et la nourrice de se retirer:

—Moi aussi, je désire être seule avec monsieur le curé pour notre petit match.

Maryse s'inclina:

—Je me retire, mademoiselle.

Et, à sa nourrice:

—Viens, Mariette.

La nourrice le suivit, mais en maugréant:

—Dommage! j'aurais bien voulu voir ça, moi!

Les deux adversaires restèrent seuls, comme ils le désiraient l'un et l'autre, et le bon curé commença par un: A nous deux! qui ressemblait à un appel du pied.

La petite dactylo, elle, tendit la main, d'un mouvement très franc, et expliqua, d'ailleurs, son geste auquel le bon curé pouvait se méprendre:

—A New-York, avant le combat loyal, les adversaires se serrent la main!

Elle ne songeait pas à esquiver la bataille.

—Nous ne sommes pas à New-York! bougonna le vieux curé, refusant la main qui lui était offerte...

Ce refus sembla la contrister.

—Oh! je vous fais peur tant que ça, moi, une pauvre jeune fille qui n'a commis qu'un péché, un tout petit péché...

—Ah! vous trouvez, vous!

—Et vous trouverez, vous aussi, quand vous aurez entendu ma confession.

Sa confession! Voilà qu'elle voulait se confesser maintenant!

—Inutile! Inutile! répondit le vieillard en reculant.

Elle insista:

—Non! pas inutile! Nécessaire, indispensable. Il est indispensable que vous connaissiez mon péché, et je vais vous le dire...

Et elle fit sa confession, tout bas, et, bien qu'elle n'eût commis qu'un tout petit péché, ce fut long, si long que, dans la salle à manger, où elle attendait avec son nourrisson qu'on rappellât ce dernier, Mariette perdit patience. Elle entr'ouvrit doucement la porte, risqua un oeil, et souffla dans un sursaut:

—Ça y est!

Et, regardant à son tour par la porte grande ouverte maintenant, Maryse vit le vieux curé tenir dans les siennes les mains de la petite dactylo.

Le pauvre vaincu s'aperçut que le duc et Mariette avaient les yeux fixés sur lui; il tituba une seconde, mais n'essaya pas de s'enfuir. Il resta et fit tête:

—Eh bien! oui, je suis battu... je le confesse, je le proclame!

Et, s'adressant à Maryse qui entraînait:

—C'est à mademoiselle qu'il faut vendre le château! Il le faut! Je vous le demande au nom de votre sainte mère, au nom de tous vos ancêtres!... Je vous supplie...

—Oh! inutile, monsieur le curé! coupa Maryse. Il vous suffit de me dire que vous le désirez...

Et, tourné vers miss Mary:

—Je suis à votre disposition pour traiter!

Elle remercia, puis demanda:

—“Please”, votre prix?

—Un million.

Elle tendit la main, Maryse donna la sienne, et ils échangèrent dans un shake-hand leur signature.

Et leur accord ainsi enregistré, miss Mary expliqua:

—Mon directeur va venir payer... Il m'attend à Versailles, aux Réservoirs, avec, je pense, Mlle Roselly, votre amie... une vraie amie qui plaidera hier soir votre cause de tout son coeur.

Et elle acheva:

—Je vais vous envoyer le colonel. Il sera ici dans vingt minutes, et vous paiera le million... Pour tout le reste, j'ai donné mes pouvoirs à M. le curé qui a accepté...

Le bon vieillard confirma:

—Oui! Oui! J'ai accepté... Je ferai pour vous tout ce qu'il faut...

Elle lui tendit les mains:

—Merci!... et adieu! Je m'en vais, et comme je vous l'ai dit, je ne reviendrai plus.

Et sans prendre garde au mouvement de surprise par lequel Maryse saluait ces derniers mots, elle ajouta:

—J'espère que vous ne m'oublierez pas et que de loin en loin, vous ferez une prière pour la petite dactylo de New-York!

—Oh! tous les jours! et le matin et le soir...

Elle protesta:

—Non, non! Ce serait trop! Faut pas ennuyer le bon Dieu!

Là-dessus, elle revint à Maryse:

—Je suis très heureuse d'avoir fait la connaissance du bon soldat de la grande guerre, et je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez!

Et sans attendre la réponse de Maryse:

—Vous, madame la nourrice, c'est entendu, n'est-ce pas! Vous restez la cuisinière-gouvernante... Bonjour!

Mariet se précipita:

—Je vous accompagne, mademoiselle!

—Oh! Pas la peine!

—Mais si! Mais si!

Miss Mary était déjà sur la terrasse et Mariette l'y suivait...

Le bon curé regardait Maryse:

—Je ne vous reconnais plus, capitaine! C'est vous qui devriez reconduire!...

Maryse qui, bouche bée, suivait des yeux la petite dactylo, se secoua:

—Oui... oui... en effet! Excusez-moi... Je suis un peu troublé... Je cherche à comprendre... Cette jeune fille vous a dit qu'elle ne reviendrait plus; ce n'est donc pas pour elle qu'elle a acheté le château?

—Non... Ce n'est pas pour elle, répondit le bon curé... C'est... c'est pour moi!

—Pour vous!

—Mais oui! Seulement, elle a ajouté quelque chose que je ne devais vous dire qu'après son départ, et c'est peut-être pour cela qu'elle est partie si vite; elle avait peur que je ne le dise trop tôt!

—Dites... dites-le! pressa Maryse.

—Voilà! En me donnant le château, elle m'a chargé de vous le rendre... Oui, oui, vous le rendre... pour réparer la grande injustice du sort... Je vous répète ses propres paroles...

D'abord stupéfait, Maryse eut en se ressaisissant le mouvement qui s'imposait à ses délicatesses de gentilhomme:

—Mais je refuse! Je ne peux pas accepter!...

—Pardon! fit doucement le vieil-

lard. J'ai accepté, moi, et vous ne voudrez pas faire mentir votre vieil ami...

Maryse maintint son refus.

—Voyons! Voyons! Monsieur le curé, réfléchissez un peu!... Une jeune fille que je ne connais pas... que, tout à l'heure, vous me défendiez de recevoir...

—J'avais tort! C'est Mariette qui avait raison, et j'ai reçu la leçon que je méritais, et je me frappe la poitrine, et je demande pardon, là! Je demande pardon, et je vous répète qu'il faut accepter... et vous accepteriez sans hésiter, si vous connaissiez comme moi, si vous saviez...

Il s'arrêta à temps:

—Je ne peux pas! Je ne peux pas tout vous dire... C'est sacré, comme un secret reçu au confessionnel! Mais je vous jure... Je vous jure... Ah! mon Dieu! Voilà que je jure maintenant!

L'entrée brusque de Jean tira le brave homme d'embarras.

—Une dépêche pour vous, mon capitaine!

Maryse prit la dépêche que lui tendait son frère de lait:

—Vous permettez, monsieur le curé.

Il ouvrit la dépêche: Un nouveau riche qui emplissait Paris de ses extravagances, retenait le château pour lui.

—Très bien, murmura Maryse.

Et s'expliquant pour son curé:

—C'est un autre acquéreur qui m'arrive pour le château, et c'est lui qui va nous mettre d'accord.

Ah! mais non! Le bon curé ne pouvait pas souscrire à un arrangement qui balayait le joli geste de miss Mary, et il le disait, le criait:

—Vous ne vendrez pas à cet homme-là... un homme que vous ne connaissez pas... un filou peut-être!

et des princes charmants. Aussi quel fiancé s'avisera jamais de me venir chercher aux profondeurs de ces forêts?"

Au débouché de l'avenue apparut enfin, dans l'immense éclaircie des pelouses et enserré dans les gracieuses sinuosités de la petite rivière, le château à belle et majestueuse façade de style Louis XVI.

Après un roulement plus sonore sur l'ancien pont de pierre qui enjambait cette rivière, la Frenette, la voiture après un large circuit, s'arrêta devant le grand perron.

Et Francine apprécia.

"Très chic, les Fresnays ! Réellement très chic!"

Une jeune servante, à défaut de valet de pied, se précipita pour ouvrir la portière. Mlle d'Albiac, fort lestement, sauta à terre. Et aussitôt Firmin, sans descendre de son siège, conduisit la voiture aux communs, masqués par un grand massif d'arbres.

Francine en eut une déception. Firmin avait la mine d'un si brave homme qu'elle n'eût pas hésité à lui demander force détails sur le caractère et les façons de vivre de M. d'Harvey. Restait la jeune servante qui, extrêmement intimidée en présence d'une demoiselle si élégante, suivait silencieusement à travers le grand vestibule et le large escalier de pierre à rampe de fer forgé.

Au premier étage, par un vaste couloir, Mlle d'Albiac atteignit l'appartement qu'on lui avait préparé.

C'étaient deux grandes pièces aux meubles anciens, aux vieilles boiserie grises joliment sculptées, aux portes surmontées de gracieux trumeaux et aux fenêtres très hautes ouvrant sur des balcons où l'on jouissait d'une vue ravissante embrassant le parc, les eaux et la forêt.

"Voici de quoi me consoler de bien des chagrins, se dit Francine, ne pouvant détacher ses regards de cette perspective d'enchantement.

— Firmin a pensé que ces deux pièces plairaient à Mademoiselle, — balbutia la jeune servante. Un cabinet de toilette est là, tout à côté.

— Firmin ne s'est pas trompé."

La jeune soubrette, encore émotionnée, se rassurait peu à peu aux façons avenantes de Mlle d'Albiac. Celle-ci, bien qu'habituee à faire sa toilette toute seule, accepta d'être aidée, espérant que, apprivoisée, la jeune camériste bavarderait et satisferait ses légitimes curiosités.

"Quel est votre nom?"

— Annette, pour vous servir, Mademoiselle.

— Eh bien, Annette, dites-moi, si M. Clari d'Harvey est au château?"

— Non, Mademoiselle. Il est retenu à Paris, pour affaires jusqu'à demain.

— Vous connaissez M. d'Harvey, Annette?"

— Non, Mademoiselle. Je ne l'ai jamais vu.

— Comment cela?"

— Je ne suis pas de Saint-Joran. Aussitôt prévenu de l'arrivée de Mademoiselle, M. Firmin chercha une femme de chambre, car il n'y en avait pas aux Fresnays. Il télégraphia à mon bureau de placement. Je ne suis ici que depuis hier.

— Vous n'avez aucune idée du caractère de mon tuteur?"

— Aucune, Mademoiselle. Je n'ai pas osé questionner M. Firmin, ni sa femme qui est la cuisinière. C'eût été indiscret.

— Décidément, il y a sortilège, se répétait Francine tout en faisant sa toilette pour le dîner. Il est dit que je ne saurai rien de mon invisible tuteur avant de me trouver brusquement,

En parlant, il remplissait le chèque et le signait; et, le détachant:

—Voilà! le château est payé.

Mais il s'entendit répondre:

—Je ne peux pas accepter.

—Hein? Vous refusez le paiement?

—Je ne veux plus vendre...

—Et pourquoi vous ne voulez plus? Pourquoi?

—Je vais vous le dire, colonel, intervint le curé... Si vous le permettez.

Il s'attira d'abord cette réponse:

—No! Je ne permets pas!

Mais, ayant mieux regardé l'homme, Kansas retirait aussitôt sa dureté:

—Oh! pardon! A vous, monsieur le curé, je permets!...

—Merci, murmura le bon vieillard.

Et il put répondre à la question du terrible colonel et lui apprendre le geste généreux de miss Smithson:

—Après avoir fait bravement son devoir à la guerre, le duc s'est trouvé ruiné...

Kansas savait déjà cela.

—“Yes!” La Bourse, le mauvais tuyau... Après?

—Après? Miss Smithson a appris le malheur, elle en a été révoltée... et elle a voulu réparer... Et pour réparer, après avoir acheté le château, elle m'a chargé de le rendre au duc...

Ici, le dur visage du Yankee s'illumina:

—Admirable! Splendide! déclara-t-il. Je n'aurais pas trouvé cela, moi!

—Là! vous voyez, mon cher enfant, constata le curé pour Maryse, le colonel approuve! Et il vous faut accepter!

Mais Maryse secouait la tête, obstiné dans ses fiertés de gentilhomme:

—Encore une fois, je ne peux pas.

Kansas le regarda dans les yeux, puis prononça:

—J'ai compris. Vous êtes Français, tout à fait Français. Vous donnez, vous ne recevez pas... “Yes”. J'ai compris, et j'arrange. Vous avez besoin du million tout de suite; à la Bourse, on n'attend pas. Donc, vous garderez ce chèque pour régler vos différences, et vous me rembourserez quand vous aurez vendu le château à un autre, et bien vendu. Prenez le temps, je ne vous presserai pas. Voilà!... D'accord? “Yes”, nous sommes d'accord, je lis dans vos yeux...

Maryse inclinait, en effet, à accepter cette dernière offre, un prêt gagé sur le château, une opération courante dont ses fiertés natives ne pouvaient en vérité s'effaroucher.

Il répondit:

—Je vous remercie, mon colonel.

—No! Ne remerciez pas. Dites: j'accepte.

—J'accepte.

—“All right!” Vous devenez raisonnable. Attendez! Il faut l'être tout à fait. Qu'est-ce que vous ferez quand vous aurez vendu le château?

—J'essaierai de remonter le courant, de refaire ma fortune en travaillant...

—“Very good!” Venez chez nous; je vous mettrai le pied à l'étrier... Il n'y a que chez nous que vous puissiez regagner le million, et deux et trois, et je serai content, enchanté de vous y aider... “All right!” Je pars demain; acceptez de dîner avec moi ce soir pour tout arrêter... Voici l'adresse de mon hôtel...

Il donnait sa carte.

—D'accord? “Yes”. A ce soir, huit heures.

Il s'en allait.

—Oh! pardon! J'oubliais...

Et revenant sur ses pas, il mit aux

maines du curé une liasse de billets de banque.

—Pour vos pauvres, de la part de miss Mary. No ! No ! Ne remerciez pas !... "Good bye !"

Il disparut, reconduit par Maryse, et le bon curé resta seul, avec, dans les mains, les billets de banque, une petite fortune.

Mariette revint qui avait reconduit la dactylo, puis s'était attardée à rêvasser par les jardins, ces jardins qu'elle était sûre maintenant de revoir tous les jours.

—Elle est partie, annonça-t-elle. Je l'ai accompagnée jusqu'à son auto.

Et, dans un cri du coeur :

—Ah ! le trésor !

Le vieux curé renchérit :

—Un ange ! C'est un ange !

—Là ! triompha la nourrice. Je ne vous l'ai pas fait dire !

Et, accablant le vaincu :

—Ah ! Ah ! Ah ! Vous l'avez reçue, la leçon ! Et j'espère bien qu'à partir d'aujourd'hui, c'est fini, les sermons contre les femmes et notre mère Eve ! Tenez ! Voulez-vous que je vous dise, moi, la païenne ! Eh bien ! notre mère Eve, c'est encore ce que le bon Dieu a fait de mieux !

—"All right !" murmura le curé...

Mais, se ressaisissant :

—Non ! Non ! Ça ne compte pas ! C'est de l'anglais, et je ne sais pas ce que cela veut dire !

Maryse venait de rentrer, il avait entendu les conclusions de Mariette et la réponse du vieillard.

—Ne vous en défendez pas, monsieur le curé, protesta-t-il doucement, vous approuvez ma nourrice ; cette petite dactylo est vraiment une fée bienfaisante, et vous avez déjà reconnu qu'elle vous avait battu...

—Bien oui ! Bien oui ! fit le brave homme. Pour ce qui est de la fée bienfaisante, je m'incline, et je n'ai qu'un regret, c'est que vous ne vous soyez pas incliné, vous ! C'est que vous ayez refusé l'offre si généreuse...

—J'ai répondu, monsieur le curé ! Je ne pouvais pas accepter de cette jeune fille un cadeau pareil... N'insistez pas, je vous prie...

Le vieillard se contenta de murmurer :

—Ah ! si vous saviez !... Mais vous ne savez pas, et je ne peux pas vous apprendre...

Et, pour conclure :

—Vous apprendrez ailleurs, mon cher capitaine ! Et nous verrons bien... En attendant, je vais redescendre au bourg ; j'ai quelques malades à visiter.

Là-dessus, saluant sa vieille ennemie :

—Au revoir, Mariette ! Et merci pour la leçon... Au revoir, mon capitaine !

Maryse, qui songeait, secoua sa préoccupation :

—Je descends avec vous, monsieur le curé ; je retourne à Paris... J'ai hâte de me libérer de mes dettes...

—Et vous n'oubliez pas que vous dînez avec le colonel ! compléta le bon curé, en soupirant en dessous...

—Non ! Non ! Je n'oublie pas, répondit Maryse. Je crois même que je vais accepter sa proposition, me décider à partir pour l'Amérique, la terre où l'énergie fait encore des miracles... C'est certainement là-bas que j'ai le plus de chances de réussir à me relever...

—Surtout si la petite fée veut bien s'en mêler ! glissa le curé en clignant de l'oeil pour Mariette.

Et il conclut :

—Allons! Allons! Il était écrit que vous deviez la retrouver, la petite fée.

Maryse ne répondit rien; il se voyait déjà là-bas, à pied d'oeuvre...

—Partons! fit-il brusquement.

Et il prit les devants.

Dans l'auto qui les ramenait à Paris, le colonel racontait à miss Mary ce qu'il avait dû faire au château:

—Il ne voulait pas faire de cadeau! Il n'en voulait pas du tout... Un vrai Français... comme Lafayette!

Et, en écoutant cela, miss Mary devenait toute triste et la déception endeuillait son frais visage.

—Oh!... Oh!... Il a refusé!...

V

Ses différences réglées, sa liberté reconquise, Maryse constata qu'il ne lui restait du million qu'une vingtaine de mille francs. Il ne s'en émut pas et comme il avait de longues heures à tuer avant de se rendre à l'hôtel où le roi Pépin l'avait invité à dîner, il eut la bonne pensée d'aller rassurer Roselly sur son sort et la remercier une fois encore.

Il n'avait pas oublié l'adresse de l'artiste, le coquet appartement dont il avait été, un peu et beaucoup, l'architecte et le tapissier; mais Roselly habitait-elle encore là?

—Allons toujours voir!

Il y alla et en fut récompensé: Roselly n'avait pas changé d'adresse et elle était chez elle, et, entendant et reconnaissant la voix de Maryse, elle accourait au-devant de lui:

—Vous! Vous chez moi! Oh! que c'est aimable!

Elle le prenait par la main et l'introduisait en son studio, une pièce toute décorée des souvenirs et des trophées de sa carrière:

—Venez ici, chez moi, le coin où je n'admets personne, le coin où je travaille, où je vis!

Et comme il la remerciait:

—Je suis sauvé, ma chère Sylvia, et c'est à vous que je le dois!

—Rien! Rien! Vous ne me devez rien, protesta-t-elle. Vous croyez sans doute que je suis pour quelque chose dans le joli geste de la petite dactylo... Vous vous trompez! C'est d'elle-même et toute seule qu'elle l'a fait, le joli geste, et elle savait pouvoir compter sur l'approbation du colonel.

—C'est donc vrai qu'il fait tout ce qu'elle veut? déduisit Maryse.

—Oui, quand il le veut lui-même, mais je crois bien qu'il le veut toujours. Cette innocente—car c'est vraiment une innocente et d'une candeur délicieuse—n'a qu'à exprimer un désir: il est aussitôt satisfait. Elle a sur ce lutteur de Kansas une influence extraordinaire, elle est comme une petite reine exerçant un pouvoir absolu. J'ai, comme vous le savez, déjeuné à Versailles avec le colonel; miss Mary en était, et, en réalité, c'était elle qui présidait, commandait, tranchait en véritable maîtresse de maison... Il y a là un mystère... que j'ai, d'ailleurs, essayé de pénétrer...

—Ah!... dites!

—J'ai commis l'indiscrétion de questionner le colonel comme il me reconduisait chez moi; il m'a répondu, un doigt sur la bouche: "Chut! Parlez jamais de cette chose!" Et j'en ai conclu tout naturellement qu'il s'agissait bien d'un mystère farouchement défendu... Et je vous passe la main, mon cher duc: c'est vous qui le pénétrerez, le mystère, c'est vous qui soulèverez le voile, là-bas, à New-York... Le colonel m'a annoncé qu'il

vous avait offert de vous y faire refaire votre fortune, et vous allez accepter, j'espère?

—C'est, en effet, mon intention, et je dois à ce sujet vous faire un aveu: c'est la petite dactylo qui me décide à accepter l'offre du colonel. Son geste de petite fée bienfaisante—encore que j'aie cru devoir refuser le cadeau—m'avait déjà ému profondément; voici maintenant qu'elle me trouble comme une énigme...

—Vous allez l'aimer, conclut Roselly; que dis-je? Vous l'aimez déjà!

Et comme il s'en défendait:

—Nous en reparlerons, mon cher duc! Je la vois fort bien duchesse, la petite fée bienfaisante, et qui sait? Votre bonheur est peut-être là... Ce n'est, il est vrai, qu'une dactylo...

—Oh! question bien secondaire, ma chère Sylvie. Je ne suis plus, moi, qu'un pauvre duc ruiné, qui doit un million à Kansas; mais, serais-je aussi riche que Kansas lui-même, je revendiquerais tout d'abord le droit de me marier selon mon cœur, et j'épouserais une dactylo, si j'aimais une dactylo.

—J'en étais sûre! murmura l'actrice.

Brusquement, elle se leva:

—A ce soir! Je sais que vous dînez avec M. Kansas et la jolie dactylo; je suis invitée...

Elle congédiait Maryse, le reconduisait.

Restée seule, elle essuya une larme:

—Sois heureux, mon petit duc bien-aimé! Je pleure, mais je suis contente de moi; j'aurai aidé à faire ton bonheur!...

Elle secoua son émoi, s'habilla pour sortir et partit à la recherche de Charroux.

Elle le trouva au journal dont il

détenait le feuilleton; il y avait son cabinet de travail.

—J'ai du nouveau, mon cher maître, et quel nouveau!... Ah! ces petites Américaines!...

Il dressa l'oreille, tout de suite à la page:

—Hein?... La dactylo qui a fait des siennes, je parie!

—Oui, des siennes, et c'est quelque chose d'exquis, j'en ai pleuré...

—A mon tour! Fais-moi pleurer! Raconte, raconte...

Elle raconta comment la dactylo qui, la veille, semblait indifférente aux malheurs du petit duc, était venue ce matin acheter le château pour l'offrir à Maryse qui avait refusé ce cadeau royal, mais accepté, à la demande du colonel Kansas, de garder le million pour payer ses dettes et d'aller à New-York rembourser ce million et refaire sa fortune en travaillant.

—Et je n'ai pas besoin, termina Roselly, de vous dire ce qui va se passer là-bas!

—Je le vois d'ici, fit Charroux: Maryse tombe amoureux de la dactylo, et le roi Pépin les marie en leur faisant cadeau du million et de quelques autres.

Et c'est à vous, nota l'actrice, que Maryse devra son bonheur; c'est vous qui avez eu, hier soir, la bonne idée de parler de lui et de ses malheurs financiers au colonel Kansas et à la dactylo...

—Et puis? Où veux-tu en venir? Est-ce que tu serais chargée de m'offrir des droits d'auteur? Je les refuse. Je les refuse péremptoirement!...

Et le vieux sceptique terminait par cette boutade:

—Est-ce qu'on est jamais sûr de faire le bonheur d'un homme, quand on le marie!

mille, M. Clari d'Harvey avait dû être prévenu par Firmin.

“En tout cas, se-dit-elle, cherchant à se rassurer, il est impossible qu'un galant homme, même s'il ramène quelques amis, me refuse l'hospitalité jusqu'à nouvelle destination. Me renvoyer serait de la dernière brutalité! Mais, tout de même, quelle gêne et quel ennui pour moi qu'une telle incertitude!”

Une ombre parut sur le perron. Annette apportait l'ombrelle demandée.

Mlle d'Albiac leva la tête. Un regard sur les pelouses coupées d'ombre et de soleil, puis sur les mystérieuses profondeurs des avenues, adoucit sa préoccupation.

“Il sera bien temps de me tourmenter devant mon vieux tuteur rébarbatif, pensa-t-elle. Qui sait si, comme Judel, il ne va pas s'en prendre à moi, toute innocente que je suis! Pour affronter sa colère et ses reproches, ou, —ce que je puis espérer de mieux,— sa simple mauvaise humeur, il me faudra un courage et une présence d'esprit que je n'aurai plus au moment voulu si je demeure ici à déplorer mes malheurs. Mieux vaut jouir de ce ciel radieux.”

Francine gagna le perron et prit l'ombrelle que lui tendait la jeune servante.

“Annette, dit-elle, savez-vous si M. d'Harvey a donné l'ordre de garder ses lettres ici?”

—Oui, Mademoiselle. Monsieur défend qu'on lui adresse quoi que ce soit poste restante, et, comme Firmin ne sait pas son adresse à Paris, le courrier attend ici.

—Savez-vous enfin si Firmin a prévenu M. d'Harvey de mon arrivée?

—Comment Firmin aurait-il prévenu M. d'Harvey, puisqu'il ignore l'adresse de son maître? Lorsque Fir-

min reçut la lettre de M. Judel annonçant votre venue, lui et sa femme se doutèrent bien que l'ancien tuteur avait dû se mettre d'accord avec le nouveau.

—Merci, Annette. C'est tout ce que je désirais savoir.”

Et, soucieuse, la jeune fille descendit les marches du perron, s'enfonça dans le parc en soupirant:

“Cela y est! M. d'Harvey ne sait rien! Tout ce que j'ai prévu de fâcheux se réalise! Ah! je me souviendrai de la prévoyance de M. Judel. Elle est fameuse, sa prévoyance!”

L'obsession céda au beau spectacle qui s'offrait aux yeux de Francine. Cette promenade dans le parc, aux confins de la forêt, était un enchantement. Mlle d'Albiac respirait avec délices l'acre fraîcheur des sous-bois, l'arome amer et sain des chênes. A travers les fougères, les genêts, les bruyères, les houx, elle s'enfonçait avec ivresse sous les ombelles touffues des arbres immenses, retrouvant ici la Frenette, attardée, étalée en large étang dormeur, là quelque ravin abrupt où saillaient d'énormes roches, ailleurs de lumineuses clairières.

“Quel superbe domaine! se répétait Francine. Et qu'il est cruel le hasard qui m'ouvre aujourd'hui ce paradis pour me le fermer demain! Quelle vie délicieuse on vivrait aux Fresnayses!”

La jeune fille s'arrêta et se reposa dans la maison d'un des gardes, ensuite à la ferme la plus proche du château.

Françoise avait annoncé l'arrivée d'une demoiselle de Paris, parente de M. d'Harvey.

Les bonnes gens, enhardis par la mine affable de Francine, profitèrent de sa visite pour lui confier leur peine.

“Le maître n'aimait pas les Fresnayses. Il ne s'y intéressait même pas.

Il rit à son tour:

—Minute! Il y a la réponse, la contre-partie... Si je suis le vainqueur... Vous ne savez pas...

—Dites! Je ne demande qu'à savoir...

—Eh bien... Eh bien... voici... Je... Je vais vous dire...

Il hésitait, cherchait ses mots; il avait pris dans les siennes la main de Sylvia et l'y gardait...

—Voici... Voici... Vous êtes la belle rose et je ne suis, moi, que le gros jardinier, mais le gros jardinier trouve la rose si belle qu'il la voudrait pour lui tout seul!

—Oh! oh! exclama Roselly en essayant de retirer sa main.

Elle n'y parvint pas; le jardinier avait une poigne d'acier, et il constatait, peiné:

—Oh! je vous fais peur déjà!

Elle protesta:

—Mais non! Mais non! Je vous avoue que je n'ai pas peur du tout!

—Si, un peu! mais la peur passera! Vous viendrez, vous aussi, à New-York, chez moi, et vous verrez que le gros jardinier est, au fond, un bon homme, un gentilhomme, lui aussi, et très vrai, lui, et, si je suis vainqueur avec votre cher duc, vous paierez le pari en consentant à être la bonne camarade, la grande amie, la femme du pauvre milliardaire qui vit tout seul avec ses milliards...

Kansas était évidemment sincère, et Roselly ne put se défendre de saluer d'un léger frisson l'offre éblouissante qu'il lui faisait, même sous le couvert d'un pari, de lui donner son nom et sa fortune.

—Oh! mon colonel, balbutia-t-elle. Vous avez des magnificences d'enchanteur!

Il sauta sur ce demi-succès:

—“All right!” Vous accepterez d'être mistress Kansas, si je suis vainqueur... Dites oui! Dites oui!

Mais tremblant d'échouer pour vouloir aller trop vite:

—No! Pas encore! Promettez-moi seulement, pour commencer, de venir à New-York...

Elle consentit:

—Je vous le promets!

—Oh!... Et vous allez partir avec moi, demain!

Elle hésita, mais accepta:

—Demain... Soit! Je suis prête.

Et, comme pour se racheter d'accepter si facilement:

—Je veux voir la leçon... la leçon confortable que vous réservez au duc.

—Vous la verrez, je promets! Vous m'aidez même à la donner! “Yes!” Vous m'aidez... sans vous en douter... et ce sera très amusant, très...

Kansas riait à la scène que lui seul voyait...

—Entendu! nota Sylvia. Et, en attendant que tout cela s'accomplisse et que je le voie, je vais vous prier de me faire un petit sacrifice.

—Oh!...

—Oui... le sacrifice d'un secret qui m'intrigue et que vous semblez défendre jalousement; vous m'avez déjà refusé de répondre là-dessus...

Il se souvint:

—“Yes”... ma petite dactylo... le mystère, comme vous disiez... Vous voulez savoir...

—Vous y êtes! Vous vous plaigniez tout à l'heure de vivre seul avec vos milliards: n'avez-vous pas miss Mary?

Kansas secoua la tête:

—Miss Mary n'est pas une camarade... Je vais, puisque vous le voulez, vous dire ce que miss Mary est pour moi et vous comprendrez pourquoi je fais ce qu'elle veut...

Et il déclara, gravement, d'un accent quasi religieux :

—Mary est la fille d'une femme que j'aimais beaucoup... beaucoup... pardessus tout... Et cette femme tant aimée est morte, et j'ai donné sa place dans mon coeur à Mary... Et voilà : c'est tout le mystère...

Il n'y avait qu'à s'incliner, et Sylvia le fit en s'excusant d'avoir réveillé une souffrance... Il écarta, d'un geste, l'image triste et revint à son désir :

—Donc, je vous emporte demain, et, en attendant mieux, vous serez pour moi le souvenir vivant, parlant de Paris, la lumière et le sourire de la belle capitale ! Et puis, le jour viendra où la bonne amie consentira à être l'épouse, la souveraine...

Elle lui mit sa main aux lèvres :

—Chut ! Chut ! Pas si vite ! Laissez-moi réfléchir !... Vous voulez bien, n'est-ce pas ? que je réfléchisse... Oui, vous êtes, vous aussi, un gentilhomme...

Il s'épanouit, rayonna et baisa les mains de Sylvia avec une ferveur qui rachetait la gaucherie du débutant gentilhomme.

Le lendemain, Sylvia Roselly prit le train du Havre avec le colonel Kansas et sa petite secrétaire, et la première surprise qu'éprouva Maryse en arrivant à New-York fut d'apprendre que l'actrice l'y avait précédé.

Il l'apprit de la bouche de Kansas, ce fut même le premier mot du roi Pépin en recevant le duc en son hôtel particulier, un des somptueux palais de cette Cinquième Avenue qui est l'orgueil de New-York.

—Donc, vous voici ! "All right !" Je vous garde à dîner ; vous retrouverez à table votre chère amie l'artiste Roselly... "Yes !" Je l'ai décidée à venir à New-York... Oh ! elle va être beau-

coup... fortement contente de vous revoir... Tant elle vous aime que je suis jaloux !

Mais il riait en disant cela, et expliquait aussitôt :

—No ! pas jaloux... C'était pour rire... J'aimais beaucoup, considérablement la belle artiste, mais je pouvais le dire devant tout le monde ! J'aimais... comment vous disiez ?... respectueusement ! "Yes", respectueusement ! Je ne voulais pas quitter Paris sans en emporter quelque chose ; j'ai choisi ce qu'il y avait de mieux, Sylvia Roselly.

Maryse salua :

—A merveille, mon colonel ! Vous parlez comme un vrai Parisien.

Kansas passa à un autre sujet :

—Donc, vous venez travailler, monsieur le duc de Maryse !

—Biffez ! Biffez le titre, répondit Maryse. Je ne veux être qu'un travailleur comme les autres, Maryse tout court. Je ne redeviendrai le duc de Maryse que le jour où j'aurai refait ma fortune et d'abord remboursé le million que je vous dois !

M. Kansas ne s'étonna pas.

—"All right !" fit-il simplement.

Et il reprit :

—Vous viendrez demain matin au siège de la maison Kansas, je veux vous installer moi-même dans votre cabinet de travail, à côté de celui de ma secrétaire-dactylo que vous reverrez avec plaisir, je pense ?

—Certes !... Si légers qu'on nous dise, nous n'oublions pas si vite en France, et, pour ma part, je n'oublierai jamais le geste si généreux de miss Smithson !...

—"All right !" dit encore l'ex-colonel.

Là-dessus, il proposa :

—“Please”, voulez-vous venir avec moi prendre le thé chez miss Roselly?

Et il répondit lui-même:

—“Yes”. vous voulez! Cela lui fera tant plaisir!

Il demanda son auto, et annonça à Maryse:

—Nous allons trouver Mary au thé de miss Roselly: elles sont tout à fait bonnes amies maintenant.

Il consultait sa montre:

—Cinq heures... “Yes!” C’est l’heure...

Et, gaiement:

—Vous êtes un heureux homme : vous aurez pour vous accueillir deux sourires pour un... Partons! Partons.

Il avait installé Roselly dans un palace hôtel à l’extrémité de la Cinquième Avenue; l’auto roula quelques minutes entre les deux haies de palais et s’arrêta devant l’entrée du palace.

—Venez! Venez! Je vais vous conduire!...

Kansas descendait le premier et pénétrait dans l’hôtel en familier; sous l’oeil tranquille des valets, il montait tout droit chez Roselly.

Il entra en criant:

—Une surprise! Une grande surprise!

Roselly et Mary—la petite dactylo était bien là—se levèrent en même temps.

—Monseigneur le duc de Maryse ! ajoutait Kansas.

Le nourrisson de Mariette baisa la main que Roselly lui tendait, et s’inclina gravement devant Mary...

—Nous parlions de vous, mon cher duc! déclara Roselly.

En même temps, elle regardait Mary qui était toute rose...

—C’est vrai, confirma la jeune dactylo, nous parlions de vous... Je disais à mon amie Sylvia que je vous atten-

dais et que nous avions beaucoup de travail en ce moment...

—Vous m’en voyez ravi, balbutia Maryse, pour dire quelque chose.

Il n’avait qu’à revoir Mary pour retomber sous le charme, et ne pouvait se défendre de quelque trouble...

—Notre cher duc n’est venu que pour travailler! releva Kansas. Il va faire des merveilles.

—Je ferai de mon mieux, répondit Maryse, et je me rends bien compte que, pour débiter, je serai plutôt maladroit, mais...

—Vous aurez un si bon maître! interrompit Kansas: c’est Mary qui est chargée de vous guider... et vous êtes, je répète, un heureux homme, monsieur le duc de Maryse!

Maryse fronça le sourcil : Kansas s’obstinait à lui donner son titre.

—Mon colonel, rappela-t-il, j’ai pris soin en arrivant de vous déclarer que je ne veux être et ne suis qu’un simple travailleur...

—“Yes!” Maryse tout court, compléta de lui-même Kansas; vous m’avez dit cela et j’ai trouvé très bien. Excusez-moi d’avoir oublié... Je n’oublierai plus...

Et il réclama le thé.

Roselly donna ses ordres et, s’emparant de Maryse, elle se fit raconter les nouvelles de Paris, choisissant de préférence les terrains où l’esprit et le coeur du Parisien pouvaient le mieux se manifester.

Mary écoutait, échangeant de loin en loin un regard et un sourire avec Roselly...

A un moment, le colonel exprima le désir de téléphoner, et Roselly le conduisit elle-même à l’appareil qu’elle avait fait installer dans son cabinet de travail, son studio d’artiste, et Ma-

ryse et la petite dactylo restèrent seuls.

Brusquement, elle devint toute grave, et, prenant son rôle au sérieux, elle fit la leçon au débutant et lui traça sa voie :

— Pour tout ce qui concerne le travail de bureau, je serai là pour vous guider et vous aider au besoin ; mais je crois savoir que M. Kansas se propose de vous faire tâter de la Bourse pour regagner le plus rapidement possible votre fortune : sur ce terrain, je ne puis rien ; c'est M. Kansas lui-même qui vous initiera. Laissez-vous faire, suivez en toute confiance ses indications, je vous assure que vous vous en trouverez bien ; c'est un spéculateur très adroit, qui réussit toujours...

Et elle ajouta :

— En dehors de lui, vous n'aurez affaire qu'à son fondé de pouvoir, Mr Baker, Vieux Baker, comme il l'appelle... un fort brave homme et un bon cœur qui vous connaît déjà, nous lui avons, le colonel et moi, annoncé votre arrivée... Vous pourrez, en toute assurance, vous confier à lui comme à un ami...

— Oh ! vous oubliez que je ne peux être qu'un simple employé ! rappela Maryse...

— L'employé fera son chemin, et je l'y aiderai de tout mon cœur ! Plus je vous étudie, plus je vois combien vous méritez d'arriver... Puis-je vous le dire ? L'abandon de votre titre, la décision que vous avez prise de n'être qu'un employé, m'a agréablement surprise et encouragée à la fois : il me semble maintenant qu'il me sera plus facile de vous aider, je serai plus près de vous, moi, la petite dactylo...

Aux derniers mots, ses airs graves s'étaient évanouis, elle avait retrouvé sa voix enjouée...

Maryse lui prit la main et la porta à ses lèvres :

— Vous êtes la petite fée, et quoi qu'il m'arrive d'heureux, je vous le devrai...

Ils se turent. Le colonel et Roselly revenaient.

Le soir, à dîner, Maryse eut une déception : miss Mary n'y parut pas ; Kansas n'avait pas jugé à propos d'inviter sa dactylo.

Le lendemain, Maryse prit le collier, dans un des bureaux du secrétariat, contigu à celui de la petite dactylo ; miss Mary lui avait trouvé un emploi dans ses cordes, un peu lourd pour la somme de travail exigé, mais plutôt facile : la correspondance avec les pays de langue française.

Le colonel vint voir Maryse au travail, et lui serra cordialement la main :

— "All right !" Vous êtes vraiment un homme !

Et il lui parla de ses débuts à la Bourse :

— Une belle affaire, mais pas mûre encore ! Attendons quelques jours...

Les quelques jours passèrent, et des semaines aussi : Maryse ne débuta pas à la Bourse, l'affaire était sans doute longue à mûrir...

Il ne s'en inquiéta pas d'abord ; il travaillait à plein collier, et la petite fée était là de qui les beaux yeux clairs mettaient pour lui du soleil dans la vie plutôt terne qui lui était faite...

Mais il constata un beau jour que le colonel ne s'occupait plus de lui, ne venait même plus dans les bureaux.

Il s'en ouvrit à miss Mary :

— Rassurez-moi, je vous prie ; dites-moi que le colonel ne m'a pas tout à fait oublié...

Elle répondit :

—Le colonel n'oublie jamais. S'il ne vient pas vous voir, c'est qu'il est absent, en voyage d'affaires... Mr Baker vous expliquera cela et achèvera de vous rassurer; il a certainement reçu des instructions à votre sujet... Allez lui faire une visite...

Maryse suivit le conseil; il alla frapper chez Mr Baker qu'il connaissait depuis son entrée dans la maison; le colonel avait pris soin de le présenter à son bras droit.

Il fut reçu avec un empressement où transparaient les recommandations du maître:

—Entrez, monsieur le duc! Qu'est-ce que vous désirez? Que puis-je?...

Il interrompit:

—Ce que je désire, monsieur Baker, c'est d'abord que vous n'oubliiez pas ce qui a été convenu devant vous: venu ici pour travailler, j'ai supprimé.

—Ah! oui... vos titres, acheva le fondé de pouvoirs; vous voulez n'être qu'un employé comme les autres, Maryse tout court! Entendu... Vous n'aurez plus à me le rappeler... Et puis? Veuillez me dire maintenant ce qui me vaut le plaisir de vous recevoir...

—Je viens vous demander de m'expliquer la disparition du colonel. Depuis six semaines que je suis ici, dans vos bureaux, je ne l'y ai vu qu'une fois, le jour de mes débuts...

—Et pour cause: dès le lendemain, il partait en voyage; il allait visiter ses domaines qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, depuis son départ pour la grande guerre, et c'est quelque chose que cette revue de ce qu'il appelle ses chantiers; il en a dans tous les Etats de l'Union, ici des pépinières qui sont d'immenses forêts de jeunes arbustes, là des champs de fleurs qui s'étendent à perte de vue; ailleurs et un peu partout, des serres

et des jardins d'hiver qu'on prendrait pour des cités féeriques... Vous souriez, je crois?

En écoutant parler ainsi le fondé de pouvoir, Maryse avait souri, en effet.

—J'admire, répondit-il, comme vous parlez de tout cela avec tendresse, monsieur Baker!

—Une tendresse qui s'explique, monsieur le Parisien: j'ai été le premier collaborateur du colonel: son vieux Baker, comme il m'appelle, a vu naître et se développer toutes ces belles choses qui sont un peu mes filles, comme celles du maître...

—Encore une fois, j'admire! insista Maryse. Il me semble entendre un de nos vieux jardiniers de France...

—Ah! oui, fit le fondé de pouvoir—et ses yeux eurent un petit éclair d'orgueil—je parle assez convenablement votre jolie langue; je suis d'origine canadienne; un de mes pères était jardinier au château de Versailles, chez le roi... Mais souffrez que nous revenions au patron, vous êtes pressé de savoir...

Et il annonça:

—Depuis son départ, le colonel n'a fait ici que de courtes apparitions, entre deux trains, mais il va rentrer ces jours-ci, demain peut-être. Dans tous les cas, si, en son absence, vous avez besoin de quelque chose, dites-le: j'ai tous pouvoirs pour faire ce que le colonel ferait lui-même, et je suis prêt à vous donner ce que vous me demanderez...

—Je ne demande rien, monsieur Baker, je n'ai rien à demander, et si je suis impatient de revoir le colonel, c'est uniquement pour lui dire ceci que je vous prie de lui transmettre: en dehors des travaux du secrétariat où je m'emploie de mon mieux...

—Vous êtes, soit dit en passant, un excellent secrétaire!...

Maryse salua:

—Merci, monsieur Baker!

Et il reprit:

—En dehors de ces travaux, je n'ai encore rien fait... Je veux dire que je n'ai pas touché aux affaires pour mon propre compte, pas mis le pied sur le seul terrain où je puisse refaire ma fortune, comme me l'avait promis le colonel.

—Ce n'est qu'un retard, affirma M. Baker. Le colonel tient toujours ce qu'il promet; je vous prie de n'en pas douter! Vous en aurez aussi bien la preuve dès son retour qui est prochain, je le répète, et je peux, dès maintenant, vous dire qu'il vous réserve réellement une affaire... Une belle affaire qui n'est pas encore mûre... ou, du moins, qui ne l'était pas encore quand il m'en parla: elle l'est peut-être, à cette heure, et, dans ce cas, soyez sûr que votre attente va prendre fin... Je regrette, d'ailleurs, de n'avoir pu l'abréger moi-même, mais le colonel s'est expressément réservé le plaisir de vous faire regagner cette fortune lui-même...

Et il termina:

—Vous voilà tranquille, j'espère?

—Pleinement, monsieur Baker, répondit Maryse, et je retourne bien vite à mon travail...

Le fondé de pouvoir demanda en lui tendant la main:

—Miss Mary est là, je pense?

—Oui, monsieur Baker.

—Vous vous entendez toujours bien avec elle?

—Fort bien, comme on doit s'entendre avec la meilleure, la plus obligeante des camarades. C'est elle qui m'a mis au courant du travail et qui

me le facilite encore en m'apprenant chaque jour ce que j'en ignore...

—C'est vraiment une perle! renchérit M. Baker. Vous avez trouvé le guide qu'il fallait à vos débuts: miss Mary n'est pas seulement une bonne camarade, c'est aussi le modèle des secrétaires, et je ne peux, hélas! songer sans regrets qu'elle va nous quitter bientôt...

Maryse tressaillit.

—Nous quitter!...

—J'ai entendu parler d'un projet de mariage, expliqua le bras droit du colonel.

—Pour elle?

—Mon Dieu! oui, pour elle. Jolie comme elle l'est, vous vous doutez bien que ce n'est pas les soupirants qui manquent, encore que notre jolie poupée ne soit qu'une dactylo...

—Oui... oui... en effet... balbutia Maryse, tout désespéré.

Et, machinalement:

—Encore merci, monsieur Baker!

Brusquement, il s'en allait, sous le regard souriant de M. Baker.— M. Baker qui n'avait parlé du projet de mariage que pour arriver à cette constatation qu'il faisait en lui-même:

—Eh! Eh! Il me semble que vous en tenez, monsieur le duc!

Comme il se remettait au travail, la voix du patron éclata dans l'anti-chambre...

Le colonel était de retour; il entra en coup de vent.

—Bonjour, vieux Baker!

—Bonjour, mon colonel! Enfin, on vous revoit!

—Je descends du train, vieux Baker... tout va bien ici?

—On ne peut mieux, mon colonel!

—Miss Mary?

—Toujours au travail...

—Le duc?

—Egalement; mais il a hâte de vous revoir...

—Ah! Ah! Il doit trouver que je lui fais un peu trop attendre la belle affaire que je lui ai promise!

—C'est cela même. Il sort d'ici, il était venu me confier ses petites inquiétudes... Je lui ai expliqué que l'affaire n'était pas encore mûre...

—Parfaitement! J'attends qu'elle le soit; qu'il fasse comme moi!... Où en est-il avec miss Mary?

—Où il en est? fit M. Baker. Il est pris, complètement pris; il aime miss Mary.

Les yeux du colonel brillèrent:

—Vraiment?

—J'en réponds! Miss Mary peut lui faire faire tout ce qu'elle voudra!

—Et tu ne le disais pas tout de suite! clama le colonel.

Et, riant et battant des mains:

—Ah! Ah! Ah! Je vous tiens bien, monsieur le duc de Maryse!

—Non! Pas M. le duc... M. Maryse tout court, rectifia M. Baker.

—“Yes!” Maryse tout court... L'orgueil, toujours l'orgueil; il ne veut pas qu'on sache qu'un duc de Maryse est descendu à travailler... Ah! Ah! Ah! Il l'aura, la leçon. Il va l'avoir!... Mais tu es sûr, tu es bien sûr qu'il est pincé?

—Demandez plutôt à miss Mary qui a bien dû s'apercevoir de quelque chose...

—No! Mary ne sait pas... Je l'ai vue avant-hier, deux minutes: notre gentilhomme ne s'était pas encore déclaré... L'orgueil! Encore l'orgueil! Avouer à une petite dactylo qu'il est amoureux d'elle, le duc de Maryse aimerait mieux rester muet toute sa vie!... Mais, au fait, comment as-tu découvert, toi?

—Oh! par un moyen bien simple et qui réussit toujours: j'ai annoncé au noble duc que miss Mary allait se marier.

—Ah! oui... Et alors?

—Alors, il est devenu tout pâle... Il a balbutié... et s'en est allé la tête basse, comme le renard... le renard que la poule avait roulé...

—“All right!” clama le colonel. Tu es un précieux compagnon.

Et, comme s'il eût encore commandé son régiment:

—Je te fais caporal!

—Merci, mon colonel!

—No! Pas merci! Tu mérites mieux! Tu as travaillé comme un maître, un vrai maître! Il s'agit maintenant d'amener l'amoureux à se déclarer, et tu m'as toi-même indiqué le moyen; je n'ai qu'à confirmer l'annonce du mariage.

Et, éclatant de rire et se frottant énergiquement les paumes, il répéta encore:

—Je vous tiens, monsieur le duc!

Un appel du téléphone strida.

—Vois! jeta-t-il à Baker.

Le bras droit se précipita.

—Allo!... “Yes”, la maison Kansas. Vous désirez?... Minute. Je vais vous répondre...

Baker s'écartait de l'appareil pour parler à Kansas:

—C'est John Barkliss qui vous téléphone...

En entendant ce nom, le colonel s'enleva:

—John Barkliss! Le fils de mon concurrent Barkliss, de mon ennemi intime Barkliss!... Qu'est-ce qu'il veut?

—Vous prier de le recevoir.

—Il est fou!... Le recevoir, lui, chez moi! Il a un fier estomac, le jeune Barkliss!

—La peur de se noyer donne du courage et double les forcés, glissa Baker.

—De se noyer?

Kansas avait dressé l'oreille.

—Qu'est-ce à dire? Qu'entends-tu pour là, vieux Baker?

Baker s'expliqua:

—Ces temps derniers, profitant de votre absence, Barkliss père a commis l'imprudence de vous attaquer à la Bourse...

—“Damn it!” Tu as répondu, j'espère!

—Et si bien que, ne sachant plus comment s'en tirer, il envoie son fils vous demander la paix...

—Tu crois?

—Je ne vois pas d'autre explication à la visite de ce garçon-là...

—Ah! Ah! Ah! Encore une victoire, vieux Baker! Je te fais sergent!

—Mon colonel!

—Et je te ferai capitaine un de ces jours. En attendant, réponds au jeune Barkliss que je refuse de le recevoir.

—Bien, mon colonel.

Baker retournait à l'appareil:

—Allo! Le colonel me charge de vous dire qu'il ne tient pas du tout à vous voir... Allo! Vous dites?

Le jeune Barkliss ne se tenait pas pour battu, il insistait.

—Envoie-le au diable! cria le colonel.

Mais comme Baker ouvrait la bouche pour exécuter l'ordre, il se précipita vers l'appareil:

—No! No! Pas cela!...

Et s'emparant du récepteur:

—Allo! John Barkliss? “Well!” Le colonel Kansas vous attend... “Yes!” Tout de suite! “All right!”

Puis, le récepteur raccroché:

—Voilà, vieux Baker! J'ai réfléchi

que ce garçon-là pouvait m'être utile en ce moment, et je vais le recevoir.

—Je me retire...

—Tu peux rester... No! Minute! Miss Roselly?

—Très bien. Je lui ai envoyé, matin et soir, suivant vos instructions, une gerbe de roses de France et j'ai veillé à ce qu'elle eût sur-le-champ tout ce qu'elle pouvait désirer... Je dois vous dire que son plus grand plaisir, après celui de recevoir miss Mary, est de visiter vos serres et vos jardins d'hiver...

—“All right!”... Et qu'est-ce qu'elle a dit?

—Elle dit que vous êtes un grand artiste, et elle vous attend pour vous le répéter...

Kansas riait aux anges, son visage exprimait une joie d'enfant.

Il marcha à Baker, lui posa sa main sur l'épaule et prononça:

—Cette fois, c'est dit! Je te fais capitaine!

Et, se retournant pour recevoir John Barkliss qui entra:

—Ah! vous voilà, vous! Je suis vraiment surpris de vous voir ici, chez moi!

—Vous le serez bien davantage, quand je vous aurai dit ce que j'y viens faire, répondit le fils de l'ennemi intime, un beau garçon de vingt-cinq ans, à l'air franc et résolu.

Et il commença:

—Je vous suis envoyé par mon père...

—Il est malade, interrompit Kansas: faites-le soigner...

—Non, mon père se porte bien; il a été malade, c'est vrai; il est guéri... oui, guéri, il voit très clair maintenant: la preuve, il se rend compte qu'il fait une folie en bataillant contre vous...

—Ah! Ah!

—Une folie qui ne peut le mener qu'à la ruine...

—Tout droit! Et alors?

—Alors, il se rend, il met les pouces, comme on dit là-bas, en France... en France où j'étais avec vous, mon colonel; et il m'envoie vous demander la paix...

Baker avait bien deviné; le jeune Barkliss se présentait, le rameau d'olivier à la main.

—Ah! Ah! Ah! Il a son compte, triompha Kansas. Knock-out! Il est knock-out, et le reconnaît!

Il fit quelques pas, frappa du pied, et conclut brusquement:

—Eh bien! Je consens à faire la paix!

—Merci, mon colonel!

—Minute!... Je consens, mais pour que la réconciliation soit complète, vous allez... vous êtes garçon, je crois?

—Oui, mon colonel.

—J'entends: célibataire, pas marié...

—Oui, mon colonel.

—“All right!” Vous allez me demander la main de ma dactylo...

—La main...

A cette exigence, le jeune Barkliss se cabra:

—Oh! mon colonel... Vous plaisantez, je pense! Une dactylo... que je ne connais même pas...

—Elle a vingt ans, détailla Kansas, elle est très jolie, on ne peut plus jolie et non moins sage; j'ajoute que je me charge de la doter comme il conviendra...

—Oh!

Le jeune Barkliss changeait de mine.

—Dans ces conditions, mon colonel, je me risque...

—A la bonne heure! Risquez-vous! Asseyez-vous là à ma place, et écrivez... Ne cherchez pas! Je vais dicter, vous écrirez... Je commence...

Et Kansas dictait:

“Mon cher colonel... Je vous prie de bien vouloir me faire obtenir la main de miss Mary, votre dactylo...”

John Barkliss écrivait les mots comme ils tombaient des lèvres du colonel.

—C'est tout! Datez et signez!

Le jeune Barkliss data et signa.

—C'est fait, mon colonel.

—“All right!” Je vais soumettre votre demande à l'intéressée et je vous convoquerai, s'il y a lieu, pour vous présenter moi-même... Entendu! A bientôt!

—A bientôt, mon colonel!... Et pour ce qui est de la bataille...

—“Finished! Finished!” La paix est signée! Je vais donner les ordres nécessaires... Tenez! Je les donne devant vous!

Se tournant vers Baker, Kansas termina:

—Tu as entendu, vieux Baker? La paix est faite; il faut arrêter immédiatement les hostilités... Téléphonez en conséquence!

Et, revenant à John Barkliss et le reconduisant:

—Soyez tranquille, et tranquillisez votre père; c'est bien la paix!

Le jeune Barkliss remercia encore et disparut; le colonel courait au téléphone:

—Allo !... Allo ! Donnez-moi M. Maryse, tout de suite!

L'ordre fut aussitôt exécuté.

—Allo!... Monsieur Maryse? “All right!” Je viens de rentrer et veux vous voir... Je vous attends dans mon cabinet... “Well!”

Une minute à peine, et Maryse arrivait :

—Entrez! Entrez, cher duc!... Pardon! Je veux dire Maryse, Maryse tout court. Vieux Baker m'a déjà rappelé à l'ordre... et il m'a dit aussi vos reproches...

—Oh! mon colonel, je ne suis pas allé jusqu'à reprocher...

—Moi, j'y vais. Je déclare que vous avez eu raison de reprocher... Je suis fortement en retard pour tenir mes promesses, mais j'y arrive : l'affaire que je vous réserve va être mûre et vous la ferez et votre fortune sera rétablie. En attendant, vous restez au secrétariat de la maison ; j'ai grand besoin que vous y restiez, je vais perdre ma dactylo.

Maryse frissonna à cette confirmation de ce qu'avait annoncé Baker.

—Miss Mary, continuait le colonel, m'a été demandée en mariage par un garçon riche, très riche, ce qu'on appelle chez vous un beau parti; la chose ne dépend plus que d'elle, et je pense qu'elle acceptera...

Et, retournant le fer dans la blessure :

—Je vous dis cela, à vous, parce que je sais que vous lui êtes reconnaissant des petits services qu'elle a pu vous rendre, et je voudrais vous voir, à votre tour, faire quelque chose pour elle, lui conseiller d'accepter le beau parti... Minute! Je vais vous dire le nom... Tenez! le voici...

Kansas tendait à Maryse la demande de John Barkliss...

Le nourrisson de Mariette y jeta les yeux.

—Barkliss! murmura-t-il. C'est M. John Barkliss...

—Vous connaissez peut-être ? fit Kansas, sûr de la réponse, le nom de

Barkliss étant connu de toute la maison.

—Oui, mon colonel. Je sais même que M. Barkliss est votre concurrent, donc votre ennemi un peu...

—No! No! protesta Kansas. Plus mon ennemi. La paix est faite, et c'est le mariage en question qui va... comment vous disiez la chose?... sceller! "Yes!" Sceller la réconciliation, si miss Mary consent, bien entendu, à devenir mistress Barkliss, et j'espère bien qu'elle consentira: vous êtes là pour lui donner le bon conseil et vous le donnerez... J'y compte!... Je peux compter, n'est-ce pas?

Maryse dut faire un violent effort sur lui-même pour répondre:

—Oui, mon colonel... Vous pouvez!

—"All right!" fit Kansas en secouant énergiquement la main de Maryse. Voilà qui est réglé, et je ne vous retiens pas plus longtemps... J'ai du travail, beaucoup de travail... Je rentre de voyage, n'est-ce pas!... Et, ne l'oublions pas, il faut que je m'occupe de vous, de cette affaire que je vous réserve...

—Merci... mon colonel, balbutia Maryse en se retirant.

Ah! l'affaire! Il n'avait plus la tête à refaire sa fortune, il se voyait déjà quittant la maison et regagnant la France:

—Pourquoi resterais-je? Elle va se marier...

Et il découvrait soudain, au déchirement qu'il éprouvait, combien sa compagne de travail lui était devenue chère en ces quelques semaines qu'ils avaient passées presque côte à côte, respirant le même air et portant le même collier.

—Partir sans elle... Est-ce que je pourrai encore?

Une idée lui vint par quoi tout pouvait s'arranger :

—Et si je lui demandais sa main, moi aussi?

Mais, avant le dernier mot, il courbait la tête :

—Tu es fou! Miss Mary est la camarade dévouée de tous les instants; mais rien ne t'autorise à tenter pareille démarche et tout te l'interdit. Même si elle t'aimait comme tu l'aimes, ce serait une mauvaise action, presque un crime, que d'enlever à Kansas pour la lier à ton infortune, cette jeune fille qui n'a connu jusqu'ici que les joies d'une vie dorée...

L'image de Roselly passa devant ses yeux, Roselly l'amie sincère qui pouvait seule le bien conseiller, et cela d'autant mieux qu'elle était devenue quelque chose comme l'Egérie de Kansas en même temps que la confidente de miss Mary.

Il alla faire la visite.

L'artiste habitait toujours le palace hôtel où Kansas l'avait installée. Elle menait une vie très retirée, ne sortait qu'en compagnie du colonel ou de miss Mary.

Elle reçut Maryse avec une joie visible :

—Enfin! Enfin! Vous vous souvenez que je suis à New-York!... Chut ! Chut! Je ne vous en veux pas de m'avoir oubliée; je sais que vous travaillez beaucoup et je me doute que la petite fée bienfaisante doit donner de l'occupation à votre cœur...

—C'est pour vous consulter à ce sujet que je viens vous voir, répondit Maryse avec sa franchise ordinaire.

Et il raconta ce qui lui arrivait :

—Comme vous l'aviez prévu, j'en suis à adorer la petite fée, et voici qu'on va là marier, je le tiens du colonel lui-même... Et pour autant

que j'aime miss Mary, je n'ai plus qu'à m'effacer...

—Vous effacer, avant même de vous être mis sur les rangs ! releva Roselly. Car je ne sache pas que vous vous soyez déclaré!

—Non! Je vous confesse que je n'ai pas osé! Je n'ai su qu'aimer tout bas, sans en rien dire...

—Cachottier! Et vous m'aviez là, toute prête à recevoir vos confidences et à plaider votre cause! Et vous ne songez à venir me voir que le jour où il vous apparaît que tout est perdu.

—Pardonnez-moi! Je suis malheureux...

—C'est bien votre faute, mon ami!

—Oh!

—Mais oui! Vous êtes l'ouvrier de votre mésaventure. Eh! quoi, vous aimiez miss Mary avant même d'être ici, oui, vous l'aimiez à Paris, j'ai vu naître votre amour, et je devine ce qu'il doit être aujourd'hui, après ces semaines dont vous avez passé tous les jours aux côtés de votre petite fée, et c'est aujourd'hui seulement que vous m'appellez à l'aide, et cela avant même d'avoir entr'ouvert votre cœur devant elle dont l'image le remplit. Ah! mon cher seigneur, je vous ai connu moins timide!... Mais il est encore temps, j'aime à le penser pour vous: miss Mary ne m'a rien dit du fiancé qu'on lui donne, c'est qu'il lui est indifférent...

—Et moi? souffla timidement Maryse.

C'était là surtout ce qu'il venait demander à la confidente de la petite dactylo. Sylvia s'étonna :

—C'est à moi que vous posez la question? Vous n'avez pas su vous-même lire dans les yeux de miss Mary?

Il répondit, en toute sincérité :

—Miss Mary est infiniment bonne pour moi, mais rien ne me permet de croire que je lui sois moins indifférent que le fiancé en question; chaque fois que, dans nos entretiens, je me suis laissé glisser sur la pente du sentiment, elle est devenue d'une froideur dont je restais glacé...

Roselly n'en était certainement plus à démêler l'état d'âme de la petite dactylo, elle devait savoir depuis des jours déjà ce qui se passait au fond du cœur de l'ingénue poupée; mais, répuquant sans doute à trahir les confidences reçues ou se conformant à un désir nettement exprimé, elle se contenta de faire cette réponse, d'ailleurs encourageante:

—Miss Mary est peut-être de celles à qui la joie fait peur et qui en éloignent le moment... Aussi bien, il ne faut pas oublier, mon ami, que notre chère petite dactylo est une jeune fille, une vraie jeune fille, adorablement pure et candide, à qui l'idée n'a pas pu venir et ne viendra jamais de parler la première et de vous donner son cœur à feuilleter. En vérité, et ce sera mon dernier mot, vous auriez dû parler vous-même et depuis longtemps...

En revanche, devenue la complice du colonel, pour "la leçon confortable", elle n'hésita pas à dénoncer la manoeuvre qui tendait justement à mettre Maryse en demeure de se déclarer.

Le pauvre duc se décidant à porter ses aveux à l'adorée, mais s'inquiétant des colères possibles, du colonel contrarié dans ses propres combinaisons, elle rit:

—Oh! que vous êtes donc naïf et ingénu, vous aussi, mon cher duc! Eh! quoi, vous n'avez pas senti la combinaison, flairé le complot dans cette

annonce qu'on vous fait d'un mariage dont—je vous l'ai déclaré—Mary ne m'a rien dit à moi? Vous ne vous êtes pas aperçu qu'il s'agissait de vous mettre au pied du mur, pour vous forcer à vous déclarer...

—Me déclarer... Mais c'est Kansas, lui-même, après son fondé de pouvoir, qui m'a parlé du mariage, nommé le fiancé!...

—Comédie! Le vrai fiancé de miss Mary, dans les désirs du colonel, c'est vous! C'est à vous qu'il entend la marier et pas à un autre... Et vous pouvez m'en croire, je trahis pour vous les confidences du colonel, je ne dis rien dont je ne sois sûre... Attendez! Laissez-moi compléter, je veux que vous sachiez tout du petit complot...

Et Roselly révéla encore à Maryse ce qu'il y avait au fond de l'attitude de Kansas, le besoin de donner au duc "la leçon confortable":

—Que voulez-vous? Il ne vous a pas pardonné d'avoir osé refuser le cadeau princier que vous faisait Mary et il s'est mis en tête de vous amener, non seulement à l'accepter, ce cadeau, mais à le demander vous-même en sollicitant la petite dactylo qui est restée la propriétaire du château... Et c'est cela, cette leçon confortable qu'il s'était juré de vous donner et vous le ferez le plus heureux des hommes en la recevant docilement, ce qui vous sera facile, puisque vous aimez la jolie châtelaine que sera Mary... Oui, oui, la jolie châtelaine! Je la vois là-bas, à Maryse, par les allées de vos beaux jardins... Moi, je resterai ici... Oh! je ne me plains pas! j'aurai, moi aussi, fait un beau rêve, un rêve éblouissant...

Et comme Maryse la regardait, cherchant à comprendre, elle lui apprit les intentions de Kansas:

—Mary devenue la duchesse de Maryse, je serai moi, mistress Kansas, une milliardaire, mon ami! Mon rêve à moi est un conte de fées!

Maryse lui prit les mains:

—Tous mes compliments et tous mes vœux!

—Merci!... Allez vite retrouver Mary... Mon joli conte est dans vos mains; c'est votre mariage qui décidera du mien... Allez! Allez et réussissez!

—J'y vais mettre tout mon cœur!

Il partit, résolu à vaincre.

Miss Mary était déjà dans son bureau quand il arriva, mais elle ne travaillait pas; accoudée, le front dans ses mains, elle songeait et attendait...

Sans doute, au courant du petit complot, elle aussi, elle d'abord, savait ce que le colonel avait fait ce matin, dès son retour...

Elle tressaillit à la voix de Maryse:

—Voulez-vous, je vous prie, m'accorder quelques minutes? J'ai des choses graves à vous dire...

Elle indiqua un siège:

—Je vous écoute, mon cher camarade.

Maryse attaqua:

—Le colonel est rentré et j'ai eu avec lui une entrevue au cours de laquelle il m'a annoncé qu'on vous avait demandée en mariage...

Il s'arrêta, attendant quelque chose de Mary; elle se contenta d'abord de murmurer:

—Je sais... M. Kansas m'a dit à moi aussi...

Mais elle ajouta, la voix un peu amère:

—Il m'a même affirmé que vous trouviez ce mariage très bien, si bien que vous lui aviez offert de me le faire accepter...

Maryse protesta:

—Non! M. Kansas a exagéré...

Et il rectifia:

—C'est lui qui m'a demandé de vous conseiller d'accepter, et, ne pouvant pas me dérober, j'ai promis de faire ce qu'il désirait, mais cela sans conviction, le cœur déchiré, me disant que, votre mariage décidé, je n'aurais plus qu'à retourner en France...

—Retourner... Vous partiriez...

Miss Mary s'était dressée, brusquement pâlie.

—Que voulez-vous que je fasse ici, si vous y êtes perdue pour moi?

En disant cela, Maryse vit les petites mains de Mary chercher les siennes; il comprit, il lut dans les beaux yeux épouvantés ce qu'elle ne lui avait jamais laissé voir et il murmura, tout son cœur à ses lèvres, le nom de l'aimée.

—Mary!

Mais elle s'était déjà ressaisie et protestait:

—Je n'ai rien dit! Je n'ai rien dit!

Et elle essayait de dégager ses mains que Maryse retenait dans les siennes.

Il parla:

—Oh! je vous en prie, n'effacez pas ce que votre cœur a laissé échapper! J'oserai maintenant vous dire ce qui se passe dans le mien. Ecoutez! Ecoutez!

Et il récita son roman en commençant par l'aveu de son premier émoi:

—Vous croyez, n'est-ce pas, que ce qui m'a décidé à venir ici, c'est le besoin de refaire ma fortune... Ce besoin y était certainement pour quelque chose, mais je m'en étais déjà découvert un autre, celui de retrouver une image qui m'était restée dans le cœur, l'image d'une petite fée qui s'était, là-bas, en France, penchée sur

ma détresse ! Et je l'ai retrouvée, et depuis que je suis ici, en butte aux tristesses de l'exil, aux amertumes d'une tâche au-dessus de mes forces, aux découragements du doute, c'est ce matin seulement que j'ai songé à repartir : la petite fée était là, près de moi, m'éclairant de la lumière de son sourire et me prêchant la foi et la patience. Et en entendant M. Kansas m'annoncer que vous aviez été demandée en mariage, j'ai vu tout cela perdu pour moi, j'ai eu peur de rester seul, j'ai tremblé de trop souffrir, j'ai voulu prendre les devants, m'enfuir... Et maintenant... Ah ! maintenant, je vous ai vue trembler aussi, j'ai lu dans vos yeux, je vous ai entendue confesser que mon départ vous ferait du mal, et je ne veux plus partir, je veux rester auprès de vous, et je vous supplie de refuser de vous marier et de me permettre d'espérer qu'un jour, quand j'aurai réussi—oh ! je suis sûr de réussir maintenant—vous consentirez à être à jamais ma compagne, ma femme !... Promettez-moi d'attendre ! Promettez !... Je...

Il s'arrêta brusquement, les yeux de miss Mary s'étaient emplis de larmes.

—Quoi !... Quoi !... s'écria-t-il, vous pleurez !

—De bonheur, répondit-elle, du bonheur d'être aimée de celui que mon cœur s'est choisi... Oh ! oui ! oh ! oui, je vous promets d'attendre votre heure.

Et elle se blottit dans les bras de Maryse.

Il baisa le front pur qui s'offrait à ses lèvres, et constata :

—Nous voici fiancés, Mary.

—Oui... oui, murmura-t-elle dans un souffle.

Mais, reculant soudain :

—Pas si vite ! Pas si vite ! Attendez ! Il me faut d'abord vous apprendre quelque chose que je vous ai caché... quelque chose qui me fait peur... Je tremble qu'en l'apprenant vous ne vous détourniez de moi...

Maryse frissonna : il était au seuil du mystère, il allait avoir le mot de l'énigme qu'était encore pour lui la toute-puissance de la petite dactylo.

—Parlez, Mary ! Dites-moi ce que vous m'avez caché... Maintenant vous n'avez plus le droit de vous taire... Aussi bien, j'en suis sûr, il s'agit de quelque enfantillage ; je crois bien vous connaître et je douterais plutôt de moi-même que de vous...

Et doucement, tendrement, comme à un enfant qui n'ose pas parler :

—Allons ! confiez-moi ce secret terrible ! Je vous le demande ! Je vous en prie !

Elle céda.

—J'obéis, mon ami !

Et elle commença :

—Vous avez dû remarquer qu'au cours de nos causeries, alors que vous me racontiez vos souvenirs d'enfance, que vous me parliez de vos chers morts, je ne vous ai jamais dit un mot de ma famille...

—C'est vrai ! fit Maryse. Et je vous croyais orpheline !

—Je ne le suis pas... J'ai encore mon père... mon père qu'il me faut vous faire connaître... et c'est ce qui me fait peur...

—Oh !

—Quand vous le connaîtrez, vous me verrez autrement, peut-être même renoncerez-vous...

—Je n'en crois rien ! Encore que votre silence semble autoriser des suppositions pénibles, j'aime à penser pour vous que vous n'avez pas à rougir de votre père ?

—Oh! non! Il y a eu des faiblesses et des tempêtes dans la vie de mon père; je défie qu'on y relève une tâche! Mon père...

—N'allez pas plus loin, trancha Maryse. Vous me ferez à votre heure, et si vous le jugez nécessaire, la confiance des choses que vous avez cru devoir me cacher: je ne les entendrai que pour m'associer du fond du cœur à vos tristesses filiales et m'efforcer de vous les adoucir. Quelque jugement que je puisse porter sur votre père, vous resterez pour moi ce que vous êtes aujourd'hui; c'est vous que j'aime, c'est vous que je veux épouser...

Et, visité, soudain par le souvenir qui s'imposait:

—En ce moment, je revois mon vieux curé qui ne voulait à aucun prix de votre présence dans le château; l'instant d'après, il était vaincu et tout confus, et je l'entends me supplier de vous vendre, à vous, de préférence à tout autre, la demeure de mes pères... A ce moment, le vieux saint homme me traçait le chemin que je dois suivre aujourd'hui, et j'y marche sans crainte, en toute confiance, et je suis sûr que le jour où je pourrai vous ramener à cette demeure de mes pères et vous y installer, ma mère et mes grand-mères souriront du haut de leurs cadres à la nouvelle duchesse de Maryse...

En vérité, le mystère restait entier; tout au bonheur d'être aimé, Maryse n'avait même pas songé à poser la question qui eût pu l'éclaircir.

—Mon ami... mon ami... balbutiait Mary.

Et, de nouveau, elle mettait son beau front aux lèvres de son fiancé...

On frappa à la porte et un huissier entra qui apportait une dépêche pour Maryse...

Le duc prit le télégramme.

—Vous permettez, Mary?

—Lisez! Lisez!

Il décacheta, lut, et son visage se contracta si visiblement que miss Mary ne put retenir ce cri:

—Un malheur!

—Un deuil, répondit Maryse; mon vieux curé me télégraphie que ma marraine va mourir et me réclame.

Mary n'hésita pas:

—Il faut partir, mon ami... Oui! Oui! Il faut partir! Vous m'avez souvent parlé de votre marraine, je sais combien vous aimez cette seconde mère... Je ne me pardonnerais pas de vous retenir...

Et, pratique, allant tout de suite, au but:

—Le courrier de France ne part qu'après-demain; mais celui d'Angleterre part ce soir même, et il vous faut le prendre. Faites bien vite retenir votre place et télégraphiez votre arrivée à votre bon curé; la nouvelle sera une joie pour votre chère malade et prolongera ses jours...

Il obéit:

—J'y cours, et je reviens: je ne saurais partir sans vous revoir... et je désire aussi prendre congé de M. Kansas.

Les fiancés se serrèrent les mains et Maryse sortit en courant.

Comme il revenait à son bureau, ayant expédié la dépêche pour son curé et fait le nécessaire pour son départ, il tomba sur le colonel qui descendait de voiture devant l'entrée principale de sa maison.

Il s'avança:

—Mon colonel, je vous prie de m'accorder quelques minutes... J'ai des choses importantes à vous dire...

Le colonel le regarda, le vit tout grave, et répondit:

—Venez chez moi!

L'instant d'après, les deux hommes étaient assis, l'un en face de l'autre; dans le cabinet du maître.

—Dites les choses! commença M. Kansas. No! Ne dites pas! Je devine... Vous avez conseillé à miss Mary d'épouser John Barkliss, et elle vous a, à son tour, chargée de me faire connaître son sentiment...

—Ce n'est pas tout à fait cela, mon colonel, mais vous brûlez; j'ai, en effet, parlé à miss Mary du mariage en question, et cela nous a amenés, elle et moi, à reconnaître que nous nous aimions, et nous nous sommes fiancés...

Ici, Maryse eut la confirmation de ce que lui avait appris Roselly: loin de protester contre ce bouleversement de ses plans, Kansas arborait un joyeux sourire:

—Fiancés, miss Mary et vous?... Vous êtes d'accord tous deux?... "All right!" Je le disais bien qu'elle viendrait, la bonne affaire... Elle est venue. "Yes!" elle est venue!

Et comme Maryse s'effarait:

—Je vais expliquer. Ecoutez bien! Je raconte une histoire... Il y avait une fois, à New-York, une petite poupée jolie comme l'amour lui-même et immensément riche! Et depuis qu'elle avait l'âge du mariage, elle voyait tous les hommes à ses pieds, pour ses millions, bien entendu, mais elle ne voulait pas être aimée pour sa dot mais pour elle-même. Et alors, fatiguée d'être tant courtisée, elle prit le parti de disparaître...

Maryse, dès les premiers mots, avait dressé l'oreille: il s'était sur-le-champ vu au seuil du mystère qu'il n'avait jusqu'ici pu percevoir.

Kansas poursuivait:

—Et pour disparaître, elle partit

pour la France avec une ambulance qu'elle avait créée pour les blessés de la grande guerre. Mais voilà qu'en France et même au front, on continuait de lui faire la cour... toujours pour ses millions. Ah! elle en entendait des promesses!... Quatre-vingt-douze candidats! Elle avait sur un carnet noté les noms: quatre-vingt-douze, je dis! des Américains, des Français, des Anglais, des Italiens, des nègres... "Yes!" même des nègres, quatre, quatre nègres!... Ah! Ah! Ah!

M. Kansas riait aux éclats en racontant la chose; Maryse restait muet mais très attentif, comme pris d'angoisse.

Le brave colonel reprit:

—Bref! Pour en finir, l'héritière se condamna à ne plus être qu'une pauvre petite dactylo sans dot, et elle demanda au colonel Kansas de la donner pour sa secrétaire...

Maryse se dressa brusquement:

—Miss Mary! s'écria-t-il.

—"Yes!" Vous avez deviné, répondit tranquillement Kansas... Mais minute! minute! vous ne savez pas encore... Vous allez voir la belle affaire que j'ai annoncée. Savez-vous la dot de Mary? No! Vous ne pouvez pas savoir... Un milliard! Il y aura un milliard dans la corbeille de mariage... Attendez donc! Ce n'est pas tout. Après ce milliard, il y en aura un autre encore qui tombera plus tard, quand je m'en irai... "Yes!" Quand je m'en irai, et vous avez compris enfin, je pense! C'est moi qui donne le premier milliard et réserve l'autre, moi, le père de Mary, de la petite dactylo qui est ma fille unique et ma seule héritière, la plus belle fleur de mes serres et la plus riche héritière des Etats-Unis! Et voilà, vous la sentez, vous la voyez, la belle affaire, cent

fois, mille fois tout ce que vous avez pu perdre à Paris, et, entre nous, hein? Vous n'aviez jamais rêvé rien de pareil... No! no! Jamais! Mais, minute, je dis! Laissez-moi finir! Je n'oublie pas, moi que j'avais promis de donner à votre orgueil colossal une leçon confortable, et nous y voici à la leçon!

Et le colonel prononça:

—Là-bas, chez vous, vous avez refusé le pauvre million que vous offrait la petite dactylo: ici, vous en accepteriez mille, vous les demanderiez avec la main de ma fille, votre fiancée... Eh bien! No! A mon tour, c'est moi qui refuse: vous n'aurez rien de moi! ni les millions, ni ma fille! Kansas a voulu sa revanche, et il savait bien qu'elle viendrait: elle est venue!

Le colonel avait-il donc abusé Sylvia pour lui faire accepter d'être sa complice? La leçon confortable en était une très amère, c'était une véritable vengeance que s'offrait Kansas.

Maryse était tout sombre et très pâle; il répondait:

—Mon colonel, je prends la liberté de rectifier vos conclusions: je ne vous ai pas demandé ce que vous vous flattez de me refuser!

—Mais vous alliez le demander! Si! Si! Vous alliez le demander! Vous vous êtes fiancé à ma fille, trop avancé pour reculer... J'ai bien ma revanche et vous la leçon!

—Soit! Puisque vous y tenez, j'ai la leçon, et elle porte: Je vous dis adieu...

Maryse saluait et gagnait la porte.

—Quoi? quoi? Vous partez! exclama Kansas.

Et, Maryse ne s'arrêtant pas, ne prenant même pas la peine de lui répondre, il comprit que ce n'était là ni

une plaisanterie ni une manoeuvre; le duc s'en allait réellement et pour ne pas revenir...

Du coup, il changea de mine et de ton:

—Duc!... mon cher duc!... capitaine!... Voyons! Voyons!... Vous n'avez donc pas compris que c'était pour rire, pour prendre ma revanche et que c'est fini maintenant...

Il était allé à Maryse, les mains tendues, prêt à le harponner au besoin:

—Moi! Moi! refuser le bonheur de ma petite Mary... Non! Vous n'avez pas pu croire!... C'était pour rire, je répète, pour la leçon promise... Miss Roselly pourra vous dire: je veux que vous fassiez la bonne affaire et vous allez la faire...

La bonne affaire... Le mot malheureux acheva d'exaspérer les fiertés intransigeantes de Maryse.

—Non! répondit-il sèchement. Je dis non!

Kansas béa quelques secondes, puis bégaya:

—Vous... vous refusez...

Et, s'entêtant à ne pas admettre ce refus:

—No! c'est impossible, vous ne pouvez pas refuser. C'est encore votre orgueil colossal qui veut vous jouer un mauvais tour... et moi je ne veux pas!

Maryse signifia, de très haut:

—Mon colonel, quand il s'agit de moi, j'ai seul le droit de vouloir!... Je vous répète, et c'est mon dernier mot, que je refuse la belle affaire: elle est trop belle pour moi!

Kansas frappa violemment du pied, puis, étendant la main jusqu'à l'épaule de Maryse et, le regardant au fond des yeux, il prononça:

—Mon garçon, vous êtes tout à fait fou... Allez au diable!

Et il tourna le dos en grommelant:

—Qu'on ne me parle plus de cet homme-là! Assez! Assez!

Maryse l'arrêta:

—Un mot, s'il vous plaît, mon colonel!

—J'ai dit: assez! répondit Kansas, en soulignant cela d'un geste excédé.

—Pardon! Avant de partir, je dois me souvenir que je suis votre débiteur et songer à me libérer: rentré en France, je n'aurai de repos que je ne vous aie fait parvenir le montant de ma dette; si je n'y parviens pas, le château de Maryse sera à vous et vous pourrez en disposer à votre gré.

Le colonel ne répondit rien; il se contenta de hausser les épaules.

Mais, le duc sorti, il éclata, rugit, bouscula les sièges et ne se calma qu'à l'entrée de sa fille...

La petite dactylo milliardaire avait vu les deux hommes s'aborder; elle les savait ensemble, et une angoisse accablante l'avait assaillie:

—En ce moment, la vérité éclate; mon père, apprenant nos fiançailles, n'a pas pu se retenir de crier la vérité à celui que j'aime... Que répond-il, lui? Comment juge-t-elle ma pauvre petite supercherie? Accepte-t-il de partager ma fortune, lui qui refusa le château de ses ancêtres?

C'étaient toutes ces craintes qui l'agitaient quand, voilà une heure, elle disait à Maryse:

—Peut-être renoncerez-vous quand je vous aurai fait connaître mon père.

N'y tenant plus, elle entra chez le colonel.

Un regard lui suffit: elle vit son père, après l'avoir entendu crier, et devina la catastrophe...

Aussi bien, Kansas la mettait au courant:

—Vous arrivez juste, Mary! Celui qui a été, oh! pas longtemps, votre fiancé, nous quitte, il s'en retourne en France, et tout est rompu entre nous: le duc de Maryse refuse ma fille, il ne veut pas de ma petite Mary!

Il avait baissé la voix pour annoncer ce dénouement cruel et il parlait très raisonnablement, mais il s'aperçut que les yeux de Mary étaient pleins de larmes, et alors il s'enleva de nouveau:

—“Damnit!” Ma petite Mary pleure! Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Et prenant sa fille dans ses bras:

—Mary! Mary! Ne pleurez pas! Je cours vous le chercher, votre duc, je vais vous le ramener, je le jure!

Il allait partir; Mary le retint:

—Inutile, mon père, il n'est pas en votre pouvoir de le ramener...

Il frappa encore du pied, jura, menaçant le ciel de ses poings:

—Cornes du diable! Je ne peux pas, moi, Kansas, le milliardaire Kansas, empêcher ma fille de pleurer! Je ne peux pas faire son bonheur!

—Ce n'est pas votre affaire, colonel! Vous n'y entendez rien...

Il se retourna d'un bond:

Sylvia Roselly entra qui arrivait aux nouvelles, pressée de connaître le dénouement du joli roman, et elle avait entendu ce que Kansas disait à sa fille et deviné la catastrophe, elle aussi.

Et elle accablait le brave colonel:

—Non! non! Vous n'y entendez rien! Tout allait bien sans vous: nos amoureux s'adoraient, ils venaient de se fiancer; vous aurez voulu vous en mêler: vous avez tout cassé!

—J'ai même perdu le pari! compléta tristement le vaincu. Oh! je suis tout à fait malheureux! tout à fait!

A ce moment, un huissier apporta une lettre pour miss Mary.

Quelques lignes signées "Gaston de Maryse", l'adieu du petit duc :

"J'aurais été infiniment heureux d'épouser ma camarade de travail; je me refuse à un mariage où le monde entier ne verrait, comme M. Kansas, qu'une affaire..."

"Punissez-moi en m'oubliant : Adieu!"

Mary avait lu cela à haute voix et elle en semblait toute acablée; mais elle réfléchissait, cherchait...

—J'ai trouvé ! s'écria-t-elle, soudain.

Et elle dit sa trouvaille :

—Vous avez entendu : M. de Maryse aurait épousé la camarade de travail, la dactylo sans fortune... Eh ! bien, je vais renoncer à ma dot, me faire pauvre, vraiment pauvre, pour travailler avec celui que j'aime et l'aider à refaire sa fortune. Et je travaillerai de toutes mes forces, et je le soutiendrai de tout mon courage et je l'aimerai de tout mon cœur...

Elle n'acceptait pas l'adieu, elle ne voulait pas oublier; elle voulait aimer et être aimée...

Le colonel levait les bras au ciel :

—La voilà folle comme lui ! Mais songez donc, petite Mary, que vous êtes ma fille !... Non ! Pas la peine de discuter : vous ne pouvez plus faire ce que vous dites : il est trop tard ! Votre enragé duc est parti et il ne reviendra plus... et tout le bonheur s'est envolé avec lui, le vôtre, le mien... "Damnit !" Pourquoi suis-je allé souper à Montmartre avant de quitter Paris ? Pourquoi vous y avons-nous rencontrée, miss Roselly ? Pourquoi ? Je m'en vais... Je m'en vais... Consolerez ma fille ! Vous le lui devez !... Pour moi... Je ne compte pas, moi !

Kansas s'en allait, comme il le disait, et dernière manifestation de ses révoltes intérieures il claquait la porte en sortant...

Roselly prit Mary dans ses bras :

—Votre père a raison; c'est à moi de vous consoler...

—Je ne veux pas être consolée; je veux pleurer... pleurer jusqu'à ce qu'il revienne, et mon père l'a dit : il ne reviendra plus !... Il prend le paquebot aujourd'hui, dans une heure ; sa marraine qui se meurt le réclame... Ah ! c'est bien fini : il va m'oublier...

Le joli visage était inondé de larmes...

Roselly secouait lentement la tête, elle qui connaissait Maryse, et elle proposait :

—Il y a quelque chose à faire : cherchons ensemble...

VII

Le vieux curé achevait de prendre son café au lait; il avait l'air las, les traits tirés, et ses yeux semblaient se fermer malgré lui.

Il expliquait à Mariette, la nourrice de Maryse, qui était venue aux nouvelles :

—J'ai passé la nuit au chevet de la pauvre femme...

—Ah ! Et alors ?

—C'est fini ! Elle s'est éteinte à l'aube...

—M. Gaston arrivera donc trop tard !

—Hélas !

—Ah ! ces voyages qui n'en finissent plus ! Sera-t-il là au moins pour l'enterrement ?

—Je l'espère... S'il le faut, je ferai attendre... La pauvre morte serait capable de se réveiller pour le réclamer.

Ah ! si vous l'aviez entendue, cette nuit, me parler de lui...

—Le testament ? glissa tout bas Mariette qui était pratique, surtout quand il s'agissait des intérêts de son nourrisson.

—Il est chez le notaire, répondit le vieux curé...

—Et vous êtes sûr qu'elle n'y a rien changé ?

—Absolument sûr...

—C'est que... son filleul n'arrivant pas...

—Elle a pu lire la dépêche par laquelle il nous annonçait son arrivée ; jusqu'à la dernière minute, elle l'a vu descendre de voiture à sa porte, entrer chez elle...

—Pauvre bonne marraine!... Elle était riche, n'est-ce pas ? vraiment riche?... Excusez ma préoccupation, c'est pour mon nourrisson...

—Je comprends bien et je vous réponds : votre nourrisson fait là un bel héritage, une fortune à recueillir...

—Oh ! tant mieux ! tant mieux ! Voilà qui me tranquillise pour lui...

—Vous n'étiez donc pas tranquille ?

—Oh ! non, pas du tout ! C'est si loin, cette Amérique, et mon pauvre nourrisson est si neuf dans les affaires !

—Il n'a eu qu'à se laisser mener...

—Ben oui ! Ben oui ! Et je reconnais bien que ça lui était facile, avec un trésor comme cette petite dactylo, mais j'ai réfléchi... Il n'a pas voulu du château que lui offrait ce pauvre cher amour ; qu'est-ce qui vous dit que, là-bas, il aura voulu des millions qu'elle allait lui faire gagner ?

Le curé écoutait complaisamment, et laissait passer sans broncher des mots qui, jadis, l'eussent fait se hérisser : "le trésor" et le "pauvre cher amour", lui semblaient, appliqués à

miss Mary, tout naturels et bien à leur place.

—Il faut espérer qu'il sera devenu raisonnable, là-bas, répondit-il... surtout s'il s'est mis à aimer le pauvre cher trésor, comme vous dites...

Voilà maintenant qu'il parlait d'amour, mais il ne s'en apercevait pas ; il était tout songeur : la réflexion de Mariette lui avait donné à réfléchir lui-même, lui qui savait des choses que la nourrice ignorait, et d'abord la vérité sur miss Mary ; à n'en pas douter, la petite dactylo lui avait appris qu'elle était la fille du colonel Kansas, c'était celle qu'elle visait quand elle avait parlé de confesser le petit mensonge, et ainsi s'expliquait qu'elle eût pu en un tourne-main retourner le brave homme.

Et, à cette heure, il voyait Maryse en face de la vérité : la petite dactylo redevenue la fille de son père, offrant, au duc ruiné, sa dot de milliardaire. Et malgré lui, il hochait la tête, comme la nourrice, et se laissait aller à discuter le nourrisson :

—Il faut avouer tout de même que notre jeune duc est un être singulier. Il trouve tout naturel de dépenser sa fortune pour les femmes, et quand il en vient une qui veut lui rendre tout ça, il refuse ! Ah ! oui, il est bien singulier !

—Il est comme son père, répondait Mariette ; son père qui épousa une demoiselle sans dot pour ne rien lui devoir... Enfin ! nous verrons bien, quand il sera là !... C'est demain qu'il devait arriver, je crois ?

—Oui, demain ; il sera là demain matin... si je sais compter...

—Eh bien ! nous ne tarderons pas à être fixés ! A demain, monsieur le curé, je rentre vite...

—A demain, Mariette!...

Il reconduisait la nourrice; elle l'en dispensa:

—Ne vous dérangez pas !... Il ne manquerait plus que ça!... Il ne manquerait plus que ça!... Je connais le chemin!..

Et, arrivée à la porte:

—Décidément la femme a du bon, monsieur le curé...

Et comme il béait à ce rappel de sa défaite:

—Mais oui, cette pauvre marraine qui laisse toute sa fortune à mon nourrisson!

Là-dessus, elle disparut, se hâtant de rentrer...

Une surprise l'attendait au château: le jeune maître venait d'arriver; le bon curé s'était trompé de vingt-quatre heures dans ses calculs.

—Oh! c'est vous qui êtes là...

—Mais oui, ma bonne nounou, c'est moi, c'est bien moi...

Le nourrisson souriait, mais son sourire était si mélancolique, son visage trahissait tant de tristesse que Mariette s'en effraya:

—Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce qui vous arrive?

Il répondit:

—Tu le sais, ce qui m'arrive ; ma pauvre marraine est morte... Je viens de la voir, je suis allé directement chez elle...

—Ah! oui. Ah! oui, fit Mariette. Je comprends...

Mais elle se risqua à demander:

—Pour le reste, tout va bien, j'es-père? Tout s'est bien passé là-bas?

—Fort bien, répondit-il.

—A part ce deuil, vous êtes content?

—Très content!

—Tant mieux! Tant mieux!... Ah! J'y pense: il vous faudra aller voir le notaire; vous êtes l'héritier de votre

marraine et c'est lui qui a le testa-ment...

—Merci, nourrice.

—Une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

—Je m'y attendais ; ma marraine m'avait promis de me léguer tous ses biens... J'irai chez le notaire, dès ce matin: la pauvre morte a peut-être exprimé quelque désir pour ses obsèques... Mais, d'abord, prépare-moi mon petit déjeuner, veux-tu?

—Oh! si je veux!

Mariette se précipitait vers sa cuisine.

Maryse passa sur la terrasse du château, et il resta là, pensif, promenant sur les jardins des regards qui ne voyaient rien, tout à l'idée fixe qui lui tenaillait le cerveau:

—Il me faut rembourser le million...

Il avait trouvé la combinaison qui lui permettrait de faire ce remboursement. L'héritage de sa marraine allait lui donner de quatre à cinq cent mille francs liquides; il pourrait certainement emprunter le reste sur le château, et ce serait bien fini cette fois, il ne devrait plus rien à Mr. Kansas et n'entendrait plus parler de lui, de lui ni de sa fille...

Sa fille... Ici, quelque chose se déchirait dans sa poitrine, un voile noir tombait sur lui et l'enveloppait de deuil; mais il se raidissait, se signifiait à lui-même:

—Fin! C'est fini!...

—Quoi? Qu'est-ce qui est fini?

Il avait parlé tout haut, et sa nourrice avait entendu, qui venait lui dire que son petit déjeuner était servi.

—Ma pauvre marraine, répondit-il; c'est elle qui est finie...

Et il gagna la salle à manger où le chocolat fumant et les tartines dorées l'attendaient.

Son déjeuner pris, il descendit au presbytère faire sa visite au vieux curé —une courte visite, il lui fallait mentir avec le brave homme comme avec Mariette, et le mensonge lui était pénible.

De là il se rendit chez le notaire qui lui donna connaissance du testament —et ce fut un effondrement de plus : sa marraine lui avait bien légué toute sa fortune, mais à charge par lui de la répartir entre les oeuvres qu'elle désignait!...

Un moment, il se demanda si la vie valait bien la peine qu'on s'obstinât à y rester et il regretta que la mort n'eût pas voulu de lui, là-haut, à Verdun...

Il n'osa pas rentrer chez lui, il alla prendre le train pour Paris—Paris où il était sûr de trouver au moins des distractions...

Il déjeuna au Cercle.

Comme il retenait une petite table, il s'entendit interpellé :

—Bonjour, duc!

C'était Charroux qui lui parlait.

—Oh!... Bonjour, cher maître!

—Retour d'Amérique, déjà!

—Mon Dieu! oui... Un deuil de famille... Faites-moi, je vous en prie, le plaisir de déjeuner avec moi... J'ai des nouvelles à vous donner qui vous intéresseront certainement.

Charroux s'assit en face de Maryse.

—Allez-y! Racontez, fit-il en passant, de son regard myope, la revue des hors-d'œuvre!

Un nom le fit tressaillir.

—Roselly...

C'était de Roselly que Maryse avait à lui parler.

—Ah!... Qu'est-ce qu'elle devient, ma Stellina? Je dis bien: la Stellina, ma petite étoile; elle a disparu comme

une étoile filante, rapide et silencieuse...

—Elle est à New-York...

—A New-York ? Partie en même temps que vous?

—Non, avant moi, avec le colonel Kansas et sa fille.

—Sa fille? Vous voulez dire sa dactylo...

—Je dis: sa fille; sa fille qui avait imaginé de n'être que la dactylo pour décourager les candidats à sa main...

—Tiens! Tiens!... Je l'avais donc bien repérée, moi, la fille de mon roi Pépé... Continuez! C'est amusant...

Maryse continua; pour lui, c'était moins un amusement qu'une souffrance de raconter son roman, mais il avait besoin de parler de Mary et de sa souffrance même.

Il dit ce qui s'était passé là-bas, comment, après s'être fiancé avec la dactylo, il avait refusé l'héritière et était parti en rompant tout...

—Et vous attendez peut-être que je vous félicite? laissa tomber Charroux. Vous avez raison : vous vous êtes conduit comme un véritable héros... Refuser un milliard ! Vertuchoux ! comme devait dire votre grand-mère, vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère, et votre illustre modèle, le chevalier Don Quichotte, serait content de vous! Vous êtes vraiment un fou de sa tribu... Et quand je pense que Roselly était là, que dis-je? elle avait été certainement la bonne ouvrière du joli roman... Ah! vous l'en avez bien récompensée!

Maryse laissait passer l'averse.

—Accablez-moi, murmura-t-il à la fin; vous me ferez peut-être regretter mon geste, mais uniquement pour le mal qu'il a pu faire à miss Mary... Pour le reste...

—Pour le reste, je connais le grand air: votre nom, votre couronne ducal qu'on allait vous accuser d'avoir vendue, vos ancêtres qui se seraient levés du cercueil pour vous renier... Ah! les bonnes blagues! Nous sommes au vingtième siècle, mon petit Maryse, et vous vous attardez à parler comme vos ancêtres des croisades, et c'est Kansas qui a raison, Kansas qui a dû vous traiter plus durement encore que moi et vous envoyer à tous les diables!... Mais je l'ai dit, vous êtes un héros, et cela vous suffit: grand bien vous fasse!... Parlez-moi, s'il vous plaît, de Sylvia: est-ce qu'elle est rentrée avec vous?

—Non, et je ne crois pas qu'elle rentre de si tôt: elle est à cette heure la meilleure amie de miss Mary et deviendra un de ces jours sa belle-maman en épousant Mr. Kansas qui est fort épris d'elle...

—Et c'est elle qui sera milliardaire! conclut Charroux. A la bonne heure! Voilà de la belle et bonne justice! Ah! la jolie pièce à faire!

Il la voyait, la pièce à faire, il la bâtissait:

—Sylvia se donnant tout entière au sauvetage de son cher petit duc et y gagnant pour elle et un peu malgré elle, j'imagine, ce qu'elle rêvait pour lui!

Et il insistait, voulant être convaincu:

—Vous êtes sûr de la chose?

—Je la tiens de Roselly-elle-même! je l'entends encore me parler de ce qu'elle appelait son conte de fées...

—A merveille! Bravo, Sylvia! Tu méritais ce qui t'arrive, ma fille! Aussi bien, tous, tant que nous sommes, nous méritons ce qui nous arrive; nous sommes les propres ouvriers de notre sort et il n'y a que les inconscients

pour s'en prendre aux autres de la tuile qui leur tombe sur la tête...

Et il terminait:

—Ah! Je suis vraiment enchanté pour cette bonne Roselly! Et vous aussi, je pense?

—J'en oublie mes soucis, mon cher maître! Et toute ma crainte est que ma propre rupture n'ait pu nuire à Sylvia...

—En quoi? Pourquoi? Rassurez-vous à ce sujet: Kansas est un homme pratique et juste, et vous restez pour lui tout à fait en dehors de son propre roman.

Là-dessus, Charroux conclut, vraiment heureux, comme il le disait:

—Allons! tout va bien... même pour vous! Mais oui, pour vous. Que Sylvia épouse Kansas: son premier soin sera de vous réconcilier avec son mari et sa belle-fille...

Et comme Maryse secouait la tête, il haussa les épaules:

—Décidément, vous n'êtes qu'un grand enfant, monsieur le duc de Maryse! Parlons d'autre chose, voulez-vous? Mais au fait... Quelle heure est-il?

Il consultait sa montre.

—Oh! Je vais être en retard! On aura commencé sans moi!

Et appelant un maître d'hôtel, il commandait:

—Le café, vite!

—Puis-je savoir? demanda Maryse.

—Vous savez! les concours du Conservatoire, la revue des "jeunes espoirs", des "futurs étoiles"... Venez donc avec moi; nous essaierons ensemble de découvrir une autre Sylvia.

Mais Charroux s'en alla tout seul; Maryse n'avait pas le cœur à cette astronomie spéciale. En vérité, la seule distraction qu'il cherchât en venant à Paris, c'était de rencontrer quelqu'un

à qui dire sa peine—et il pouvait rentrer à Maryse, il s'en retournerait soulagé; encore que Charroux eût été dur pour lui, l'impitoyable critique lui avait fait entrevoir quelque chose qui répondait à son plus cher désir.

—Sylvia va vous réconcilier avec son mari et sa belle-fille! avait prononcé Charroux...

Réconcilié avec Mary... Non! Maryse tenait le roman pour mort et enterré, même s'il avait, lui, la lâcheté de revenir sur sa décision, la porte de Mr. Kansas lui resterait fermée; mais la pensée du mal qu'il avait pu faire à Mary le torturait, il éprouvait le besoin de s'expliquer, de se faire pardonner, et pour cela il eût voulu la revoir, au moins une fois, lui crier:

—Mary! Mary! Je vous jure que je vous adorais, que je suis la première victime de mon refus, et je vous jure aussi que je ne pouvais pas accepter.

VIII

Il y avait trois semaines maintenant que Maryse était revenu de New-York. Ce matin, il déjeunait au presbytère... Aussi bien, il y déjeunait et dînait tous les jours depuis une quinzaine, il y avait même sa chambre.

Un matin, il était arrivé avec Mariette:

—Mon cher curé, j'ai décidé de faire restaurer le château et les ouvriers vont nous en chasser; j'ai pris les devants et viens avec Mariette vous demander de nous hospitaliser...

—Oh! volontiers, mon cher enfant! Justement ma servante m'a quitté hier, et j'y gagne un cordon bleu, si Mariette veut bien la remplacer...

La nourrice était devenue la gouvernante du presbytère et Maryse s'était installé dans la grande chambre

qui recevait l'évêque au cours de ses tournées de confirmation, la chambre toute blanche et silencieuse où, le jour, on entendait voler les mouches, où, la nuit, dans des draps qui fleuraient le thym, on dormait en paix, jusqu'à l'heure où les coqs sonnaient le réveil en fanfare.

Or, Maryse trompait son brave homme de curé: il ne faisait pas restaurer le château, aucun ouvrier n'y était venu; seul, resté là comme gardien de la propriété, Jean, le frère de lait de Maryse, y errait par les allées des jardins qu'il soignait encore.

La vérité, infiniment cruelle, ne ressemblait en rien aux dires de Maryse:

Sa marraine enterrée, il s'était franchement attaqué au devoir qu'il avait à remplir, le remboursement du million. Il avait remué tout Paris pour trouver un autre acquéreur qui consentit à lui payer le château ce prix-là: les nouveaux riches eux-mêmes, pour qui rien n'était trop cher, avaient poussé des prix d'écorchés. Les "marchands de biens" avaient fait leur oeuvre, fixé aux deux tiers du million le prix du château et de ses dépendances, et il ne fallait pas songer à obtenir un sou de plus...

Maryse avait renoncé à vendre et télégraphié à New-York que, ne pouvant s'acquitter autrement, il abandonnait le château qui était désormais à la disposition de son nouveau propriétaire. Et, ce jour-là, s'étant ainsi exécuté lui-même, il était allé demander asile au bon curé, avec Mariette qui ne savait rien de la vérité, ne la soupçonnait même pas. Oh! elle voyait bien que son nourrisson était souvent triste et toujours préoccupé, mais elle mettait cela sur le compte des mystères du coeur: son nourrisson

C'était Mariette qui parlait, Ma-pensait à celle qu'il avait laissée là-bas, et il n'avait plus qu'une idée: repartir.

Huit jours après l'envoi de sa dépêche, Maryse avait reçu une lettre de New-York; ses mains avaient quelque peu tremblé en l'ouvrant: c'était évidemment la réponse de Mr. Kansas, le dernier mot du drame.

C'était tout cela, en effet, Mr Kansas accusait réception du télégramme, prenait acte de la cession du château et terminait sèchement, commercialement par l'envoi d'un chèque de mille dollars, pour le travail fourni à la maison Kansas par l'employé Maryse, et "solde de tout compte"...

Solde de tout compte ! Les mots avaient, comme un coup de couteau, traversé le cœur de Maryse. Cette fois, tout était bien fini; Kansas avait dit le dernier mot.

Mais le meurtri avait fait bonne contenance:

—Quoi donc? De quoi te plaindrais-tu? Est-ce que tu ne t'attendais pas à cette fin-là?

Et s'imposant d'être supérieur à la souffrance et crânant un peu, il avait arboré devant le curé et Mariette une mine qui voulait être sereine.

Le lendemain, il était allé à Paris où il avait encaissé, sans hésiter, avec même quelque fierté, le fruit de son travail, ce qui lui avait permis, en rentrant au presbytère, de s'acquitter, avec la complicité de Mariette, de la dette contractée envers le bon curé.

Huit jours encore avaient passé, au cours desquels il s'était rendu souvent à Paris, trop souvent, au gré de Mariette qui redoutait que son nourrisson ne se laissât aller à oublier New-York.

Elle avait tort, Mariette: son nourrisson n'allait à Paris que pour s'y chercher une situation.

Et voici qu'une autre lettre était arrivée de New-York dont la lecture avait replongé Maryse dans des tristesses si noires que, pour les cacher à son curé et à Mariette, il avait pris le parti de courir à Paris, et de n'en rentrer qu'à la nuit.

Ce matin, remis de la secousse, il n'alla pas prendre le train; il resta au presbytère et y déjeuna avec son curé, un peu longuement même: Mariette avait, pour reconquérir son nourrisson, multiplié les petits plats qu'il aimait.

Au cours de ce déjeuner, il se montra presque gai, ne se fit point tirer l'oreille pour bavarder; mais au café, il tomba dans une songerie si profonde que le bon curé en profita pour servir à Mariette quelques compliments qu'il jugeait lui devoir:

—Votre café est tout bonnement délicieux, et vous pouvez me dire que vous l'avez versé bouillant, comme en enfer, je ne vous y enverrai pas voir.

Mariette écoutait cela en clignant de l'oeil; elle n'oubliait pas—c'était hier—les vieilles querelles, éteintes maintenant.

Le vaincu continuait, rendant pleine justice à Mariette:

—Non, je ne peux plus vous y envoyer, en enfer. Depuis que vous êtes chez moi, j'ai pu vous apprécier: vous n'êtes pas païenne du tout, vous aimez bien votre nourrisson et vous cuisinez comme un vrai cordon bleu. Si, avec tout cela, vous n'allez pas directement en paradis, j'y renonce!

—Nous nous y rencontrerons, monsieur le curé, nous nous y rencontrerons; en attendant, je vais toujours laver la vaisselle...

—Bien... Bien... Allez laver votre...

Il n'achevait pas; en se retirant, Mariette se penchait à son oreille et, guignant Maryse toujours isolé dans sa songerie, lui soufflait tout bas:

—Je vous assure que, ce matin, il y a du nouveau... Quelque chose qui ne va pas... Tâchez donc de savoir ce que c'est...

—Oui, oui, entendu... Je vais essayer...

Et, Mariette sortie, le bon curé attaquait, en effet. Il commença par tousser:

—Hum!... Hum!

Maryse ne bougeant pas, il l'interpella:

—Mon enfant... mon cher enfant!

Et enfin, ne recevant pas de réponse, il cria, de la voix dont il entonnait le "Magnificat":

—Garde à vous, capitaine!

Maryse tressaillit, se secoua, balbutia:

—Vous... vous me parlez, monsieur le curé?

—Oui, mon ami... oui, je vous parle. Je vous parle pour vous dire que vous me désolez...

—Oh! protesta Maryse.

—Mais oui! J'ai l'air de ne plus exister pour vous. Tout le temps de notre déjeuner, un déjeuner de sybarite qui me vaudra pour le moins dix ans de purgatoire, vous avez été triste comme trois douzaines de bonnets de nuit, et vous continuez !... Tenez ! vous en oubliez d'allumer votre cigarette... Qu'est-ce que vous attendez?

—J'attends... que vous sortiez votre pipe, monsieur le curé.

—Ma pipe! Vous risquez d'attendre longtemps; nous avons divorcé hier, ma vieille Joséphine et moi.

—Oh!... Je devine: elle vous avait attiré des histoires avec votre évêque?

—Non, pas du tout. C'est un voeu que j'ai fait. Je me suis aperçu hier soir, en écoutant l'angélus, que la vieille cloche de mon église était fêlée...

—Ah! oui, en effet. J'ai constaté, moi-même, ce matin, quand on a sonné votre messe, qu'il y avait quelque chose de changé...

—Une fêlure, je vous dis! Et c'est justement cet accident qui m'a amené à faire le voeu en question.

—Puis-je savoir?

—Comment donc! J'ai rêvé, l'autre nuit, qu'on m'avait remplacé par un beau carillon ma pauvre vieille cloche fêlée... Et voilà! C'est ça, mon voeu! J'ai promis au Seigneur de ne plus fumer jusqu'au jour où le carillon sera arrivé...

Et, là-dessus, s'attendant à la réponse qu'il avait provoquée et la devançant:

—Ah! mais n'allez pas me l'offrir, vous! Ce serait trop facile, en vérité. Non! non! Il faut que le carillon vienne sans que je le demande... Ce sera peut-être long, mais je suis très patient... Et en attendant, vous pouvez toujours faire quelque chose pour moi, et le faire tout de suite...

—Volontiers, répondit aussitôt Maryse. Si toutefois je le puis...

—Oh! vous le pouvez certainement! Je veux tout simplement que vous me disiez d'où vous est venue, ce matin, cette bonne figure de l'autre monde?

Touché au bon endroit et succombant au besoin de se débarrasser du fardeau qui l'accablait, Maryse se laissa brusquement glisser aux confidences.

—J'ai de graves soucis, monsieur le curé...

—Ah! mon Dieu! Et vous ne le dites pas!

—Je le dis!

—Des soucis de quoi, s'il vous plaît?

—D'argent...

—Encore ! Et vous avez recueilli l'héritage de votre marraine!... Est-ce que vous auriez encore fait des bêtises à Paris?

—Pas du tout. Vous vous trompez sur toute la ligne, mais c'est ma faute, je vous ai caché la vérité sur l'héritage de ma marraine; en réalité, je n'ai rien eu pour moi: la testatrice avait tout légué à des oeuvres...

—Ah! par exemple!... Par exemple!... Est-ce Dieu possible?

—C'est mieux que possible, monsieur le curé, c'est sûr; le notaire vous le confirmera.

Et Maryse poursuivit:

—Donc, je n'ai rien eu de ma marraine, et vous vous souvenez sans doute que j'avais un million à rembourser au colonel Kansas...

—Parfaitement!

—J'espérais que l'héritage de ma marraine et la vente du château me donneraient ce million... Il n'en est rien; après l'héritage qui est allé aux oeuvres, le château m'est resté pour compte, je n'en ai trouvé que des prix dérisoires, et j'ai dû me résigner à le céder à Mr. Kansas.

—Pardon! Pardon! Je ne comprends plus, moi ! Il était entendu que ce brave colonel devait vous faire regagner votre fortune...

—Oh! Vous vous doutez bien que je n'ai pas pu y arriver en si peu de temps...

—Mais vous allez retourner là-bas?

—Non, je n'y retournerai pas...

—Vous n'y... Ah! ça... Ah! ça... Je comprends de moins en moins...

—Ne cherchez pas ! Je vais vous faire comprendre.

Et Maryse révéla la vérité à son vieil ami :

—Je n'ai pas pu m'entendre avec le colonel; il m'a fallu rompre avec lui, et voilà déjà quinze jours que je lui ai rendu le château; c'est en sortant de le faire que je suis venu vous demander l'hospitalité pour moi et ma vieille nourrice...

—Et vous me racontiez que vous cédiez la place aux ouvriers qui allaient restaurer!...

—J'ai menti, monsieur le curé, et je vous en demande pardon...

—Oh!

Le pauvre homme en était comme assommé.

—C'est mal... balbutia-t-il enfin, c'est très mal de tromper un vieil ami comme moi... mais je m'explique maintenant vos airs préoccupés, malheureux, qui m'ont gâté ce bon déjeuner...

—Ah! oui... Eh bien! Je ne serais pas fâchée de voir clair à mon tour...

Maryse et le curé se retournèrent ensemble:

riette qui, rapportant au buffet la vaisselle qu'elle venait de laver, avait entendu les dernières paroles du curé. Et elle insistait, voulait savoir:

—J'attends, monsieur Gaston! Est-ce que je ne mériterais plus votre confiance?

—Oh ! si! Oh ! si, ma bonne Mariette...

C'était le curé qui répondait à sa vieille ennemie devenue sa complice:

—Voici la vérité... toute la vérité... la pénible vérité...

—Mais parlez donc ! Marchand de sermons, va!

—Chut ! chut! Vous fâchez pas ! Ce n'est pas le moment... Votre maître, votre nourrisson a de gros soucis,

comme vous vous en doutiez : il est... il est sur le pavé, là !

— Sur le pavé ? fit Mariette qui, à son tour, ne comprenait pas.

— Je veux dire que, ne pouvant rembourser le million qu'il devait au colonel américain, il a renoncé au château...

— Renoncé !... Ah ! mais je ne renonce pas, moi !

Mariette s'était redressée, prête à la bataille.

— Voyons ! Voyons, monsieur Gaston, causons un peu tous deux. Ça n'a donc pas marché, là-bas, en Amérique ?

Maryse se décida à répondre lui-même à sa nourrice :

— Hélas ! non, ma bonne nounou, ça n'a pas marché du tout.

— Alors, vous vous êtes brouillé avec le colonel ?

— Comme tu dis, je me suis brouillé.

— Et la petite dactylo a permis ça !

Mariette allait droit à la petite fée, ce que le bon curé n'avait pas osé faire.

— Personne ne pouvait l'empêcher ! répondit Maryse, brusquement assombri et presque dur.

— Personne ? Qu'est-ce qui s'est donc passé de si grave ? Pourquoi la petite fée vous a-t-elle abandonné ?

— Assez... Cela ne regarde que moi...

Pour le coup, Mariette s'enleva :

— Ah ! pardon, ça me regarde un peu, moi aussi, et M. le curé également ! Si vous croyez que nous pouvons accepter comme ça que vous soyez malheureux... Ah ! non ! ah ! non ! Vous allez nous dire...

Et le bon curé d'approuver :

— Très bien, Mariette ! Vous avez cent fois raison !...

Ce qu'il applaudissait surtout, c'était la hardiesse avec laquelle la nourrice touchait aux choses devant lesquelles il avait reculé, lui, et exigeait qu'on la renseignât sur le rôle de la petite dactylo ; et il s'associait ouvertement à la curiosité de Mariette :

— Il faut parler, mon cher enfant, il faut en finir avec ces mystères et tout nous dire à votre nourrice et à moi, ou à elle toute seule si ma présence vous gêne... Je vous dis ça, parce que je ne sais si je m'abuse, mais je sens là-dessous une de ces histoires qu'on ne peut pas raconter devant le curé...

Et lâchant le soupçon qui lui était venu :

— Cartes sur table ! Vous avez fait des bêtises, là-bas, rencontré quelque mauvaise femme qui vous aura ensorcelé, et la petite dactylo et le colonel se seront fâchés...

Mais il vit Maryse secouer la tête, et respira plus à l'aise :

— Je me trompe ? Vous n'avez pas fait de bêtises ? Tant mieux ! Tant mieux !... Mais parlez ! parlez donc !

Maryse avait pu jusqu'ici échapper au supplice de raconter l'écroulement de son rêve d'amour ; il se rendit compte qu'il ne pouvait s'y dérober plus longtemps. Aussi bien, il était temps d'ouvrir son cœur qui allait éclater.

— Je parle ! Je parle ! monsieur le curé ! Je parle, Mariette !

Et il raconta son roman avec miss Mary et leurs fiançailles, puis l'entrevue avec le colonel et la scène où il avait appris que miss Mary était la fille du milliardaire Kansas, et ce que le milliardaire pensait du mariage de son héritière :

— Il me parlait de la chose comme d'un marché, d'une affaire d'argent...

J'ai reculé, monsieur le curé! j'ai pris la fuite!

—Ah! par exemple! exclama le curé.

—Un coup de folie, alors! renchérit Mariette.

—Vous vous êtes enfui après vous être fiancé, et vous sachant bien aimé! reprenait le bon vieillard. Vous avez eu tort, mille fois tort!

—C'est vous, monsieur le curé, qui me dites...

—Oui, c'est moi, votre curé, l'ami de votre père qui fut un modèle de délicatesse, et de votre mère, une sainte! C'est moi qui vous dis que vous avez eu tort!

—Vous avez agi comme un fou! répéta Mariette...

Maryse les regarda tout à tour et termina:

—J'y renonce... Nous ne pouvons pas nous comprendre...

—Pardon ! Pardon ! protesta le vieux curé, j'ai parfaitement compris et Mariette aussi. Vous êtes le duc de Maryse, et le duc de Maryse ne pouvait pas se laisser soupçonner de vendre son nom et son titre, et jusque-là, je vous approuve! je vous approuve, mais je réfléchis à ce que vous n'avez pas fait, vous! Je réfléchis que le colonel vous a parlé comme il sait, assez mal, en homme toujours pressé et qui ne permet pas qu'on lui résiste. Il vous a jeté ses millions à la tête, et vous avez sauté comme un cabri... Je vous vois d'ici, je vous vois très bien; mais que se serait-il passé si c'était miss Mary qui vous avait appris la vérité sur sa naissance et demandé de partager sa fortune, elle que vous aimez déjà, elle si jolie et si aimable qu'elle m'avait tourné la tête à moi, tout le premier, en me confessant — EH! ma foi! tant pis, je dis tout! — oui, en me confessant l'unique péché de

sa vie, le petit mensonge inoffensif qui faisait une simple dactylo de la fille du milliardaire!

—La fille! Vous saviez...

—Quand je vous dis qu'elle m'avait confessé le petit mensonge ! Et si je vous apprenais pourquoi elle l'avait imaginé, ce mensonge ! Je l'entends encore me raconter sa petite histoire, une histoire qui vous fait rire et vous donne envie de pleurer tout à la fois. Je vais vous la répéter, je peux tout dire maintenant, je suis relevé du secret, puisque vous avez appris là-bas ce qu'il me fallait garder...

Et, à son tour, le bon curé récitait l'histoire que Maryse avait déjà entendue tomber des lèvres de Kansas:

—Ils étaient quatre-vingt-douze pour l'épouser... Il y avait même des nègres! Qu'est-ce que vous voulez ? Une dot pareille, ça rend les hommes enragés! Et elle en était écoeurée, la pauvre petite; ce qu'elle voulait, elle, c'était qu'on l'aimât pour elle-même.

—Un vrai coeur! s'écria la nourrice.

—Vous pouvez le dire, Mariette: un coeur en or!... Mais je continue, mon cher capitaine. Elle en était là, la pauvre petite dactylo, quand elle vous vit ici, et je crois bien que vous lui aviez plu tout de suite... la preuve, ce qu'elle voulait faire pour vous, la commission dont elle m'avait chargé. Et vous ne pouvez pas lui reprocher, à elle, de vous avoir jeté ses millions à la tête, vous nous avez dit tout à l'heure qu'elle était restée la dactylo là-bas, et que, sans son père, vous n'auriez pas su la vérité! Tenez, je parierais, moi, je jurerais si je pouvais jurer, qu'elle aurait renoncé à sa fortune pour être votre femme...

Et, dans un grand soupir, le bon curé concluait:

—Ah! vous avez dû lui faire bien du mal quand vous êtes parti, comme vous avez dû partir, sans la prévenir peut-être, sans dire un mot pour la consoler! Elle a pleuré, la pauvre enfant! Je suis sûr qu'elle a pleuré... Et moi... et moi...

La voix du pauvre homme s'étranglait, ses yeux s'étaient emplis de larmes qu'il essuyait avec son grand mouchoir.

Et Mariette faisait comme lui, mais trouvait encore la force de répéter à son nourrisson:

—C'est donc vrai que vous étiez fou, monsieur Gaston! Oui, oui, vous étiez fou; sans ça, vous n'auriez jamais pu être si méchant, vous...

Jusque-là muet, acceptant tout, Maryse éclata:

—Assez! Assez! Vous me torturez tous les deux...

Et tout son cœur dans ce cri:

—Vous ne voyez donc pas que je l'aime encore et que je n'en peux plus de souffrir!

Le vieux curé lui sauta littéralement dessus:

—Je vous tiens! Je vous tiens!... Ah! ah! ah! Vous l'aimez encore!... Je ne vous lâche plus: vous l'épouserez, elle sera notre duchesse ou j'y perdrai mon nom!

Et c'était le tour de Mariette d'applaudir:

—Bravo! Bravo, monsieur le curé! Ah! pour le coup, vous les avez effacés vos sermons contre les femmes. Si notre mère Eve pouvait revenir, elle vous sauterait au cou. Moi, je ne le fais pas, mais le cœur y est... Quant à vous, monsieur Gaston...

Mariette se rapprochait de son nourrisson, lui prenait la main et la gardait dans les siennes, comme lorsqu'il était enfant:

—J'espère bien que vous allez vous soumettre...

La réponse le déçut:

—Il est trop tard, ma bonne, non-nou...

—Trop tard! Ah! nous allons bien voir!

—Hélas! c'est tout vu. J'ai reçu une lettre de là-bas qui termine tout...

Une lettre de là-bas, cette lettre qui l'avait replongé dans le noir...

—C'est le colonel lui-même qui m'a écrit; il m'annonce d'abord qu'il va disposer du château redevenu sa propriété...

—Ça, vous deviez vous y attendre. Et puis?

—Et puis, pour finir, il me fait part...

Maryse hésitait, sa gorge se contractait.

—De quoi vous fait-il part? C'est donc si terrible que vous avez l'air de ne pas pouvoir le dire?...

Il fit un effort et compléta:

—Il me fait part des fiançailles de miss Mary avec le fils Barkliss; un jeune homme qui l'avait demandée en mariage pendant que j'étais là-bas...

—Les fiançailles... Les fiançailles... grommela Mariette... Ça ne veut rien dire tant que le mariage n'est pas célébré...

—Il allait l'être, le lendemain; il l'est, depuis une semaine...

—Ah! il l'est...

—Impossible! C'est impossible! protestait le curé.

Maryse sortit la lettre de sa poche et en relut tout haut le passage cruel:

"J'ai l'avantage de vous informer que, pour mettre fin à la guerre ridicule que se faisaient les deux papas, miss Mary, ma fille, et M. Barkliss fils, se sont fiancés et que leur mariage sera célébré demain..."

—Oh!... oh!... Mon pauvre nourrisson!...

Mariette gémissait, désespérée.

—Ne me plains pas, répondait Maryse: à mon âge, on guérit vite.

Un coup de cloche rappela à Mariette qu'elle avait autre chose à faire que de pleurer sur le sort de son nourrisson. On sonnait à l'entrée du presbytère; elle y courut, emportant cette recommandation du bon curé:

—Je n'y suis pour personne... à moins qu'on ne vienne me chercher pour les derniers sacrements.

En ce moment, il appartenait à ce pauvre petit duc qu'il fallait consoler.

—Mais vous pouvez recevoir, monsieur le curé: je suis prêt à me retirer, offrait Maryse...

Il refusa:

—Ah ! mais non ! Je vous garde ! Vous n'en avez pas encore fini avec moi. Vous venez de dire qu'on guérit vite... Je n'entends rien à ces choses-là, mais il me semble que ce doit être plus dur que ça ! Tenez ! quelque chose qui me revient... Il y a quelque vingt ans, je m'étais intéressé à une petite fille, une orpheline... Elle grandit, et quand elle fut grande, elle se maria et s'en alla... et je ne l'ai jamais plus revue... Eh bien ! ça m'a fait une grosse peine; c'a été pendant longtemps comme une blessure qui n'aurait pas voulu se fermer. Et alors, en y pensant, je me dis que vous...

—Moi, monsieur le curé, j'ai pour me guérir des remèdes qui vous manquaient, à vous... des distractions, des plaisirs...

—Ah ! oui, les folies...

—Il y a des moments où les folies ont du bon, monsieur le curé : elles font oublier...

Le vieillard n'eut pas le temps de

répondre; Mariette rentrait et annonçait :

—C'est pour vous, monsieur Gaston... votre ancienne bonne amie... Et elle dit qu'elle arrive de là-bas...

Maryse se leva d'un bond:

—Sylvia!

Et, à son curé:

—Permettez-moi de recevoir, je vous prie...

—Recevez ! Recevez ! Moi, je vais voir où en sont mes fraises...

Le bon vieillard passait dans son jardin, et Mariette faisait entrer...

C'était bien elle, Sylvia Roselly, qui venait voir Maryse.

—Bonjour, duc!

—Bonjour, Sylvia!

Une franche poignée de main, et Sylvia se laissait tomber sur un siège:

—Excusez-moi, mon ami... Je suis très fatiguée... J'arrive du château à pied... Mon auto a eu un petit accident, un pneu crevé. Au château, personne, visage de bois; mais j'ai fini par découvrir dans le jardin un garçon qui y travaillait: il m'a renseignée, et je n'ai pas pu attendre que le pneu fût remplacé! J'avais hâte de vous revoir... Oh! je ne vous ressemble pas! Ce n'est pas moi qui aurais quitté New-York sans vous serrer la main...

—Pardonnez-moi! Une dépêche me rappelait ici... et j'avais d'autres raisons d'être bouleversé... des raisons que vous connaissez certainement...

—Oui, le colonel m'a raconté la scène de rupture... et miss Mary aussi m'a dit son gros chagrin... Elle vous aimait bien, la pauvre petite milliardaire...

—Elle l'a prouvé ! fit amèrement Maryse. Quinze jours après mon départ, elle épousait le fils Barkliss...

—Ah! vous êtes au courant... Fort bien! J'aime mieux n'avoir pas à vous apprendre les choses... Triste rôle que celui de messagère des mauvaises nouvelles!

Et, répondant à l'attaque de Maryse :

—Donc, miss Mary a épousé le fils Barkliss et vous le lui reprochez...

—Pardon! Je ne reproche rien...

—Mais si! Mais si! Et je vous demande: Vous auriez donc voulu que, s'enveloppant de voiles de deuil, elle vous pleurât jusqu'à la fin de ses jours? Vous êtes par trop égoïste, mon cher duc, et je ne vous reconnais plus...

—Ne vous moquez pas, je vous en prie!... J'ai été très malheureux... Je le suis encore...

—C'est votre faute, n'en accusez que vous, vous et vos idées, respectables sans doute, mais un peu ridicules tout de même... Inutile, d'ailleurs, de revenir là-dessus; ce qui est fait est fait, et je n'en parle que pour arriver au dénouement de la pièce, un dénouement qui va vous peiner peut-être, certainement vous surprendre... Savez-vous ce que miss Mary a fait du château qui est resté à son père, c'est-à-dire à elle, à elle d'abord, car c'était elle qui l'avait acheté? Le savez-vous? Non, vous ne pouvez pas le savoir. Eh bien! Vous avez devant vous la nouvelle propriétaire du château : Miss Mary me l'a donné...

—Compliments! murmura Maryse.

—Attendez! Elle y a mis une condition.

Maryse dressa l'oreille...

—C'est que je viendrais vous l'offrir et que vous accepteriez de moi ce que vous avez refusé d'elle... Et ce n'est pas tout... Mais je n'ose achever... Aidez-moi! Devinez donc! Elle avait

appris notre roman, elle savait quel souvenir j'en avais gardé, quelle affection j'avais encore pour vous...

—Bref! elle eût voulu nous marier, termina Maryse dans un rire amer. Je suis touché, vraiment touché de sa bonne pensée, mais je ne peux y souscrire. Et d'abord, je ne saurais accepter le château: il est à vous et je n'y rentrerai plus...

Il disait cela froidement, durement.

—Vous êtes méchant! murmura Sylvia.

—Je ne sais pas dissimuler, répondit-il. Je m'en excuse, ma chère Sylvia, je demande pardon de répondre à vos intentions affectueuses par des duretés. En réalité, ce n'est pas à vous que je parlais tout à l'heure, c'est à miss Kansas... miss Kansas qui savait bien ce qu'elle faisait en vous envoyant ici me communiquer ses décisions: elle ne pouvait me signifier plus cruellement que je n'étais plus pour elle qu'une épave abandonnée à son destin...

—Mais enfin, mon ami, que vouliez-vous donc qu'elle fit? essaya Roselly. C'est vous qui avez rompu, c'est vous qui n'avez pas voulu de ce bon petit cœur qui s'était donné à vous tout entier!

Mais il se bouchait les oreilles:

—Plus un mot! Plus un mot! Je ne veux plus parler d'elle, je veux oublier!

—Ah! comme vous l'aimiez! constata l'artiste. Et comme vous l'aimez encore!

—Non! Non! C'est fini! Au nom du ciel, laissez-moi oublier... Quel plaisir trouvez-vous donc à me faire souffrir? Laissez-moi! Laissez-moi!...

Roselly s'inclina:

—Bien, mon ami, je vous laisse...

Voici d'ailleurs ma voiture qui vient me chercher.

Une trompe d'auto bramait aux environs du presbytère.

—Adieu, puisque nous ne devons plus nous revoir...

—Mais je n'ai pas dit cela! protesta Maryse.

—Vous avez dit ce qu'il fallait dire, mon ami, et vous avez bien fait de refuser ce que je vous offrais... J'aurais été désolée pour vous que vous me fissiez une autre réponse...

Roselly disait cela gravement, et elle ajoutait, en regardant Maryse battre des paupières:

—Vous ne comprenez pas? Vous comprendrez tout à l'heure... Adieu! Ne me reconduisez pas! Voici votre curé qui vient s'assurer que je ne vous enlève pas...

Elle s'envolait et le bon curé repaissait qui bredouillait, tout rouge et se frottant les yeux:

—Par exemple!... Je n'y suis plus... La berlue! J'ai la berlue... Des voyageurs... Il m'a semblé... J'ai cru...

Il s'arrêta: dans l'antichambre, une voix douce s'élevait:

—Merci, madame la nourrice-gouvernante...

Et miss Mary entra:

—Bonjour, monsieur Maryse...

Maryse répondit dans un sursaut:

—Vous!... Vous!

Et, derrière lui, le bon curé clamait, de la voix dont il eût chanté un cantique:

—L'ange! L'ange!... J'avais donc bien vu!... Oh! mademoiselle, que c'est bien d'être venue! Si vous saviez! Non! Je ne peux pas vous dire...

Et, à Maryse:

—Parlez donc, vous! C'est à vous de dire...

—Non, c'est à moi, coupa miss Mary.

Et de sa voix douce qui tremblait un peu:

—Monsieur Maryse... Oh! pardon! Vous êtes redevenu vous-même ici... Monsieur le duc de Maryse, je suis à Paris depuis hier...

—Votre voyage de noces sans doute... répondit-il, la bouche amère.

—Mon voyage! fit-elle, après un mouvement où l'on eût pu voir de la surprise... oui! oui, en effet, mon voyage de noces...

—Oh! c'est donc fait! gémit le pauvre curé...

Et roulant vers elle l'unique fauteuil du presbytère:

—Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, mademoiselle!... Je veux dire madame...

Elle refusa:

—Non, merci. Je ne veux pas m'asseoir, je n'ai que quelques mots à dire.

Et revenant à Maryse:

—Vous avez reçu la visite de Mlle Roselly...

—Elle sort d'ici, et vous avez dû la rencontrer.

—Je l'ai rencontrée, en effet, et elle m'a dit l'accueil que vous avez fait à son offre amicale.

—Une offre que vous lui aviez dictée... comme tout son rôle...

—C'est vrai, et je vous confesse que j'avais hâte de connaître le résultat de sa visite: ma présence ici en est la preuve, je n'ai pas pu attendre que Mlle Roselly fût rentrée à Paris.

—Oui, vous avez voulu voir vous-même, de vos yeux, un homme écrasé... Soyez satisfaite! Il ne vous reste plus, pour faire déborder le calice, qu'à me présenter votre mari... C'est aussi pour cela que vous êtes venue, n'est-ce pas?

Ah ! le triste maître que l'amour blessé ! Maryse, le gentilhomme accompli, le modèle de bonne éducation, s'étudiait à dire des choses cruelles à son ex-fiancée, alors que seul coupable, il eût dû n'ouvrir la bouche que pour demander pardon !

—C'est vrai ! c'est bien vrai que vous pensez cela de moi ? répondit Mary.

Et c'était dit avec tant de douleur qu'il faillit tomber à genoux.

—Ah ! je ne sais pas... Je ne sais plus... Pardonnez-moi ! Je suis très malheureux !...

Enfin, la vérité jaillissait du cœur meurtri.

—Mon petit ! Mon pauvre petit ! gémit la nourrice qui était entrée derrière Mary.

—Oui... oui... ton pauvre petit ! répéta Maryse, en se laissant aller dans les bras de sa nourrice. Je ne suis plus que ton pauvre petit...

La voix douloureuse reprit :

—Vous êtes heureuse, nourrice ! C'est dans vos bras qu'il se jette... Et j'espérais, moi, j'attendais...

—Vous attendiez... vous, madame Barkliss...

C'était Maryse qui répondait ; il frissonna en voyant Mary secouer la tête, en l'entendant déclarer :

—Je ne suis pas madame Barkliss... Je ne suis pas mariée...

Et cela dit, elle poursuivait :

—L'annonce de mon mariage n'était qu'une épreuve, et la visite de votre amie Roselly en était une autre... Ne m'en veuillez pas ! Je souffrais trop ! Je voulais par tous les moyens me rappeler à vous, m'assurer que vous ne m'aviez pas oubliée ! Et maintenant que j'en suis sûre, laissez la petite dactylo, celle que vous aimiez, plaider la cause de l'héritière... Est-ce ma faute, à moi, si je suis la fille

d'un milliardaire ? Ah ! vous me les faites expier les millions de mon père !

Maryse entendait cela et ne savait pour toute réponse que balbutier le nom de la bien-aimée :

—Mary ! Mary !

—Mais embrasse-la donc ! cria le bon curé... Ah ! mon Dieu ! Il faut que ce soit moi qui le pousse !... Ah ! A la bonne heure !

Maryse avait ouvert ses bras et Mary s'y jetait en murmurant :

—Ah ! que vous m'avez fait souffrir et que je suis heureuse !...

Une grosse voix éclata derrière eux :

—Ah ! ah ! ah ! Vous voilà pris, vaincu, knock out, monsieur le duc de Maryse !

Mr. Kansas entraît qui s'était réservé de dire le dernier mot et avait attendu le moment de le placer.

—Papa ! papa ! ne gâtez pas **mon** bonheur !

A cette prière de sa fille, il cessa de rire et fit gravement cette déclaration :

—No ! Ce n'est pas vous qui êtes battu, c'est moi ! Moi qui me croyais le plus fort, le roi... Et je n'étais rien du tout... Le roi, c'est — "please", monsieur curé, fermez vos oreilles ! — le roi, c'est l'amour. "Yes !" Et voici la reine, ma fille, ma petite Mary ; et tout ce que je vous demande en vous la donnant, c'est d'être aussi docile que moi pour qu'elle soit heureuse, toujours heureuse...

—Je vous jure d'y consacrer ma vie ! répondit Maryse en mettant sa main dans celle que lui tendait le colonel.

—"All right !" termina le roi Pépin.

Et, passant au curé :

—Vous, vous allez nous faire un mariage splendide, une cérémonie de paradis !

—Oh ! Je ne demanderais pas mieux.

Malheureusement ma pauvre vieille cloche est fêlée...

Ce disant, le vieillard avait une pauvre mine de miséreux...

— "Yes!" Je savais déjà, fit le roi Pépin, et j'avais acheté trois cloches, le carillon...

Du coup, le visage du bon curé s'épanouit, rayonna:

— Un carillon ! Mon vœu ! Mon vœu, Mariette ! Courez me chercher Joséphine !

Et, allant à Mary et lui prenant les mains, le brave homme récita ce petit discours qu'il devait avoir en tête depuis longtemps:

— Mademoiselle... non ! laissez-moi dire mon enfant, ma chère enfant ! C'est à vous que nous devons tout, vous avez vraiment racheté notre mère Eve, vous êtes l'ange et la merveille d'ici-bas... Et je commence à comprendre ce pauvre Adam ! acheva-t-il plus bas, comme se parlant à lui-même.

Sylvia Roselly a renoncé au théâtre et changé de nom:

Elle s'appelle maintenant mistress Kansas.

FIN

Dans le prochain numéro de

**La Revue
Populaire**

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

"TUTEUR"

Par **CHARLES FOLEY**

Retenez d'avance votre prochain numéro.

AUX COLLECTIONNEURS DE TIMBRES

La philatélie nous avait toujours paru ridicule jusqu'au jour où un fervent philatéliste nous permit de consulter ses nombreux albums de timbres. La beauté des timbres comme objets d'art et de curiosité nous fut alors révélée et nous comprîmes le culte que leur portent et les artistes et les collectionneurs. Il n'est point sage de se moquer des collectionneurs, quels qu'ils soient. La manie des collections est innocente et dispense de grandes joies à ceux qui en sont possédés. A ce sujet, nous croyons que ceux de nos lecteurs et lectrices qui sont philatélistes aimeront à lire l'article que leur consacre André Rigaud, dans "Les Annales", article dont nous extrayons les fragments suivants:

La philatélie est une chose passionnante et instructive. D'abord, rien que ce vocable: "Philatélie", est charmant. On dirait le prénom d'une vieille bonne, de celles qui restaient, jadis, toute leur vie dans la même famille.

La philatélie est une chose passionnante parce qu'elle satisfait le goût naturel pour l'ordre et la symétrie que nous possédons tous à des degrés divers.

Et quelle volupté ne doit pas éprouver le philatéliste à découvrir la pièce rare, ou simplement la pièce qui complète une série ! Une série incomplète est pénible à regarder autant qu'une jolie bouche où manque une dent. Le philatéliste éprouve toutes les joies du chasseur qui, après une longue battue, découvre enfin le gibier convoité. Ce

sport est, en outre, plus pacifique et infiniment moins dangereux que la chasse au lion.

* * *

La philatélie est instructive parce qu'elle nous apprend mille choses in-soupçonnées.

Tout d'abord, je suis devenu très fort en géographie. J'arrive presque à m'y reconnaître parmi tous les pays qui sont nés de la guerre. J'ai même découvert des pays inconnus : le Tonga, le Trengganu, le Dedeagh, le Faridkot, le Nabha, l'Aitutaki, la Trans-jordanie, pour n'en citer que quelques-uns. Je me demande pourquoi il y a encore des explorateurs qui vont affronter les fièvres et les anthropophages, quand il est si simple d'acheter un album de timbres-poste.

Je sais maintenant que le Nowanuggur, le Kishengarth et le Wadhwan sont des Etats indiens. Mais je voudrais bien savoir comment se nomment les habitants de l'Azerbaïdjan.

Mais, en examinant ces petits papiers multicolores, j'ai fait une pénible constatation : c'est que le timbre français est le plus laid de tous.

Voilà plus de vingt ans que Marianne sème sur notre correspondance, et il ne pousse encore rien. L'époque de la moisson est depuis longtemps passée. Il est vrai qu'on ne sait pas trop ce qu'elle sème. Lui reste-t-il même, aujourd'hui, quelque chose à semer ?

Si la récolte n'est pas fameuse, cela provient peut-être de ce que Marianne méprise les règles élémentaires de l'agriculture. Jamais un paysan n'aura la naïveté de semer contre le vent. Or, on le voit à l'envolée de sa robe, Marianne lance résolument son grain en pure perte, les souffles du ciel vont le

dispenser. L'allégorie est encore plus riche que ne l'espérait le graveur.

Foin des allégories ! Notre époque les a répudiées. On n'a plus le temps, maintenant, de déchiffrer des allégories, et les âmes simples qui regardent la Semeuse pensent ingénument :

— Ça veut probablement dire que la France est un pays producteur de blé.

* * *

Il y a, cependant, des vignettes bien jolies, finement gravées, aux tons chauds et riches, qui sont aussi agréables à contempler qu'une vieille estampe. Il en est d'autres dont le dessin simplifié, stylisé, habilement composé, attire l'oeil et le charme comme nous charmaient les bibelots des Arts Décoratifs.

Notre pauvre Semeuse date, hélas ! de cette époque bâtarde qui nous a donné les pires échantillons de l'Art Nouveau et la plus hideuse des modes. Elle est sortie, toute coiffée de son bonnet phrygien, et en chemise de nuit, de l'Exposition de 1900. L'Exposition des Arts Décoratifs ne nous donnera-t-elle pas un timbre-poste ?

Les Américains, qui sont gens pratiques, utilisent les vignettes postales comme agents de propagande ; chacun de leurs timbres célèbre un président de la République.

Evidemment, ce n'est pas un exemple à suivre. Un président de la République, ce n'est jamais bien joli. Mais ce ne sont pas les grands hommes qui manquent chez nous. On a fait pourtant de timides essais : on a caricaturé Ronsard et Pasteur.

Il ne serait pas mauvais que l'étranger, lorsqu'il reçoit une lettre de France, se rappelât—ou apprit—que la France est la patrie de Rabelais, de Racine, de Molière, de LaFontaine, de Voltaire, de Victor Hugo : qu'elle a eu

de grands inventeurs, de grands savants, de grands capitaines.

* * *

Mais si l'on se mêle de graver des timbres nouveaux, à l'effigie de nos grands hommes, qu'on nous épargne surtout la triste binette de nos hommes politiques! D'abord, on ne sait jamais si, demain, ils ne seront pas en prison; et puis, c'est bien assez que ce jeu ridicule, puéril et malfaisant de la politique nous fasse tant de mal, à l'intérieur, sans que nous en déléguions les microbes à l'étranger.

* * *

Et quelle tête pourraient faire ces pauvres fantoches auprès de figures comme celles de Jeanne d'Arc, de Louis XIV ou de Napoléon!...

Enfin, on pourrait graver, sur un de nos timbres, le portrait du maréchal Foch: ce serait une façon aimable de rappeler au monde que nous avons gagné la guerre. Et puis, cela nous le rappellerait aussi à nous-mêmes, ce qui ne laisserait pas d'être assez réconfortant.

—o—

LA BOLIVIE CONSACREE AU SACRE COEUR

La Bolivie, lors des fêtes récentes de son centenaire, a fait un grand acte. Le président de la République, Dr Saavedra, a consacré lui-même son pays au Sacré Cœur. Le libéralisme de la presse a caché soigneusement ce geste, et ce n'est qu'aujourd'hui que nous arrive le texte de cette consécration. Fasse le ciel que ce pays des hautes montagnes reste fidèle au pacte qu'il a fait avec Dieu et que ses destinées soit glorieuses!

UNE FEMME MAIRE D'UNE GRANDE VILLE D'AN- GLETERRE

La plus vieille ville d'Angleterre, Colchester, qui a l'honneur d'avoir été citée par Tacite et dont l'incorporation en municipalité date de 1189, est gouvernée par une femme. On trouve bien, en Angleterre, depuis quelques années, des femmes à la tête de petites municipalités, mais jamais une femme n'était encore parvenue à prendre la direction d'une ville de 50,000 habitants. Car c'est là le chiffre de la population de Colchester, ville très manufacturière et où se trouve l'une des premières garnisons du royaume.

En Angleterre, les maires des grandes villes sont nommés par le conseil municipal, lequel est choisi par les administrés. Le choix de Mme Catherine Buchanan Alderton fut très bien vu, car aucun conseiller ne perdit par la suite son mandat pour avoir contribué à la nomination d'une femme-maire.

Mme Alderton, son terme expiré, ne se représentera plus, parce que cet honneur lui coûte trop cher. En effet, si dans les petites municipalités anglaises le maire reçoit un traitement, dans la plupart des grandes villes il ne reçoit rien du tout. C'est un titre qui coûte cher. Le mari de Mme Alderton est un travailleur sans fortune. Et son terme lui ayant jusqu'ici coûté près de \$5,000, elle ne peut se représenter de nouveau.

—o—

Plusieurs se perdent par un choix léger de leurs amis et de leurs compagnons; ne vous liez qu'avec ceux qui marchent dans la route du bien, dont la conduite est irréprochable; les autres vous pervertiraient par leurs discours et par leurs exemples.

LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

LA MENSURATION DES CHIENS AUX EXPOSITIONS

Comme je l'ai toujours préconisé, la mensuration des chiens est nécessaire et je dirais indispensable, pour rendre un bon jugement, ainsi que le système de pointage. Au mois de janvier 1926 j'étais appelé à juger les classes de chiens de Bergers, et pour la première fois dans les annales canines du Canada, j'ai appliqué le système de pointage et de mensuration, ce qui m'a permis de juger 21 chiens de berger de races différentes représentant 48 engagements, dans l'espace de temps relativement court de une heure et quinze minutes. Ce résultat a grandement surpris de vieux amateurs qui sont toujours en faveur des anciennes routines qui ne sont bonnes que pour semer la discorde parmi nos amateurs. Nous donnons un rapport d'exposition tenue en France et dont nos lecteurs feront leurs bénéfices.

Exposition spéciale de chiens de berger de Beauce, Asnières

A deux reprises déjà nous avons dit le très grand succès remporté par l'exposition spéciale organisée par les "Amis de Beauceron". Cette exposition, qui s'est tenue sur le terrain coquettement, pratiquement et hygiéniquement aménagé pour la circonstance de la "Réunion des Amateurs de chiens de police, de défense et de guerre" était exclusivement réservée

aux chiens de berger de Beauce. Jamais encore, dans une exposition, quelle qu'elle soit, n'avait été réunie pareille et aussi belle, et même aussi uniforme collection de chiens de berger de Beauce. Ils étaient 71 représentant exactement 120 engagements. Et, l'on peut dire, c'est l'avis de tous les juges, que parmi les sujets récompensés



La dernière importation du Belgium Kennels, Jack de deux ponts, Berger Allemand de haute origine et d'une beauté remarquable.

de simples mentions, la plupart seraient susceptibles de remporter un prix dans une exposition de province!

S'il est des Clubs spéciaux auxquels on peut reprocher d'être des "chapelles" petites ou grandes, ce n'est point ce reproche que l'on peut adresser au club "les Amis de Beauceron"; aussi le résultat est que cette excellente variété de chien de berger a progressé,

et est à un point supérieur à celui d'avant guerre. Que l'exemple et le succès du Club les Amis de Beauceron serve aux clubs spéciaux; qu'ils soient largement, libéralement ouverts à tous, que leur bureau, leur comité se tiennent en contact permanent avec les adhérents, qu'ils organisent des expositions spéciales, mais non point au milieu d'une exposition régionale générale; ces expositions spéciales d'une race, même d'une variété ont toujours eu du succès, et cela est évident, car elles arrivent à grouper les meilleurs éleveurs et amateurs de cette race, de cette variété, les Amis du Beauceron ont suivi l'exemple de la Réunion des

la race. Ça, c'est de la bonne propagande : mais il faut pour assurer la réussite de ces expositions spéciales particulières que les clubs organisateurs ne soient pas des chapelles, petites ou grandes, et que les dirigeants de ces clubs n'aient en vue que l'amélioration et la propagation de la race, et non point leur satisfaction personnelle ou le "business" auquel (sous le manteau) ils se livrent.

Pour ses expositions spéciales particulières, le Club les Amis du Beauceron a adopté un système particulier de jugement, lequel est un demi-retour en arrière, mais très admissible, et même très à recommander pour des expositions spéciales comme celle des Amis du Beauceron : deux juges jugeant ensemble et un arbitre, chargé de départager les deux juges, en cas de besoin. Les juges des mâles à l'exposition des amis du Beauceron furent Messieurs Caillette et Guillou, ceux des femelles Messieurs Legendre et Huleu; les arbitres pour les mâles, le vétérinaire Hérout, pour les femelles, M. Duval (de Rouen) : j'ai suivi avec assez d'attention les jugements, tant des mâles que des femelles, pour affirmer que tous ces connaisseurs peuvent juger n'importe où et n'importe quelle classe de beaucerons. Dirai-je que toise et mètre à rubans furent utilisés? Ce serait mal connaître les juges de chiens de berger qui sont très partisans de ces "aides indispensables". Il est profondément ridicule, j'oserais dire "idiot" de penser, de croire, et surtout de dire que l'on peut se contenter des instruments de mensurations pour juger, mais ce sont des aides indispensables, pour le classement lorsque le standard donne des indications et des précisions suffisantes.



LE DANDIE-DINMONT

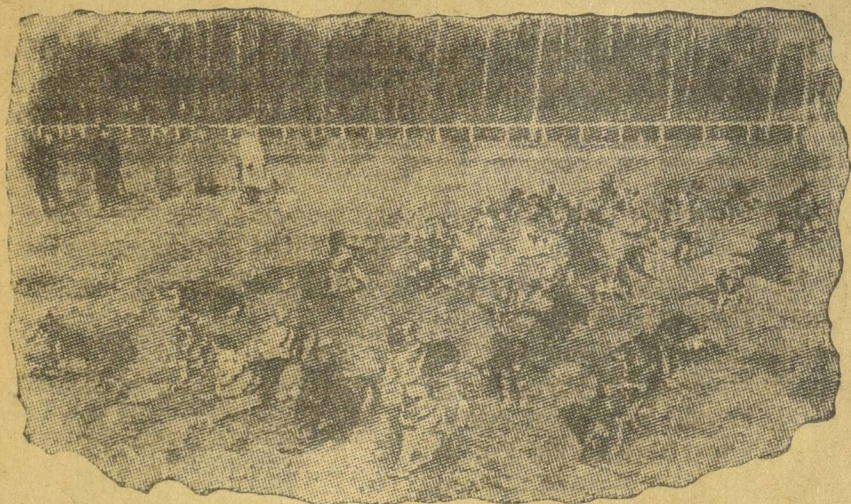
Le Dandie-Dinmont est un terrier de race anglaise, il a été créé par un fermier anglais du nom de James Davidson. Sa couleur est bleu mélangé au rousse. Sa taille varie entre 9 et 11 pouces.

Amateurs de terriers, du club français de chiens de berger belge, des clubs de chiens berger d'Alsace. Avant guerre l'exposition de Compiègne, organisée par le consortium des Clubs de chiens de berger, les expositions spéciales de terriers, ont eu aussi un gros succès.

L'exposition d'Asnières était ouverte, bien ouverte, car l'entrée était libre, et j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs amis des chiens qui ont été séduits par l'allure, l'attitude et le type de nos chiens de berger de Beauce et qui deviendront des fervents de

En C. O. M., deux sujets de tête, excellents tous deux : Marquis, étalon connu et apprécié, à Mme Bouju et un de ses fils, Lajoie de Mouzaïa, à M. Denoual, se sont trouvés en tête en compétition pour la première place, je ne sais quelle était l'opinion des deux juges : MM. Caillette et Guillou, mais les deux sujets étaient près l'un de l'autre, les légers défauts du premier étaient compensés par ses qualités, et des qualités du second compensèrent des défauts légers aussi. Les juges ti-

vétérinaire Aubry se servait de tables de pointage, j'eus la curiosité de lui demander le pointage des deux premiers ; avec des coefficients un peu différents, il était arrivé aux mêmes résultats que le vétérinaire Hérout : Lajoie de Mouzaïa surpassait Marquis de très peu, quelques points. Notez que le vétérinaire Aubry a utilisé les tables de pointage pour les 15 premiers chiens classés, et pour ce faire, il mit moins de temps que les juges qui prenaient des notes.



Ce qu'on peut faire avec de la patience et de la douceur. Cette gravure représente un groupe de 60 chiens de Berger Allemands, soumis à des manœuvres aussi sévères que la Vieille Garde Prussienne.

tulaires eurent recours à l'arbitre, le vétérinaire Hérout : l'examen fut long, consciencieux, minutieux, le vétérinaire Hérout eut recours à la table de pointage : il chiffrâ, et le résultat fut en faveur de Lajoie de Mouzaïa, qui fut classé 1er.

La démonstration de l'utilité des tables de pointage est faite

Ce jugement ne concorde pas avec celui récent du concours général agricole où Marquis fut classé devant son fils ; mais à propos de ce jugement, je dirai, et cet excellent juge qu'est Siraudin—que la maladie retenait au lit et qui ne put assister au triomphe de la race qu'il protège, propage et élève depuis 35 ans—s'était

Pendant les jugements, j'avais remarqué que l'un des assistants d'autour du ring, le vétérinaire Aubry (de Lisieux) notait les chiens qui défilaient et se présentaient aux juges ; le

servi d'une table de pointage, et le résultat fut en faveur de Lajoie de Mouzaïa; mais au concours général le jury était plus que multiple. Dans les chiennes, le 1er prix fut pour Xéris (Bouleau et Fidèle), à M. Langenay; 2e prix, Flora (Ravail champion Sarah), à M. Helard; 3e prix, Mira, à



DACHSHUND A POIL DUR

Ce chien de création Allemande ne diffère du Dachshund à poil ras, que par sa fourrure. Sa couleur est la même, ainsi que la taille. On l'emploie pour la chasse au terrier, dans laquelle il excelle.

Mme Ducray. En C. O. F., 1er prix, Xéris; 2e prix, Tara, à Mme Ducray.

Ultérieurement, nous donnerons le palmarès complet de cette exposition, qui, comme je l'ai dit plus haut marque une date dans l'histoire de l'élevage de notre chien de Beauce. Je ne veux pas terminer sans une mention spéciale à une chienne doyenne d'âge de l'exposition: Javotte (Joyeux-Bergère), de l'élevage de M. Poiret et appartenant au capitaine Pesard. Javotte est née le 15 février 1914 et a fait avec son maître toute la campagne du Maroc; elle ne porte pas son âge, mais néanmoins pour les prix, elle a dû céder le pas à des plus jeunes. Le capitaine Pesard grand amateur de Beaucerons a droit aussi à une mention spéciale; il est venu de la Corrèze, de Brive-la-Gaillarde; c'est du bel amateurisme... D'autres exposants étaient aussi venus de loin et d'assez loin, on en comptait des Vosges (le Dr Lafitte

de Darney), de Savoie (Mme Lejeune, d'Aix-les-Bains), de l'Eure, du Calvados, de Seine-Inférieure, de l'extrémité de la Seine-et-Marne. Cela est une preuve que les Amateurs du Beauceron sont des cynophiles vraiment amateurs; beaucoup savaient qu'ils ne pouvaient prétendre à un prix, ils sont venus néanmoins, très sportivement. Mentions spéciales aussi pour terminer à ceux qui présentèrent des lots: M. Kremer avec un lot de 6 et surtout Mme Bouju, avec un lot de 12.

Messieurs les Amis du Beauceron, faites comme le nègre: continuez; et de ma part, et de celle de tous les nombreux visiteurs: Bravo! Mille fois bravo!... L'autre jour Louis Forest qui est l'un de vos membres d'honneur, écrivait en terminaison d'un de ses si pleins de bon sens "Propos d'un Parisien": "Ah! les hommes avec leur politiciaille deviennent si bêtes, qu'il



LE SPINONE

Les auteurs Italiens disent cette race originaire des Alpes Piémontaises, tandis que les Français lui donnent une origine très voisine au griffon français, néanmoins c'est une bête de grand mérite comme caractère, et on l'emploie beaucoup à la chasse.

m'est agréable, de temps en temps, pour me détendre les nerfs, de parler d'un animal intelligent: le chien"; qu'aurait écrit Louis Forest, ce défenseur acharné de nos races françaises, s'il avait passé une demi-journée au

milieu de ces animaux intelligents, affectueux, et qui savent nous comprendre!

Paul MEGNIN.

De "L'Eleveur", de Paris.

Nouveau née

Nous accusons réception du premier numéro de "La Revue Canine", revue publiée par le Club de chiens policiers du Canada, dont M. R. Généreux est le président. Cette Revue comble une lacune dans le sport canin et mérite l'encouragement des amateurs de chiens de langue française. Au nouveau confrère nous souhaitons tout le succès qu'il mérite.

Albert PLEAU.

—o—

Au moment d'aller sous presse nous recevons la communication suivante du président du Club de chiens de bergers et policiers du Canada, Monsieur E. Rouly.

La Direction.

MONSIEUR A. FORGET

Tant en mon nom personnel qu'au nom du Club de chiens bergers et policiers du Canada dont je suis le président, je me vois obligé de faire quelques remarques sur certains articles écrits par vous dans "La Revue Canine" du mois d'avril.

Vous trouvez regrettable que les dirigeants du Club de chiens bergers, n'aient pas continué d'organiser des expositions spéciales, telle que celle tenue à l'Aréna en 1922, et dont vous étiez l'un des organisateurs.

La raison en est bien simple et vous la connaissez, mais je crois qu'il est nécessaire de la faire connaître à ceux

qui s'intéressent aux races de chiens de bergers.

Cette exposition a été un fiasco complet, et lorsque peu après vous avez donné votre démission, les finances du Club étaient, vous devez vous en souvenir, dans un bien triste état (près de 400 dollars de dettes). Belle organisation que celle de l'exposition de l'Aréna. Grâce à une sage administration et au dévouement de ses membres, le Club de chiens bergers et policiers du Canada a non seulement payé ses dettes, mais a fait l'acquisition de matériel d'exposition et de concours, et a de plus de l'argent en banque.

La leçon nous a servi et lorsque nous organisons une exposition ou un concours, nous nous souvenons de l'exposition de l'Aréna, et jusqu'à présent nous n'avons connu que le succès.

Je trouve en plusieurs endroits de votre revue des doutes sur l'impartialité des juges dans nos concours de chiens policiers.

Mon chien Groenendael (Champion Tomy), ayant remporté en 1924 et en 1925 le championnat de travail pour chiens policiers, je dois vous prévenir, Monsieur Forget, qu'élevant des chiens belges et les dressant, simplement parce que j'aime cette race et pour l'amour du sport, il est une chose à laquelle je tiens avant tout, c'est de toujours avoir été honnête et je ne vous permettrai ni à vous ni à d'autre d'émettre aucun doute à ce sujet. Si Tomy a gagné son titre de champion d'exposition sous 5 juges différents et a remporté deux fois le championnat de travail pour chiens policiers je n'eus jamais à dire merci à aucun juge.

Monsieur Forget je ne suis pas un marchand de chiens, je n'ai pas besoin de bluff ni de réclame tapageuse, mais j'ai, je crois, une qualité qui manque à beaucoup, c'est que si, sur le terrain de concours, comme sur le plateau du juge dans une exposition, je ne connais plus d'amis et fait tout ce qu'il m'est possible de faire pour gagner, je sais néanmoins reconnaître les qualités d'un adversaire, et lorsque Champion Tomy sera battu, ce qui lui arrivera un jour, je saurai m'incliner devant la décision du juge.

Je pourrais, je crois, terminer ma lettre comme vous terminez votre annonce dans la "Revue Canine".

Mes succès répétés m'ont valu la confiance des amateurs, mais aussi l'envie et la médisance des incapables et des imbéciles.

E. ROULY,
1241 St-Denis.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

L'ORIGINE DU JEU D'ECHECS

Louis Reybaud prétend que le jeu d'échecs rappelle la composition des armées indiennes, qui, jusqu'aux temps modernes, ont consisté dans les éléphants, les cavaliers, les chars et les fantassins. D'après l'opinion des savants modernes, l'invention du jeu d'échecs revient à un brahmane indien du Ve siècle, Sissa. ou Sussa.

On raconte que le roi Sirham, ravi de la découverte de Sissa, lui fit offrir la récompense qu'il choisirait lui-même, promettant de l'accorder.

Sissa, qui était un malin, demanda qu'on lui fit don de la quantité de blé que l'on obtiendrait en mettant un grain sur la première case de l'échiquier, deux sur la seconde, quatre sur la troisième, et en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième.

Le roi, qui pensait que cela ferait sans doute une centaine de grains de blés, jura solennellement de faire droit à cette demande bizarre.

On fit le calcul, et la progression annonça au roi qu'il eût fallu 16,384 villes ayant chacune 1,080 greniers, dans chacun desquels il y aurait eu 174,762 mesures de blé, et dans chaque mesure 32,768 grains.

Le roi fut furieux et Sissa n'eut rien.

PENSEES

Nos doutes sont des traîtres qui nous font perdre le bien que nous pourrions faire, en nous détournant de l'essayer.

* * *

Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi; un homme modeste ne parle point de soi.

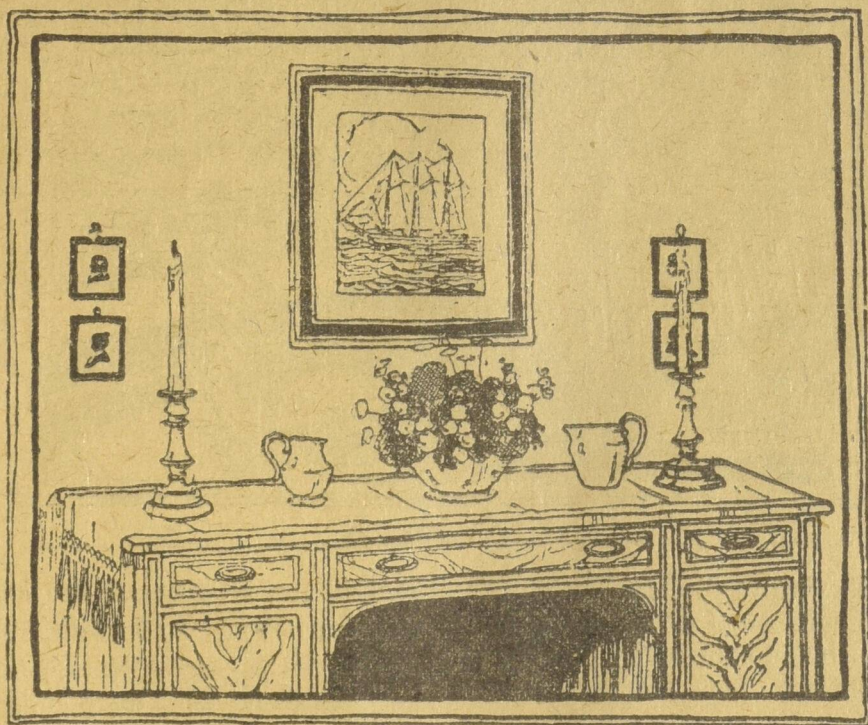


L'Embellissement du Foyer

Les buffets surchargés

On surcharge par trop le buffet de la salle à manger; on en fait une vitrine où sont exposées toutes les ri-

voit mal les choses qu'on voit tous les jours! Enlevez-en tous les objets qui l'encombrent et mettez-les dans l'armoire à glace. Ne gardez que l'essentiel. Remarquez aussi bien les buf-



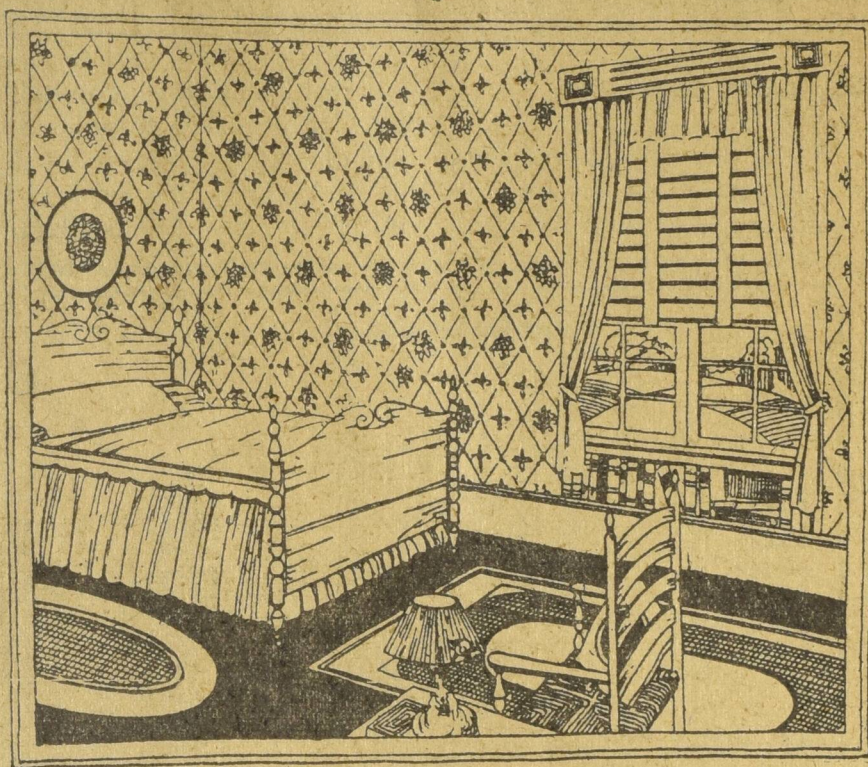
chesses de la maison, un étalage de magasin. Peut-être le vôtre l'est-il? Remarquez-le. Nous vous faisons cette recommandation parce que l'on

fets des gens de votre connaissance. Vous y noterez un amoncellement vraiment excessif: pot de gelée, pot à eau en cristal taillé et verres de cris-

tal taillé aussi disposés sur un cabaret, théière en porcelaine avec ses tasses, réchaud, percolateur, etc. Ailleurs, c'est de l'argenterie, des services complets à café, à thé, des cabarets, des plats de pouding, des candélabres, etc. Ce n'est pas parce que tous ces objets sont en argent qu'ils donnent pour cela un effet plus agréable, s'ils sont en trop grand nombre.

La simplicité avant tout.

à une disposition bien balancée de courbes et de lignes droites, à moins que, avec les modernes, on ne voie la beauté que dans les triangles et les cubes. Voyez cette chambre à coucher. Le papier de tenture est en losanges, d'un ton original et attrayant, où les lignes sont droites. Le décorateur a donc eu soin, pour en briser la



Réduisez votre étalage à une corbeille à fruits ou à fleurs, deux bougeoirs ou candélabres, un plateau en argent, deux ou trois pièces de porcelaine, française, anglaise ou japonaise.

La chambre à coucher harmonieuse

Pour meubler harmonieusement une pièce, quelle qu'elle soit, il faut viser

monotonie, de disposer des cercles et des courbes un peu partout, au centre des carpettes, aux côtés, au chevet et au pied du lit, dans les festons et découpures que vous y remarquez. Et le cadre, à la droite du lit, est ovale. Cette chambre fut décorée pour une jeune fille de 16 ans.

TRAVAUX D'AMATEURS

L'art de laquer les meubles

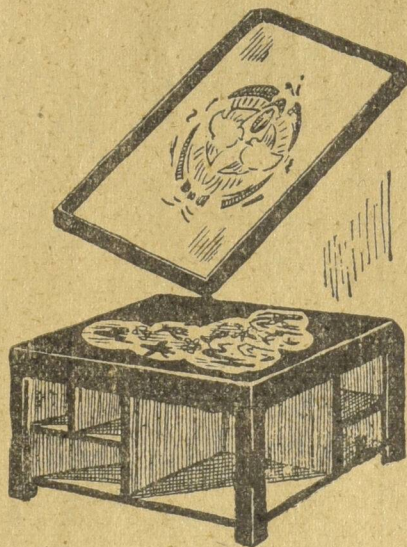


Avec un peu d'adresse et de la bonne volonté, nous pouvons tous et toutes ajouter au décor de notre intérieur quelques enjolivements, toujours appréciés. Près du divan, bas, la petite table laquée par vous-même est fort utile lorsqu'il s'agit de poser les tasses de thé, les livres, ou autres objets.

Mille travaux de ce genre s'offrent à nous, et nous prendrons, si vous le voulez bien, comme premier exemple, le plateau à thé que vous voyez reproduit ici. Il est formé tout simplement de quatre baguettes montées autour d'un fond de bois. Si vous ne pouvez le réaliser vous-même, n'importe quel menuisier l'exécutera très facilement. Il vous restera alors pour votre part, à mastiquer parfaitement les petites infractuosités du bois, qui risqueraient de ne pas donner à votre travail tout "l'uni" possible.

Puis vous poncerez le bois en le polissant soigneusement, à l'aide d'un petit bloc de liège ou d'un morceau de bois aux angles arrondis. Ceci fait, vous recouvrirez votre pièce d'une couche de peinture à l'huile grise que vous laisserez sécher, et vous poncerez le tout afin d'obtenir une surface bien lisse.

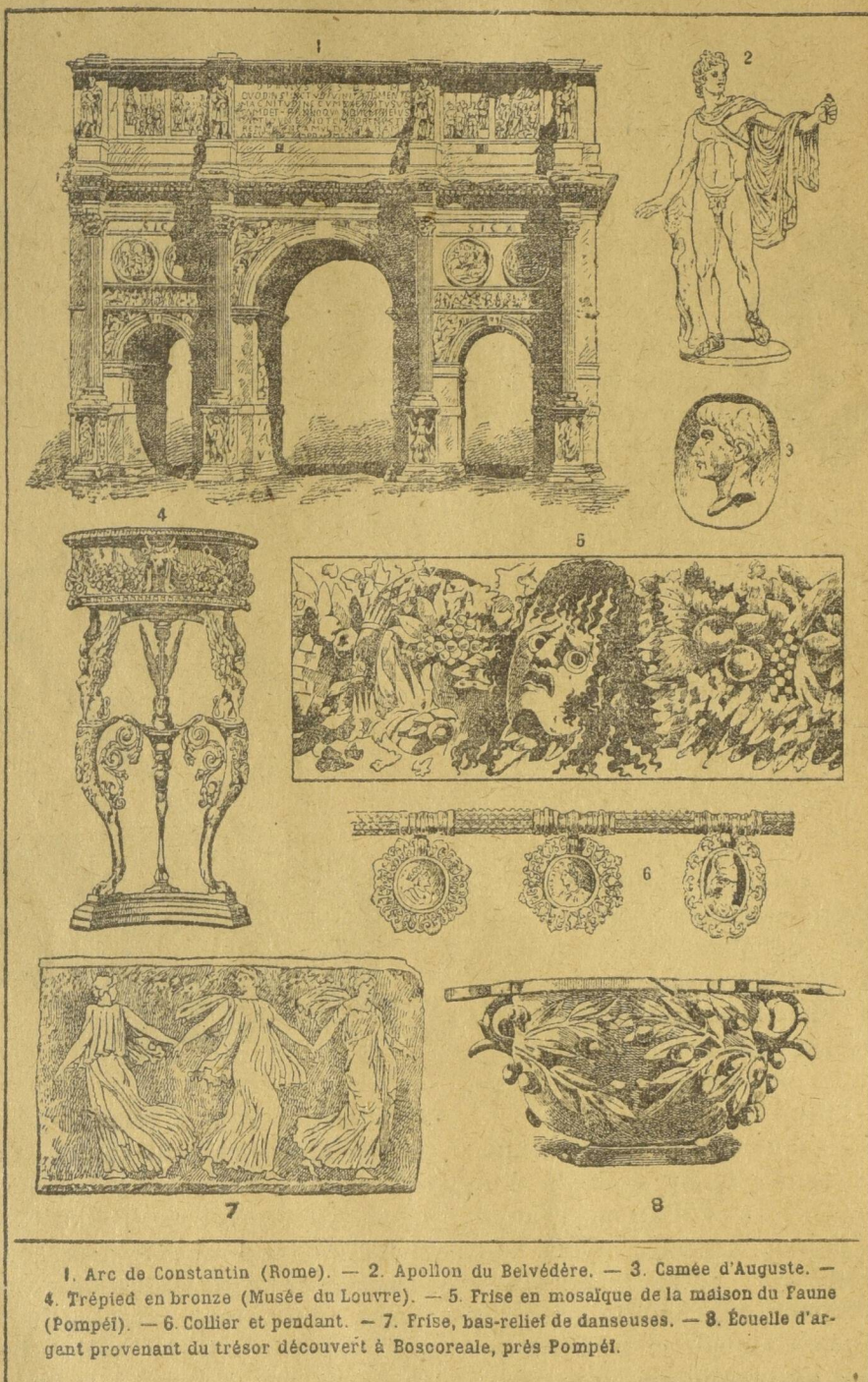
Vous choisirez ensuite votre dessin, que vous tracerez directement sur le bois, et que vous reproduirez à l'aide d'un ponceif, et vous recommencerez à peindre le fond en passant une ou deux couches de ripolin ou de peinture laquée dans la teinte que vous aurez choisie. Cette teinte de fond est très souvent, chez les Chinois et chez



les Japonais, rouge, vermillon ou noir, ce qui donne à leur laque un effet merveilleux. La couche de fond étant sèche, vous peindrez le motif adopté, et lorsque le tout sera très sec, vous passerez sur l'ensemble de votre ouvrage, une légère couche de vernis, qui, sous son léger voile brillant, achèvera de donner à votre oeuvre un certain caractère.

L'ART ET LES ARTISTES

II.—LE STYLE ROMAIN



COLLECTION DES GRANDS STYLES, EN 17 PLANCHES.

Voir la première planche (art grec) dans la Revue du mois de mai.



LES AVANTAGES D'UN PARAPLUIE ASYMETRIQUE

Un inventeur—pardon, une inventrice — a remarqué que, puisque la pluie fouette toujours d'un côté, qui est celui d'où vient le vent, il est parfaitement illogique d'avoir un parapluie dont le manche se fixe en un point qui n'est pas le centre du dôme.



Ainsi, quand la pluie viendra, le porteur n'aura qu'à orienter son instrument de façon à s'abriter le mieux possible.

La chose ne manque pas de logique. On pourra appliquer l'invention aussi bien à une ombrelle qu'à un parapluie. Ce ne serait peut-être pas très joli : mais un parapluie n'est pas un objet d'ornement.

POUR TRACER LES DESSINS SUR BOIS AU MOYEN DU SOLEIL

Lorsqu'on exécute de menus travaux de bois, et pour cet usage, il est commode d'utiliser de vieilles boîtes à cigares, on cherche à orner le coffret ou le plateau avec des dessins plus ou moins finis.

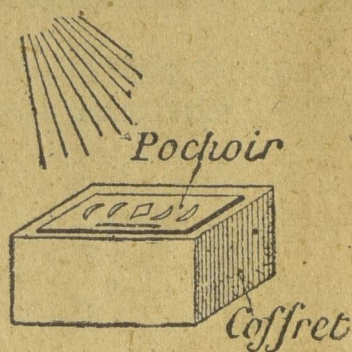
Un procédé original est celui qui consiste à utiliser les rayons solaires pour reproduire des dessins avec un pochoir. Cela demande un temps considérable, mais la main-d'oeuvre est nulle.

On couvre le panneau à décorer avec une cache, comme il en existe pour les travaux au pochoir ordinaire. On peut naturellement exécuter ce pochoir soi-même en ajourant une feuille de carton mince, très opaque, suivant la forme demandée par le dessin.

L'exposition au soleil doit durer deux à trois semaines. On obtient alors un dessin brunâtre, dont les tons et la profondeur varient, bien entendu, suivant la durée de l'exposition. Les bords sont beaucoup plus nets que lorsque l'on fait le dessin avec de la peinture ou même à l'étain.

Les bois qui donnent les meilleurs résultats sont les plus tendres. Le pochoir découpé dans du bois, du carton ou du fer-blanc est fixé sur les surfaces lorsqu'elles sont fraîchement rabotées. Il faut éviter que le pochoir ne se déplace ou ne s'enroule, et pour

cela, il est commode de placer une plaque de verre et au besoin des poids. Lorsqu'on juge que la teinte obtenue est suffisante, on enlève le pochoir et on fixe le dessin en le polissant et en recouvrant la surface avec du vernis. Le grain du bois est lissé en premier



*Après 15 jours
d'exposition
au soleil*

lieu avec une mixture de graine de lin bouillie et de térébenthine; on prend une petite quantité de ce liquide que l'on fait pénétrer dans le bois. On peut, évidemment, appliquer tous les procédés de vernis au tampon pour terminer la surface.

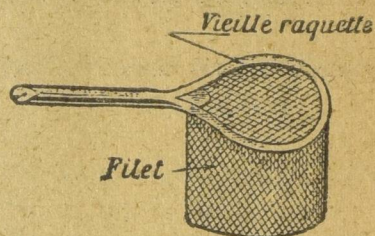
FAIRE AVEC UNE RAQUETTE UNE ÉPUISETTE

Il n'est pas nécessaire d'acheter une épuisette lorsqu'on peut en fabriquer soi-même, à ses moments perdus, une qui soit très satisfaisante.

L'armature consiste en une raquette de tennis très usagée dont on a ôté les cordes et en un morceau de filet à pêche, de filet ordinaire ou encore d'un filet tricoté avec du fil de ligne de pê-

che. Ceci, si l'on est à la plage et si l'on trouve un pêcheur complaisant qui vous indique la manière de faire.

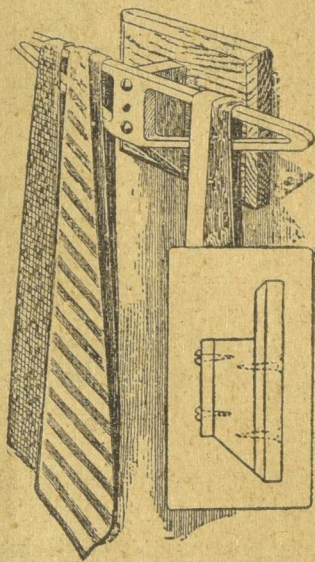
En premier lieu, on ôte toutes les cordes de la raquette, et on nettoie bien les trous percés dans le bois pour permettre à de nouvelles cordes de



passer dedans. Le filet est fixé de la façon voulue et les extrémités sont attachées au cadre à l'aide des trous. Le bois reçoit ensuite une application de vernis pour le protéger de l'eau.

UN PORTE-CRAVATES TRÈS PRATIQUE

On s'est efforcé, dans la réalisation du porte-cravates illustré ci-contre, de faire un objet de bonne apparence,

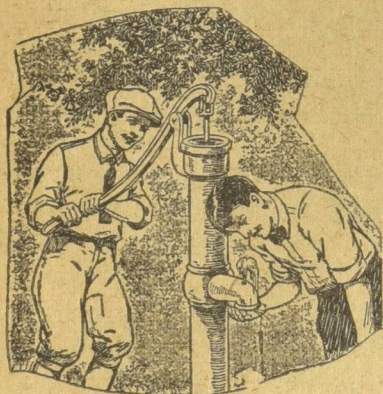


simple et pratique. La base du râtelier est formée d'un morceau de bois blanc carré et à bords biseautés. Un bloc de

deux pouces d'épaisseur soutient le porte-cravates proprement dit à sa base. On donne à ce râtelier la forme qu'on veut et il n'est pas du tout nécessaire d'adopter la nôtre. Une simple planchette clouée au bloc et assez longue pour supporter une vingtaine de cravates fera amplement l'affaire.

LES ABREUVOIRS SANITAIRES

On trouve sur les fermes et dans les petites villes des abreuvoirs, petites fontaines où l'on se désaltère. Les seuls abreuvoirs que l'on trouve dans les grands centres sont hygiéniques, les autres sont dangereux. Pour qu'un abreuvoir soit sanitaire, il faut qu'il



soit percé à son tuyau de décharge. Si une fontaine ne l'est pas, percez-la à l'endroit où boit le jeune homme. Vous pompez l'eau lentement et celui qui boit met la main sous le tuyau pour l'obstruer. Ainsi l'eau jaillit par l'ouverture et c'est à ce jet que vous buvez.

DES LACETS METALLIQUES

On fabrique et vend depuis quelque temps en Angleterre des manières de petits crochets métalliques destinés à remplacer les lacets ordinaires, ces

cordons de coton qu'on passe dans les oeillets de la chaussure pour la serrer. Ces crochets sont en métal et retiennent deux rangées d'oeillets. On les



passe tout entiers d'un côté tandis que les deux pointes s'accrochent de l'autre. Ils restent toujours à la chaussure et durent une vie entière.

POUR CONSERVER LES FLEURS

Lorsque l'on veut conserver plus longtemps les fleurs, on peut essayer le procédé suivant: on coupe un peu



l'extrémité des tiges et on les met dans un vase rempli d'eau, où on verse une goutte d'ammoniaque et une tou-

te petite pincée de sel. Si le temps n'est pas froid, on laisse le vase toute la nuit sur les bords d'une fenêtre. Tous les matins on change l'eau du vase et on ajoute la goutte d'ammoniaque et le sel. Les fleurs conservent ainsi leur fraîcheur pendant un temps relativement long. On peut garder des roses toute une semaine sans qu'elles se fanent. Les fleurs cueillies depuis plusieurs heures ne se conservent pas aussi bien, mais elles reprendront leur éclat et paraîtront plus jolies.

POUR RAVIVER LES TAPIS

Dans les endroits qui ne sont pas foulés aux pieds, les tapis prennent une couleur teinte sombre; pour raviver les couleurs on peut les broser à



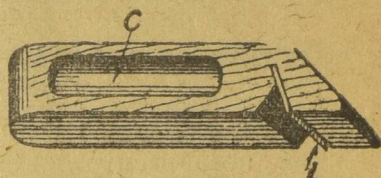
l'eau vinaigrée dans la proportion d'une cuillerée à soupe par pinte d'eau ou d'une demi-cuillerée d'ammoniaque.

UNE LAME DE RASOIR UTILISEE COMME RABOT POUR LES TRAVAUX FINS

Un rabot utile et commode peut être fabriqué en introduisant une lame de rasoir de sûreté dans un support en bois, comme il est montré sur le croquis. L'ouverture dans la poignée en bois tendre est coupée à l'aide d'une scie ou de la manière pratique

que l'on veut. On ménage aussi une ouverture au dos, pour permettre aux copeaux de sortir.

La forme de la poignée doit être telle que la lame, restant en place pendant l'usage, puisse être enlevée ensuite.



Tous les modèles de lames de rasoirs de sûreté pourront servir et une lame pourra travailler assez longtemps sans perdre son tranchant.

Ce rabot est utilisé dans la menuiserie fine, là où un rabot ordinaire serait trop large pour finir les coulisses d'une vieille table. Ce rabot peut servir également pour les marqueteries.

COMMENT REPARER UN TROU DANS UN MUR D'APPARTE- MENT

On s'aperçoit souvent, lorsque l'on veut repeindre une pièce ou la tapisser de papier neuf, que l'enduit de plâtre est endommagé en plusieurs endroits par des chocs, le frottement des meubles ou des crochets de suspension de cadres.

On peut aisément remédier à tout cela.

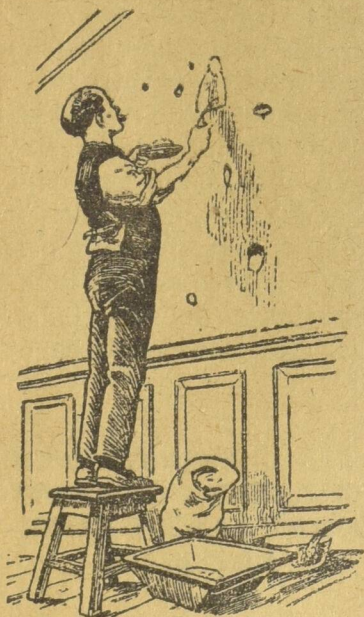
Commencer par dégager le trou, en ne craignant pas d'enlever les morceaux de plâtre à demi détachés, que la poussière du plâtre neuf ferait infailliblement tomber. Il advient en particulier que le plâtre s'écaille ainsi sous l'influence de l'humidité.

Dans ce cas, il ne faut pas craindre d'opérer large. Puis, quand l'emplacement est bien gratté, tout en laissant

les rugosités qui font adhérer le plâtre neuf, on bouche le trou.

On emploie pour cela du plâtre de finesse moyenne, gâché avec la quantité d'eau nécessaire pour former une pâte de consistance qui permet un travail aisé.

Avec une truelle, mettez dans la cavité à boucher du plâtre que vous égaliserez ensuite soigneusement. Comme il a une tendance à gonfler au



moment où il fait prise, il vaut mieux qu'il soit plutôt en retrait sur la surface du mur.

Quand il est complètement sec, grattez la surface au moyen d'une lame quelconque—de préférence une lame de cuivre—pour éviter que cela forme une saillie disgracieuse.

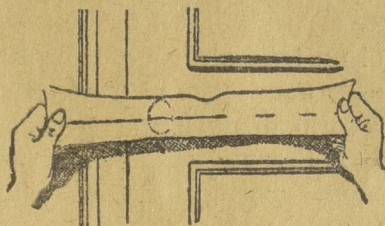
Et puis tapissez ou peignez.

COMMENT ON REPASSE SES COLS MOUS SANS FER NI CHALEUR

Il peut vous arriver, surtout à la campagne, d'éprouver des difficultés multiples pour avoir des fers à repas-

ser, et surtout du feu quand vous en avez un besoin urgent pour le lendemain. Voilà le moyen d'y remédier.

Imbibez d'eau votre col propre. Puis essorez-le énergiquement. Lavez une poignée de porte ronde, émaillée de préférence.



Prenez chaque bout de votre col ouvert dans chacune de vos mains, et passez-le en le pressant fortement sur la poignée, dans les deux sens. Laissez-le sécher en le disposant à plat sur un linge ou à cheval sur une ficelle, et votre col, une fois sec, aura l'aspect d'un col repassé d'une façon impeccable.

Vous pourriez le faire le soir et le col sera sec le matin. Bien entendu, seuls les cols mous pourront être traités ainsi.

POUR FAIRE UN TABLEAU NOIR POUR ENFANTS

On peut constituer un tableau noir pour des enfants à l'aide d'un store servant à se protéger du soleil, monté sur son rouleau.

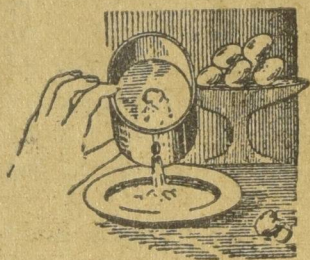
On coupe ce store sur trois pieds de long environ, on ourle l'extrémité inférieure et on insère la baguette dans l'ourlet, de la manière habituelle. On se procure de la peinture noire à ardoise et on en applique d'abord une couche sur un côté du store, puis, quand cette première couche est sèche, on en applique une seconde.

Un tableau noir de cette sorte est pratique et très robuste. On peut le

fixer au mur à l'aide des montures ordinairement employées pour les stores. Il peut être ensuite roulé d'une manière peu encombrante lorsqu'on ne s'en sert plus.

POUR SEPARER LE BLANC D'OEUF DU JAUNE

Voici un truc qui rend d'assez bons services quand on veut séparer le blanc d'un œuf du jaune: prenez une boîte de conserves vide d'assez petites dimensions (boîte de sauce tomate, par exemple). Coupez-la de façon qu'elle ait environ près de deux pouces de haut. Sur le côté, découpez un



trou rond et donnez un coup de lime aux arêtes de cet orifice afin de faire disparaître les parties coupantes.

Pour séparer le blanc du jaune, cassez l'œuf dans la boîte, puis inclinez-la jusqu'à ce que le blanc s'écoule par l'orifice, qui est trop petit pour livrer passage au jaune. La séparation se fera ainsi très facilement.

TOUS PEUVENT AIDER A L'ENRICHISSEMENT DE NOTRE HISTOIRE

Suggestion du "Bulletin des Recherches Historiques"

Si vous avez chez vous des livres canadiens, des brochures canadiennes, des portraits de personnages canadiens, des gravures canadiennes,

des actes de notaires, des lettres anciennes, des "papiers" canadiens de quelque nature qu'ils soient, qui vous embarrassent, ne les détruisez pas.

Qui vous a dit que ces choses ne sont pas utiles pour l'histoire.

Faites un paquet de tous ces riens, et envoyez-le par messagerie (express) aux Archives de la province de Québec, au Palais législatif, à Québec. Celles-ci seront heureuses de payer les frais du transport.

Si ces papiers ne sont d'aucune utilité, les Archives les mettront simplement au rebut. S'ils valent quelque chose pour l'histoire, les Archives de la province de Québec leur donneront une place d'honneur sur leurs rayons. Les Archives font revivre le passé, et le passé de la province de Québec est le patrimoine de tous les Canadiens-français. Que tous contribuent à le grandir!

TOUS LES CHEMINOTS D'EUROPE RECLAMENT L'ESPERANTO COMME LANGUE INTERNATIONALE

L'Esperanto, cette langue internationale dont tous les socialistes du monde voudraient nous imposer l'étude, gagne encore du terrain. Tous les employés de chemins de fer de l'Europe, surtout ceux de l'Europe Centrale, en réclament l'adoption.

Norman Angel, le célèbre pacifiste anglais, auteur de "La Grande Illusion", écrivait récemment à ce sujet dans "The London Daily Herald":

"Le temps est-il enfin venu où nous verrons les Ministres de l'Instruction Publique des cinq ou six plus grandes nations de l'Europe imposer dans les écoles l'étude de l'Esperanto, la langue de l'avenir."

L'AVEU

NOUVELLE

Par JEAN BARANCY

I

C'est le vieux médecin du pays qui me raconta cette histoire :

Lorsque l'abbé Hégel vint prendre possession de sa modeste cure à Bellonne, non loin de la petite ville que j'habitais alors, il amenait avec lui sa mère, une paysanne veuve depuis longtemps, très vaillante et intelligente, et son frère Damien, un adolescent blond qui venait à cette époque de terminer ses études au collège de ma petite ville où il avait, enfant, obtenu une demi-bourse méritée par ses succès scolaires.

Damien avait 18 ans, l'abbé en avait trente-quatre et il aimait son frère avec une tendresse et une sollicitude paternelles que l'on ne tarda pas à remarquer et qui, tout autant presque, que l'aménité de son caractère et la cordialité de ses manières, lui attirèrent la sympathie de ses ouailles vite au courant des sacrifices qu'il s'était imposée et s'imposerait encore pour lui.

Madame Hégel et Damien vivaient en effet des seules ressources de l'abbé ayant hérité en propre d'une vingtaine de mille francs légués par le parrain généreux dont son père et sa mère avaient pendant des années géré, à titre de métayers travailleurs et consciencieux, la propriété vendue à sa mort.

Ce n'était pas beaucoup et la cure de campagne n'augmentait guère ses revenus.

La chère maman Hégel, très loquace et expansive en dépit de ses respectueuses remontrances, racontait ainsi leurs petites affaires à qui voulait l'écouter moins, cependant pour le plaisir de bavarder, que par fierté de ses fils, pour vanter les mérites de l'aîné et raconter les triomphes du cadet qui, au collège, avait toujours remporté les plus beaux succès et dont son frère voulait, coûte que coûte, satisfaire la vocation qu'il disait avoir pour la médecine.

Effectivement ce fut à peine si Damien, reçu bachelier, passa deux mois à Bellonne. Parti à Paris, les gens ne pensèrent plus beaucoup à lui et ne s'en occupèrent que pour demander de temps en temps de ses nouvelles à sa mère ou au curé qu'ils tenaient de plus en plus en estime et en affection depuis qu'ils le voyaient seconder vaillamment sa mère dans le petit lopin de terre attenant au presbytère et qui, bien travaillé, leur rapportait assez de légumes pour leur nourriture de l'année.

Ils avaient quelques poules, cinq ou six lapins, une chevrette et leurs modestes revenus se trouvaient accrus du bénéfice que Mme Hégel savait en tirer car il fallait subvenir aux dépenses forcées de l'étudiant à Paris.

Le curé "pas fier pour deux sous", disaient les villageois, surveillait quelquefois la chèvre en lisant son bréviaire quand sa mère l'avait conduite au communal, et les gens qui le rencontraient s'arrêtaient un instant pour lui parler, s'intéressant à lui comme il

s'intéressait à eux dont il attirait la sympathie en les questionnant sur leurs travaux, leurs récoltes, leur famille, avec un bon sourire sur les lèvres, un sourire heureux en ce temps-là.

Tous les paysans n'assistaient pas aux offices le dimanche et c'était sa seule grande peine, mais tous l'aimaient et il espérait bien arriver, sans brusquerie, sans heurts, et avec de la patience à ramener au bercail le troupeau rebelle mais non méchant.

— Je suis content de ma petite paroisse, disait-il à ses confrères qu'il allait voir ou qui le visitaient, un seul garçon du village me donne de la préoccupation et, plus même, car j'éprouve une sorte de répulsion à son égard. Certes je ne la lui manifeste pas et m'efforce, au contraire, de me montrer toujours prévenant et bon envers lui en pure perte, d'ailleurs...

Ce garçon, souci de l'abbé, avait vingt-deux ans, solide et rablé comme un jeune chêne, il était beau de formes et de visage, avec des yeux bruns, hardis et durs, dont le regard inspirait à tous une impression d'effroi irraisonnée.

On le disait sournois, mauvais, facilement querelleur et il affectait de siffler quand il rencontra l'abbé.

II

Damien resta trois ans à Paris.

De la "Capitale" comme on disait encore à Bellonne, à ce petit coin perdu au milieu des montagnes, le voyage qui s'effectuait alors moitié en diligence et moitié en chemin de fer, était fort long et trop coûteux pour que son frère put lui envoyer l'argent nécessaire, et l'étudiant sérieux et travailleur, trouvait moyen d'employer le

temps de ses vacances à tenir les comptes d'une maison de commerce dont le paiement rémunérateur servait ensuite à ses inscriptions.

L'abbé eut cependant été heureux de revoir et d'embrasser cet enfant de son cœur et de procurer cette même immense joie à la chère Mme Hégel mais il fallait bon gré, mal gré, économiser et se contenter de penser à l'absent et d'évoquer les beaux rêves qui, Dieu aidant, se réaliseraient. Oui, certes, Damien réussirait et le succès de l'avenir serait la compensation des lutttes du présent. Ses professeurs le citaient à ses condisciples, il l'écrivait à son frère avec fierté et, jusqu'à son retour, pendant ce long terme de l'absence, ces bien-aimées lettres consolèrent et soutinrent ceux dont il était séparé. Enfin il put venir.

Maintenant ils l'avaient là, près d'eux, et la peine, les soucis, les regrets, tout était oublié, s'annihilait dans cette joie du revoir, tout s'effaçait devant la seule préoccupation de le chérir et de le choyer.

C'était en juillet et il ne repartirait qu'en octobre. Il passerait donc près de trois mois au milieu de ceux qu'il aimait tant, dans ce cher petit coin de campagne dont le souvenir ne l'avait pas quitté un seul jour et que là-bas, dans la solitude et le silence de sa vie studieuse, il revoyait comme un point lumineux au fond de sa pensée.

Ah! les longues, les bonnes promenades qu'il fit avec son frère à travers les bois et les brandes! Leur cœur vibrant à l'unisson, leur âme ouverte aux mêmes enthousiasmes. Ils ne rencontraient presque jamais personne dans leurs randonnées, qu'un bûcheron ou un laboureur ou quelques pâtres avec qui ils s'arrêtaient et parlaient un instant et c'était tout.

Un jour cependant ils croisèrent dans le chemin qu'ils suivaient une troupe de moissonneurs et de moissonneuses, beaux garçons et belles filles au teint hâlé, aux cheveux bruns, aux lèvres rouges, resplendissants de jeunesse et de santé, qui causaient et riaient bruyamment en revenant des blés.

Tous les hommes levèrent leur chapeau en passant devant eux et les femmes dirent poliment bonjour. Seul, Pierre Jeantou, le paysan aux yeux surnois, les toisa sans dire un mot et Damien, qui le voyait pour la première fois en éprouva une indéfinissable impression de malaise.

L'Abbé et son frère s'arrêtèrent un instant et se retournèrent pour regarder encore les robustes travailleurs et allaient continuer leur chemin lorsqu'une autre jeune moissonneuse apparut au détour de la route, une retardataire qui marchait vite pour rattraper les autres mais qui, tout-à-coup, interrompit sa course en reconnaissant le curé.

—Bonjour messieurs! dit-elle.

—Bonjour mon enfant, répondit-il, tandis que Damien retirait son chapeau; comment va-t-on chez vous?

—Oh! très bien, grâce à Dieu! répondit-elle. Et chez vous de même j'espère?

—Chez nous de même, répéta-t-il en souriant.

—Nous avons été inquiets de Mme Hégel, reprit-elle; elle ne vient plus nous voir. Pourquoi?

—Sans doute, Mademoiselle, répliqua l'étudiant, parce que ma présence lui donne un peu plus d'occupation; depuis mon arrivée ma mère sort très peu et...

—Vous êtes monsieur Damien?... interrompit-elle.

—Mais oui, fit l'abbé; c'est lui dont notre mère parle si souvent à la vôtre.

—Et toujours pour en dire beaucoup de bien! riposta-t-elle tandis qu'une rougeur plus vive colorait soudain son délicieux visage. Ma mère serait bien contente de vous connaître, Monsieur!

—Nous irons chez vous tous ensemble dimanche, après les vêpres, dit l'abbé.

—Oh! quel bonheur! s'écria-t-elle enfantinement. Je préviendrai à la maison. Au revoir donc Monsieur le curé, au revoir Monsieur Damien. Maintenant je vais courir pour rattraper nos gens.

Elle courut en effet, soulevant sous son pas léger la poussière argentée du chemin et elle était déjà loin qu'ils la suivaient encore du regard.

Avec ses dix-sept ans, ses clairs yeux ingénus, et le joli rire de sa bouche fraîche comme une fleur, la petite moissonneuse, aussi blonde que ses blés, emportait déjà le rêve juvénile de Damien.

—Cérès!... murmura-t-il.

L'abbé ne l'entendit pas.

Il lui raconta en marchant que Suzanne Marty—Suzon comme on l'appelait plutôt—était la fille de riches agriculteurs demeurant aux "Aiguettes", à environ deux kilomètres de Bellonne et que, sortie de pension depuis deux ans, elle avait été sagement élevée en vue de faire d'elle plus tard une femme à la fois suffisamment instruite et bonne maîtresse de maison comme il conviendrait à sa situation.

Les Marty pensaient déjà à l'établir prochainement et l'on chuchotait dans le pays qu'elle épouserait vers le printemps prochain Pierril Jeantou, déjà riche et à qui reviendrait un jour un très gros héritage.

Le bruit se répandait de cet héritage et de cette union, mais lui l'abbé savait bien qu'elle n'aurait pas lieu ; il savait aussi comme tout le monde le désir de Pierril d'épouser Suzanne qu'il courtisait et importunait de ses assiduités car elle ne tenait pas à lui. Il l'avait demandée en mariage et, sans la lui avoir refusée catégoriquement, les Marty, connaissant le caractère jaloux et vindicatif du garçon et n'osant pas le blesser dans l'appréhension d'une vengeance, avaient donné le prétexte des seize ans que la fillette avait alors, pour retarder le plus possible une réponse définitive. Elle était trop jeune, trop enfant encore, il fallait réfléchir et savoir patienter...

Ce prétexte malheureusement perdait chaque jour de sa valeur. Voici que Suzanne avait un peu plus de dix-sept ans et quel autre motif trouver lorsque bientôt son despotique amoureux se présenterait de nouveau ?

Le pauvre Marty, d'esprit pusillanime, se mettait à la torture d'autant plus qu'il n'ignorait rien des racontars du pays et des espoirs tenaces de cet indésirable prétendant que sa femme et sa fille le suppliaient d'évincer.

— Tant pis ! avait fini par dire Suzanne ; pour moi je dirai, non ! toujours non ! Et l'on ne me mariera pas par force j'imagine ?

— Elle a dit ça ? demanda Damien.

— Tel que, répondit l'abbé, et devant moi, un jour que ses parents étaient venus avec elle au presbytère pour me demander conseil.

— Et quel conseil as-tu donné ?

— Celui de s'en tenir au refus de Suzanne. C'est une petite fille énergique qui ne cédera pas, j'en suis convaincu. Comme Pierril ne s'est pas présenté de nouveau, Marty se trouve, actuellement, assez tranquille mais ses transes vont recommencer quand

il plaira au garçon de récidiver sa demande. Il a peur de lui.

— Ah ça ! mais il est donc réellement à redouter, ce Pierril ?

— Je ne le crois pas, répliqua l'abbé. C'est, à vrai dire, un sauvageon de caractère peu commode mais il ne faut pas juger sur les apparences.

— Il ne te salue jamais et siffle quand il te voit.

Il n'aime pas les prêtres parce qu'il n'a pas de religion et je suis bien aise que Suzanne le refuse ; mais, au fond, peut-être n'est-il pas méchant et j'espère arriver...

— Ta, ta, ta ! interrompit Damien, tu n'arriveras à rien qui vaille et j'ai éprouvé, en le regardant, une répulsion presque angoissante.

— Parce que, ayant entendu parler de lui dans le village, tu es prévenu contre lui. Mon cher enfant, il faut savoir être miséricordieux et ne pas s'abandonner à des impressions qui s'effacent.

— Il y a des impressions qui ne s'effacent pas... reprit l'étudiant.

Eh oui ! il y en a qui ne s'effacent pas et l'abbé en eût été convaincu s'il avait pu, plusieurs jours après leur entretien, lire dans le cœur de son frère où restaient intact comme à cette heure, le souvenir du joli visage et des yeux candides de la petite Suzon.

III

Lorsque, deux mois après l'étudiant reparti à Paris, la demande de Pierril Jeantou était bien définitivement reléguée dans l'oubli et Suzanne Marty était fiancée à Damien Hégel, qui l'épouserait, quand ses études terminées, il serait reçu docteur et s'établirait à Carpezon, la ville voisine où un vieux médecin de leurs amis lui céderait sa clientèle.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

La mère Hégel et l'abbé furent très heureux de cette décision qui leur donnerait pour fille et pour soeur cette créature d'élite aussi intelligente que bonne et jolie.

Mais alors les transes de Marty le saisirent de nouveau car Jeantou se présenta à la veille des fiançailles officielles et il fallut bien, dès lors, le prévenir et l'évincer irrémédiablement.

Il ne se plaignit pas et ne se rebella pas contre le mauvais sort qui, dit-il à quelqu'un, l'accablait; mais il devint plus sombre, plus taciturne encore, évita de rencontrer la famille Marty et siffla plus narquoisement que jamais au passage de l'abbé. D'abord on le remarqua avec un peu d'inquiétude, et puis on s'habitua à sa sauvagerie dont il était, d'ailleurs, coutumier et qui s'accroissait seulement.

—Le garçon a mauvaise tête, pensaient les gens et Suzanne eut été malheureuse avec lui; mais puisqu'il n'a pas témoigné de colère c'est donc, qu'au fond, il n'est pas aussi vindicatif qu'on le supposait.

IV

Damien revint au mois de juillet suivant avec l'âme en joie de revoir sa fiancée, cette exquise petite Suzon dont les yeux câlins le grisaient comme un philtre. La bonne mère Hégel et l'abbé ne furent pas jaloux de cette tendresse nouvelle. Ils aimaient tant leur cher enfant que tout ce qui faisait sa joie, faisait aussi la leur et leurs meilleures heures étaient celles où, tous les trois réunis dans l'intimité de leur mutuelle affection, ils évoquaient ensemble l'avenir rayon-

nant à travers le prisme de leur rêve.

L'abbé se voyait déjà bénissant l'union de son frère et de Suzanne. Il mettrait ce jour là ses plus beaux ornements de fête et la nouvelle épousée marcherait, pour se rendre à l'Eglise, sur une jonchée de verdure et de fleurs.

La mère Hégel souriait au premier né dont elle serait la marraine, un enfant qui serait blond comme Suzanne et, plus tard, savant comme Damien qui, installé à Carpezon, si près de Belonne, pourrait presque journellement venir au presbytère.

On l'aimait car il était bon, il gagnerait assez pour vivre une vie tranquille exempte des fièvres et des agitations d'une grande ville et, s'il avait deux fils, qui savait si quelque jour l'un ne voudrait pas être prêtre comme le cher oncle abbé?

Les rêves ne coûtent rien...

Hélas ! ils tombèrent brusquement à terre avec les ailes brisées. Ces heureux rêves qui, la veille encore, volaient si hardiment vers l'avenir, et le deuil et le désespoir les remplacèrent brutalement dans le coeur du pauvre abbé et dans celui de sa mère car des bûcherons rapportèrent un soir au presbytère le corps inerte et déjà froid de l'étudiant.

Ces hommes l'avaient trouvé gisant, couvert de sang, au fond du ravin des Aigues en ce moment à sec. La mort devait être survenue depuis plusieurs heures déjà et était due à la fracture du crâne lorsqu'il était tombé sur les pierres nues et déchiquetées du ravin.

Comment le malheureux n'avait-il pas évité le danger ? Il savait bien pourtant qu'à cette époque de l'année où la flore est d'une exceptionnelle vigueur dans cette contrée, il fallait se méfier, prendre des précautions, ne

pas marcher au hasard. Et d'ailleurs, il connaissait le pays, ce coin de la montagne surtout.

Comment, sentant les branches et les herbes qui dissimulaient l'orifice se dérober sous ses pas, ne s'était-il pas retenu aux lianes qui pendaient aux parois du roc ? On voyait à ses mains qu'il n'avait tenté aucun effort. Sans doute était-il tombé subitement, en arrière peut-être...

Cette épouvantable catastrophe jeta la consternation dans le village et de ce jour néfaste, data pour le pauvre abbé une tristesse farouche que rien ne put dompter, qui s'accrut plus encore s'il se pouvait à la mort de sa mère tuée par le chagrin quelques mois après et à laquelle Suzanne prit une si large part que, refusant toujours de se marier, elle devint une vieille fille restée fidèle au souvenir de celui qu'elle avait, comme lui, si tendrement aimé.

Et les années succédèrent aux années.

V

C'était décembre. Une bise aigre sifflait dans la campagne, entre les branches dénudées des arbres qu'une sorte de grésil plutôt que la neige cinglait au passage.

Dans cette nuit noire et glaciale une seule lumière vacillait dans le village.

Bien qu'il fut près de minuit l'abbé Hégel n'était pas couché, travaillant encore dans sa chambre au premier étage du presbytère.

Tout-à-coup il fut arraché à son travail et à ses réflexions par deux coups de marteau violemment frappés à la porte. Sa servante, Sophie, vieille et quelque peu rhumatisante était au lit depuis longtemps, et ce fut lui qui

après avoir ouvert le judas pratiqué dans la porte, demanda le nom du visiteur nocturne et qui, l'ayant reconnu, le fit entrer juste au moment où la servante effarée arrivait en achevant d'épingler son fichu.

— Quelqu'un est donc bien malade chez toi, mon pauvre Toussaint? demanda-t-il attristé au jeune paysan qui venait le chercher.

— Non, pas chez moi, monsieur le curé, répondit-il, mais dans une maison proche de la nôtre. C'est pour Pierril Jeantou.

— Pierril Jeantou? répéta le curé tellement surpris qu'il pensa n'avoir pas compris; tu as dit... Pierril?

— Lui-même, monsieur le curé. Y paraît qu'il se sent mourir et il veut vous voir. Des fois, vous savez, au dernier moment on a peur tout de même... Il a été si mauvais toujours! Il peut bien avoir peur allez! Je sais bien que...

— Tais-toi! interrompit l'abbé. Au fond il n'était pas si méchant que ça. Soyons indulgents et, surtout, ne médisons pas. Mais si je me trompe, j'ai aperçu ce pauvre Pierril aujourd'hui même, non loin des Aigues.

— Justement, vers les quatre heures du tantôt n'est-ce pas? Moi aussi je l'ai rencontré par là à la même heure. Je revenais de Carpezu et il m'a vu comme je le voyais, à preuve qu'il m'a crié:

— Eh! Toussaint! Je te dis adieu, tu sais! Je pars en voyage. Je lui ai répondu:

— Adieu donc, Pierril, et bon voyage! Si c'est pour quatre heures vingt à la station, vous pouvez vous dépêcher...

Et je continuai mon chemin sans plus seulement penser à lui lorsque, tout à coup, un grand cri, un cri que

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS

BOITE 37

WINDSOR, ONT.

Employez "DEPILO"



PROCÉDE
MODERNE,
EFFICACE
ET SANS DANGER.
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

l'écho répéta, arriva jusqu'à moi, et je compris tout de suite qu'il venait du ravin. Pour lors je suis revenu sur mes pas en courant et jé n'ai plus vu Pierril nulle part:

—Pierril! que j'ai appelé, où donc que vous êtes?

Il n'a pas répondu et, tout de suite, j'ai pensé au ravin. Je m'en suis approché et en me retenant des deux mains à des ramilles qui poussent tout à fait sur le bord j'ai regardé dans le fond. Ah! monsieur le curé; il était tombé, le pauvre! et ne donnait plus signe de vie quand on a pu le retirer de ce précipice. Pensez donc, la chute d'abord et puis, le temps d'aller chercher du secours et de revenir... On le croyait fini; ce n'est que bien après qu'on a pu le ranimer et...

Pendant qu'il parlait, l'abbé chausait devant lui ses gros souliers ferrés comme ceux d'un paysan.

—Tu finiras de me raconter cela en route, mon fils, interrompit-il; partons, je suis prêt.

—Et votre manteau, monsieur le curé? demanda la vieille Sophie. Ah bien: il ne faudrait pas l'oublier par ce temps. Il faut que vous ayez du courage pour vous en aller comme ça dans la nuit, avec cette neige et cette bise. Et pour Pierril encore lorsque...

—Taisez-vous, ma bonne, dit-il, éclairez-nous un peu car la lanterne de Toussaint n'est guère brillante.

Il endossa vivement son manteau qu'elle lui présentait et tandis que sa servante, debout sur le seuil de la porte maugréait tout bas en levant la lampe au-dessus de sa tête pour les éclairer au moins jusqu'au détour du petit chemin, l'abbé Hégel prit le bras de son jeune conducteur et le questionna encore:

—Alors, c'est bien Pierril qui, de

lui-même, me fait appeler? demanda-t-il.

—Oui, depuis qu'il avait repris connaissance, il ne cessait de le réclamer. Comme il n'en pouvait plus et que le médecin de Carpezu recommandait le silence et le repos, personne ne voulait aller le chercher, mais lui s'était décidé parce que Pierril l'en suppliait trop et qu'on n'a pas le droit de refuser un prêtre à qui le désire et qui va mourir.

—Marchons plus vite, mon petit, dit l'abbé, et que Dieu ait son âme si nous arrivons trop tard.

Ils hâtèrent le pas et, sous la neige que la bise leur soufflait au visage, aucun bruit ne se fit plus entendre que celui de leur respiration haletante.

L'abbé n'avait plus, d'ailleurs, envie de parler.

Bien que, depuis un peu de temps, Pierril Jeantou eut changé de manières à son égard et qu'il le saluait quand il le rencontrait, son appel, même au dernier moment l'étonnait et il en éprouvait, en allant vers lui, une sorte de trouble presque angoissant contre lequel il ne pouvait se défendre.

Et puis il songeait à cette bizarre coïncidence. Pierril mourant de la même mort que Damien, son pauvre cher petit Damien dont le souvenir ne le quittait jamais et que le sort avait si cruellement frappé dans l'éclosion de sa belle jeunesse, à l'heure de ses rêves et de ses espoirs les plus radieux.

VI

Lorsque le curé de Bellonne entra avec son compagnon dans la chambre du malade, une vieille femme assise au chevet du lit se leva soudain et

exhausssa sur l'oreiller la tête exsangue dont les yeux se fixèrent sur l'abbé.

—Ah! dit-elle, heureusement vous voici! Il lui tardait tant de vous voir!

Elle l'arrangea de façon à ce qu'il put parler sans trop de fatigue, attisa le feu dont la clarté illuminait la chambre et se retira doucement suivie de Toussaint.

—Monsieur le curé, dit-elle encore au moment de refermer la porte derrière elle, je vais rester dans la pièce à côté et, si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à frapper ou à m'appeler.

L'abbé Hégel se trouva dès lors seul avec le moribond.

Il s'approcha tout près de lui et, amicalement lui prit la main.

Mais cette main se retira de la sienne et il pensa que Toussaint et la gardienne l'avaient trompé en lui assurant que Pierril le réclamait.

Il en fut à la fois peiné et gêné et lui demanda craintivement s'il ne voulait pas se réconcilier avec le bon Dieu et obtenir son pardon.

—Si!... oh si! répondit-il faiblement.

—Alors, mon fils, je vais écouter votre confession, reprit le prêtre, ou plutôt, je vais vous questionner et vous n'aurez qu'à répondre. Un signe de tête suffira si vous êtes trop las. Ne cachez rien et surtout, ne craignez rien. Je suis ici pour vous absoudre et vous donner la paix.

Il le questionna avec douceur et précaution, redoutant à chaque instant de blesser cette âme ulcérée et il croyait ses confidences achevées lorsque Pierril le força à se pencher davantage sur lui.

—Tout le monde croit que je meurs par accident, dit-il avec effort, mais...

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

ça n'est pas vrai... Je meurs parce que j'ai voulu me tuer ! Il faut... il faut me pardonner ça aussi !...

Et l'abbé pardonna, car le temps pressait.

Mais le malade, loin d'être calmé, fixa sur le prêtre des yeux soudain remplis d'anxiété, une sueur froide perla à son front et il reprit d'une voix plus forte, mais plus haletante aussi :

— Je voulais bien mourir cependant ! Et... maintenant je tremble... Il me semble que je vais voir là-bas... de l'autre côté de la vie... des choses qui m'épouvanteront. Oh ! j'ai peur ! Il faut que vous me pardonniez... entièrement ; il le faut !

L'abbé pensa au délire qui martèle le cerveau ; puis une sorte d'effroi l'étreignit au cœur et ce fut en vain qu'il chercha des paroles convaincantes pour le rassurer.

— Dites que vous pardonneriez encore ! répéta Pierril dont un flux de sang empourpra le visage.

— Je suis venu pour cela... répondit-il.

Et, sans savoir pourquoi il se mit à trembler, lui aussi.

Alors le malade prit sa main qu'il avait d'abord repoussée et voulut l'attirer à lui. Instinctivement l'abbé se recula et Pierril qui voulait, enfin ! débarrasser sa conscience du poids qui oppressait son être entier, redoutant peut-être qu'il se refusât à l'écouter, Pierril enfiévré, affolé, lui cria, dans un spasme qui secouait sa poitrine, son aveu terrifiant dont l'abbé pensa qu'il allait mourir même avant son pénitent.

Mon Dieu !

Cet homme qui réclamait de lui indulgence et pardon, cet homme à qui son sacerdoce imposait de murmurer des paroles de douceur pour bercer

son agonie comme une mère chante pour endormir son enfant, vers qui, par cette nuit d'hiver, noire et glacée, il était accouru en ami, le cœur ému de sa souffrance, cet homme, c'était l'assassin de son frère !

Oui, Pierril avait tué Damien ! Il l'avait précipité au fond du ravin par haine jalouse, pour se débarrasser du rival qu'il détestait, avec l'espoir que, plus tard, Suzanne l'accepterait pour mari, lui, le meurtrier que personne ne soupçonnerait. Et personne, en effet, n'avait osé l'accuser.

Quelles preuves eut-on relevées contre lui ? Damien qu'il avait poussé dans l'azime, n'avait pas survécu une minute à sa chute. On avait cru à un accident, on l'avait plaint, et puis le silence s'était fait autour de ce dramatique et douloureux accident.

Mais qui pourrait jamais dire sa souffrance à lui ? Ses tortures de chaque jour, de chaque heure, qui les comprendrait jamais ?

A la fin la force lui avait manqué pour continuer sa comédie d'indifférence, l'atroce lutte à soutenir contre lui-même ; son secret l'étouffait et il sentait que, n'y tenant plus, il allait crier à tous :

— C'est moi l'assassin de Damien Hégel !

Et, pour se soustraire à l'obsession harcelante de ses remords, il s'était à son tour précipité dans le ravin des Aigues dont l'orifice béant à cette époque, semblait comme une bouche humaine lui reprocher son crime et lui conseiller la mort.

Et voici que Dieu avait refusé de la lui donner immédiate et que, dans son corps brisé, son être moral restait intact. Alors... alors, il avait voulu se confesser au frère de sa victime, au prêtre que sa mission faisait un justicier redoutable entre tous car, si les

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourrures ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal

DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

autres pouvaient le châtier dans son corps, lui, pouvait le frapper dans son âme! mais qui aussi, par la mission dont il était investi, devait pardonner...

Tout cela, il le dit, sinon dans les mêmes termes, du moins textuellement dans le même sens.

Mais l'abbé n'entendait pas. Trois mots seulement résonnaient encore à ses oreilles. "J'ai tué Damien!" Et rien de ce qui l'entourait ne frappait plus son regard parce que le passé surgissait devant ses yeux. Ce qu'il voyait, c'était son frère, son Damien qu'il chérissait et qu'on venait de lui apporter avec le crâne ouvert et du sang dans ses cheveux et sur ses yeux qui ne s'ouvriraient plus jamais, c'était le désespoir de la pauvre mère Hégel et de la petite fiancée, pas plus profond que le sien.

Pierril répéta :—J'ai tué Damien, mais...

L'abbé se redressa, hagard, les poings crispés, ces poings solides d'homme né aux champs, de race paysanne, qui eussent pu l'assommer et, pendant une minute, il le regarda avec une haine farouche au fond des yeux. Ses lèvres frémissaient, un bourdonnement remplissait ses oreilles, et son cœur battait si fort que ses pulsations soulevaient sa vieille soutane sur sa poitrine.

Pierril effrayé, voulut cacher sa tête sous ses couvertures, n'en eut pas la force et gémit :

—Pardonn!... Je me repens! Je me repens!... Oh!... pardon!... Je... Je vais mourir!

L'abbé tressaillit et, par un effort surhumain de volonté, se ressaisit tout-à-coup. Alors il se laissa tomber à genoux auprès du lit et croisa ses mains secouées par le tremblement.

—Que Dieu vous fasse grâce... murmura-t-il, et vous... pardonne comme... je vous pardonne, mon fils! Dites votre acte de contrition, je vais... vous donner l'absolution.

Puis il se releva et, les yeux levés au ciel tel un martyr se rendant au supplice, il traça au-dessus de la tête renversée sur l'oreiller, un large signe de croix en prononçant d'une voix frémissante et toute changée, les paroles miséricordieuses et sacramentelles: "Ego te absolvo ab omnibus concursis et peccatis, in nomine Patris, et Filii, et spiritus sancti, amen!..."

VII

Pierril Jeantou mourut deux heures après, soutenu, réconforté, consolé jusqu'au dernier moment par l'abbé Hégel et lorsque le lendemain, à l'aube qui, par un caprice de l'hiver, se montrait toute claire, illuminée, faisant scintiller comme autant de pierreries les paillettes de givre accrochées aux branches, il rentra à son presbytère, sa servante poussa un cri de surprise, presque d'effroi en le revoyant: Ses cheveux à peine grisonnants la veille, étaient devenus blancs comme argent.

Et maintenant, Monsieur Jean, continua le vieux médecin, si vous voulez savoir comment j'ai été à même de vous raconter cela, je vous dirai que la vieille voisine qui soignait Pierril et qui, à l'arrivée de l'abbé, s'était retirée dans la chambre contiguë, était fort curieuse, pas du tout sourde, et très bavarde...

Alors, vous comprenez, n'est-ce pas?

—o—

Étudions-nous, lorsque nous n'avons pas des motifs très graves de chagrin, à être toujours de bonne humeur.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

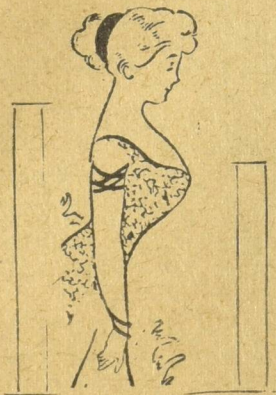
Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Dentse Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 1495 Amherst, MONTREAL.

L'ECRIN DES PERLES

Recueillies dans nos journaux et périodiques

Les Enfants de Marie de la paroisse ont organisé deux grands euchres dans la salle paroissiale. Aux deux soirées la salle était comble. On y remarquait de nombreux étrangers. Un vieillard de 36 ans a joué aux cartes toute la soirée.

Ces jours derniers, une soirée dramatique fut donnée par le cercle des dames féminines.

Lundi et mardi, à 8 h. du soir, dans la salle des bazars, sera représentée la Passion de J.-C., telle que jouée à Oberammergau, en France.

Ne pas oublier que les citoyens de Victoriaville, P. Q., sont lourdement chargés de taxes pour environ \$80,000,000.00 par année.

On nous dit que dimanche, le 3 mai, il y aura probablement une partie de "base-ball au camp" entre le collège et le village.

Le 28 du mois dernier, Mme W. a fait cadeau à son mari d'une fille baptisée....

"Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur". Ces paroles de saint Jean ont dû venir à l'esprit de tous ceux qui ont assisté aux derniers moments de X....

Les dames de la paroisse sont actuellement à faire râsler, au profit d'une bonne oeuvre, un \$5 en or, un sac de farine et une boîte de biscuits.

A l'église, ornée de ses plus belles parures de deuil, le service fut chanté par le défunt, assisté de MM.... comme diacre et sous-diacre.

Il n'est nullement exagéré d'affirmer qu'au cours de la journée plus de 20,000 personnes différentes sont passées sur le terrain de l'exposition.

L'épidémie d'oreillons qui sévit ici en ce moment compte parmi ses victimes Mlles.... (Suit une liste d'une trentaine de jeunes filles de la paroisse).

Grâce à l'intervention presque miraculeuse du ciel, au travail actif de bras vigoureux, aux secours des pompiers, arrivés vers la fin de l'incendie, les désastres se bornèrent à l'incendie d'une dépendance.

M. l'inspecteur a rendu témoignage au bon travail accompli par les élèves de l'école en décernant la prime du gouvernement pour leurs succès à.... l'institutrice.

Une erreur s'est glissée dans le courrier de la semaine dernière. Les lecteurs voudront bien lire au cinquième article: "Jeunes filles qui désirez vous enfermer dans une communauté ou loin du bruit des grandes foules, etc., etc." Et non pas: "Loin du bruit des grandes bouches", tel qu'il a été écrit.

Le radio a encore pour effet de désorganiser la vie de famille, amenant les amateurs à passer debout des parties de nuits, et les enfants à ne plus trouver le moyen de se coucher.

Pendant ce temps, les cuisiniers apprêtaient le banquet, dont le signal fut donné par les salves d'applaudissements qui souhaitaient la bienvenue à nos distingués visiteurs.

Personne ne se le fit dire deux fois; en un clin d'oeil, les tables étaient prises d'assaut. Et alors ce fut un combat, un combat sanglant; véritable corps-à-corps, lutte sans merci entre l'animal pensant et la matière inerte, l'un croquant l'autre.

Les "sandwiches" au jambon, bien qu'en nombre dix fois supérieur, ne purent résister au choc des assaillants; tous tombèrent en faisant leur devoir.

Il faut dire que nous faisons aussi le nôtre, nous souvenant de la vieille règle: "Oportet esse ut vivas", de notre chère grammaire latine qui, parfois, il faut bien l'admettre, nous donne de si bons exemples.

On a parlé des broderies égyptiennes dont les motifs sont une écriture en caractères étrangers et qui racontent autre chose que des compliments pour celles qui les portent comme une décoration; mais sans remonter aussi haut dans les cimes, ne voit-on pas quelquefois sur des costumes des motifs où l'on distingue clairement le compas maçonnique et l'oeil de Cain! Oui, l'oeil de Cain qui a échappé à l'oeil inhabile de la couturière, tout simplement parce que cette dernière a copié son patron sur les cahiers de modes américaines.

De temps en temps, l'orchestre des élèves du couvent lançait ses notes joyeuses, pleines de gratitude, à travers les rangs des joueuses, qui les recevaient avec un sourire bienveillant.

Le chant de "Il a gagné ses épaulettes" a dignement clôturé cette fête dont le souvenir demeurera éternel, grâce à l'amabilité du personnel qui avait mis son dévouement et de vastes salles à la disposition des organisateurs.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

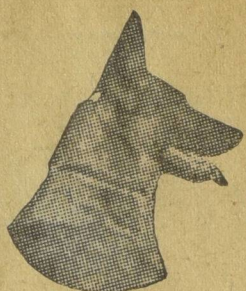
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL



FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;

Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.

S'adresser à
A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

LA COMPAGNIE DU TELEPHONE BELL COMPTAIT UN ABONNE EN 1877

Le 10 mars 1876,—il y a de cela exactement cinquante ans,—Alexandre Graham Bell, de sa petite chambre de garni, 5 Exeter Place, Boston, transmettait ces quelques mots à un ami par le grossier appareil téléphonique dont il venait de terminer la fabrication: "M. Watson, venez me voir, je vous attends."

M. Watson entendit son appel et cinq minutes plus tard, il était chez Bell. Toute la nuit ils causèrent de la prodigieuse invention que ce dernier venait de réaliser.

La nouvelle en arriva rapidement au Canada où Graham Bell, d'origine écossaise, avait fait un séjour de quel-

ques années. Mais, à cette époque, aux Etats-Unis tout comme au Canada, on ne voyait encore dans le téléphone, les uns un jouet amusant, les autres, une invention diabolique, l'oeuvre de Satan.

Bell s'occupa aussitôt de "vendre son idée" au public. Il lui fallait de l'argent, mais on ne paraissait pas bien empressé à lui en fournir. Et il est assez curieux de constater que dans une ville comme New-York qui compte aujourd'hui 1,500,000 appareils téléphoniques, l'inventeur de cette merveille n'ait pu trouver que deux collaborateurs, — Charles A. Cheever et Hilborne L. Roosevelt,—et qu'un capital de \$18,000, lequel fut engouffré en peu de temps, tellement était grande l'opposition que faisait au téléphone la Western Union Telegraph Company.

Enfin, Thomas A. Edison inventa un appareil qui facilita beaucoup les choses à Bell et à ses associés. Il n'en reste pas moins que la compagnie Bell de New-York ne comptait en 1877 qu'un seul abonné, J. Lloyd Haigh, manufacturier, qui avait un téléphone reliant son bureau, 81 John Street, à son usine, sise près du pont de Brooklyn. A cette époque, les communications étaient directes, le "central" n'existant pas encore.

En 1878, publication du premier annuaire du téléphone pour Manhattan et Brooklyn: une simple carte portant 252 noms.

En 1910, le nombre des téléphones à New-York était porté à 361,292. Il est aujourd'hui de 1,500,000 et les 753,596 abonnés font une moyenne de 6,784,844 appels par jour. Les 151 secteurs téléphones comprennent 19,000 téléphonistes.

SI VOUS AVEZ LE SOUCI DE VOTRE SANTE
PRENEZ LES

PILULES ROUGES

C'est une erreur de croire que n'importe quel remède convient à la femme qui souffre de :

Pauvreté du sang

Retour d'âge

Troubles nerveux

Maux de reins

Palpitations de coeur

Douleurs périodiques

Perte de mémoire

Dépression

Anémie

Mélancolie

Dérangements

Irrégularités

Chlorose

Tiraillements

Sensations de chaleur

Migraine

Troubles d'estomac

Par leur composition bien étudiée, par leurs principes stimulants, toniques, reconstituants et fortifiants, les Pilules Rouges sont une spécialité incomparable pour refaire les forces perdues, fortifier les organes, enrichir le sang et rendre au système nerveux toute sa résistance. Des milliers de femmes leur doivent la santé après l'essai infructueux de nombreux remèdes. En ces temps de vie chère, il est aussi à considérer que la cure aux Pilules Rouges permet d'avoir, au besoin, les conseils gratuits de notre médecin spécialiste.

"J'avais toujours été faible, mais après une deuxième et une troisième maternité, je l'étais davantage. Je fus ainsi de plus en plus chancelante malgré les bons toniques que je ne manquais pas de prendre presque continuellement. Des amies m'avaient bien recommandé les Pilules Rouges, mais je ne croyais pas ce remède meilleur que d'autres et je retardais de m'en procurer. Un jour, cependant, après de nouvelles recommandations, j'en commençai l'emploi et je fus étonnée de me trouver beaucoup mieux après quelques semaines. J'ai continué à les prendre, j'ai acquis toutes les forces dont j'avais besoin et je n'ai plus depuis les lassitudes du passé." Mme R. DUCHESNE, 221, rue Saint-Charles, Montréal.



Mme R. Duchesne

"Il y avait déjà longtemps que je me faisais traiter par différents médecins lorsque j'ai commencé à faire usage des Pilules Rouges. Je souffrais de troubles féminins déprimants et j'avais le coeur si faible que je méva-nouissais à propos de tout, sur la rue, à l'église et chez moi. J'étais désolée de ne pouvoir trouver soulagement à mes maux. Une dame de mon entourage qui savait les dépenses considérables que je faisais pour recouvrer la santé et le peu de succès que j'avais, me conseilla de prendre les Pilules Rouges. Je fus très surprise après trois mois de leur emploi de noter un changement très appréciable dans mon état. Je les ai continuées pendant quelques mois encore et je me suis parfaite-

ment rétablie. Depuis ma santé s'est toujours très bien maintenue et je suis convaincue que c'est aux Pilules Rouges que je dois de me si bien porter." Mme CHARLES FREDETTE, 73, Main St., Somersworth, N. H.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée,

1570, rue Saint-Denis, Montréal

LA BEAUTÉ IDÉALE

Un corps parfait

Si vous voulez les acquérir, suivez les lois de la nature—et, avant tout ces quelques soins naturels de la peau reconnus efficaces dans le monde entier.



Ce teint d'écolière

C'EST en menant une vie régulière, en suivant un régime régulier et en faisant des exercices bien compris qu'on acquiert la perfection physique. Et c'est en prenant ces mêmes moyens naturels qu'on conserve la beauté de son teint..

C'est ainsi que sur la recommandation d'experts, on a renoncé aux anciens traitements artificiels de beauté.

Presque toutes les autorités en beauté ont constaté que la conservation de la beauté dépend du nettoyage convenable de la peau.

Elles recommandent la mousse adoucissante des huiles de palme et d'olive, telles que mélangées dans le Palmolive, comme le moyen naturel le plus sûr d'entretenir son teint. La plupart des beaux teints que vous voyez de nos jours sont dus à cela.

Employez le Palmolive en suivant les simples indications données ci-dessous. Notez la différence apportée par une semaine de ce traitement. C'est la propre formule de la nature pour "Conserver ce teint d'écolière."

*Commencez dès aujourd'hui à suivre ce régime très simple—
Remarquez comme votre teint s'embellira*

Lavez vous délicatement la figure avec l'adoucissant Palmolive, en faisant pénétrer doucement sa mousse dans

la peau. Rincez-vous comme il faut, d'abord avec de l'eau chaude, ensuite avec de l'eau froide. Si vous avez la peau plutôt sèche, mettez-y un peu d'un bon cold-cream — et c'est tout. Faites ceci régulièrement et de préférence le soir. Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise, mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Les points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent le plus souvent. Il faut les enlever en se lavant.

Évitez cette erreur

Ne vous servez jamais de savons ordinaires pour le traitement donné ci-dessus. N'allez pas croire que tout savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau! Si peu cher que des milliers de gens s'en servent pour le corps comme pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis remarquez la différence étonnante apportée en une semaine.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LTEE
3, rue St-Nicolas, Montréal, P. Q.

Prix
de détail
10c

Savon provenant des arbres

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les caressantes huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier — sans aucune autre matière grasse. Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive — car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle.



3245-C

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.